

MA 11633

MAURICE DES OMBIAUX

Le Guignol

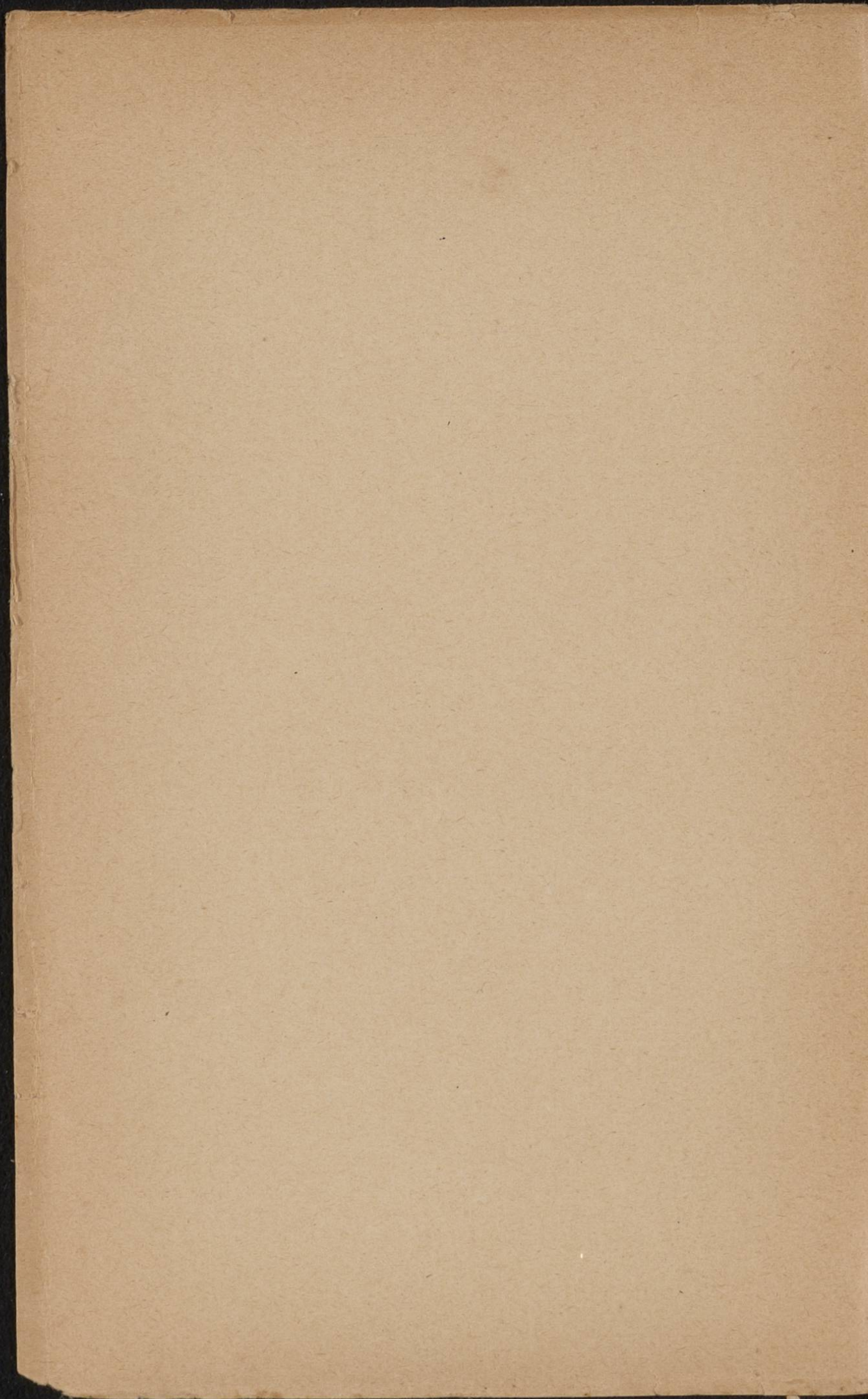
de

l'après-guerre

ROMAN



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE



350
G.

AC097

*Il a été tiré de cet ouvrage
six exemplaires sur papier Japon,
numérotés de 1 à 6.*

Copyright by « Les Editions de Belgique » (1937).
Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

MAURICE DES OMBIAUX

Le Guignol
de
l'Après-Guerre
Roman



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE

MAX. MENTION, DIRECTEUR

35, Rue de Lausanne

BRUXELLES

1937

Chaque voiture déversait ses occupants qui s'empressaient auprès de la jeune femme.

De la dernière auto surgit une belle fille brune à la chevelure de bacchante. Elle n'avait pas adopté le costume masculin, sa jupe courte ne faisait pas, comme la culotte de l'autre, rebondir ses formes; elle semblait plus libre dans ses mouvements; de hautes bottines de cuir fin lui moulait les jambes droites comme des colonnes et son manteau tigré tombait sans plis sur ses hanches. Tandis que la première marchait à pas menus et précieux, la seconde s'avavançait avec l'aisance et le naturel d'une Diane chasserresse.

Le temps de tirer les fusils de leur gaine, de se réconforter d'une boisson chaude et le maître de chasse donna le signal du départ. Tandis que les traqueurs et les chiens s'en allaient par une allée, la compagnie s'engagea dans un layon à la file indienne. Une odeur de mousse et de feuilles mortes montait d'un tapis humecté de rosée. Le bruit des pas s'étouffait et c'étaient comme des ombres qui s'avavançaient à la lisière des taillis, le long des futaies, car on avait recommandé aux invités d'être aussi silencieux que possible, et ils n'échangeaient des propos qu'à voix basse quoique l'allégresse d'un matin splendide les mît hors d'eux-mêmes; ils étaient joyeux et l'on ne garde jamais la joie pour soi.

Halte!

M. Manfin, l'amphitryon, visiblement dirigé par M. de Buran, plaça les chasseurs en leur indiquant la marche de la battue et bientôt le signal retentit dans la corne d'ivoire.

Il y eut des frémissements dans les halliers, puis les fusils crépitèrent; des lapins, des lièvres traversaient le layon, des faisans s'envolaient pour retomber foudroyés; le chasseur avait à peine le temps de recharger son arme pour le gibier qui passait.

La blonde baronne de Buran en culotte de chasse était la voisine de M. Amaury Flaochat, banquier. Ayant constaté qu'il n'était pas grand tireur, elle s'était rapprochée de lui et abattait les pièces qu'il manquait, car elle était d'une adresse rare, et aussitôt elle s'écriait d'une voix charmante comme un babil d'oiseau : Bravo, Monsieur Flaochat!

Elle tirait aussi pour son compte personnel, mais cela paraissait l'intéresser beaucoup moins. Quand M. Flaochat avait laissé s'échapper une bête qu'elle n'aurait pu atteindre, elle disait que la bête avait marqué le coup et qu'on la retrouverait certainement après la battue. Et c'était comme elle disait, l'un ou l'autre garde, envoyé à la recherche, ramenait toujours un lièvre, un faisan ou un lapin au bout du bras. C'était merveille que M. Flaochat ne s'en étonnât point, il s'en montrait au contraire fort satisfait. M. Flaochat était de ces

hommes qui, croyant à leur chance, ne veulent pas perdre et trichent même pour cela, quitte à rembourser le partenaire, ainsi que le faisait, à ce qu'on prétend, Napoléon, sans penser qu'à la longue ils deviendront dupe d'une illusion qu'ils se seront efforcés d'entretenir à l'encontre de toute réalité.

La gentille petite baronne et M. Manfin, ainsi que M. de Buran cherchaient à ce que chacun des convives fût satisfait de son hécatombe. Ce n'était pas difficile; le bois était peuplé de faisans à peu près comme une volière; les furets ayant passé dans les terriers la veille et l'avant-veille, les lapins grouillaient, il en partait de tous les côtés et les lièvres avaient été repoussés de la plaine vers les taillis, si bien que les fusils brûlaient entre les mains des chasseurs. Chaque amour-propre pouvait y trouver son compte.

Quel que fut le nombre de pièces abattues, aucun des invités ne manquait de compter les siennes; l'amphitryon et ses deux adjoints les aidaient d'ailleurs dans la mesure du possible à y ajouter subrepticement quelques unités, avec la connivence des gardes stylés à cet effet.

Aussi le tableau était-il déjà imposant quand les chasseurs regagnèrent le pavillon pour le casse-croûte; le plumage éclatant des faisans, la fourrure fauve des lièvres, la toison grise des lapins faisait, sous un soleil d'automne qui dorait les feuillages, une somptueuse nature-morte.

Cette modeste appellation de casse-croûte ne correspondait pas à la réalité; il n'y avait que l'aspect de la salle qui fût rustique avec ses massacres de cerfs, ses têtes de sangliers et de chevreuils naturalisés, ses faisans empaillés conservés pour la longueur inusitée de la queue, quelques oiseaux de proie, les râteliers pour les fusils et les branches d'arbres brûlant dans la haute cheminée.

Mais la table était garnie avec soin d'élégants napperons brodés sur lesquels reposaient des assiettes aux larges dessins d'un bleu sombre aux reflets de velours; les verres étaient massifs, mais en cristal taillé qui jetait çà et là quelques lueurs du prisme solaire; des chrysanthèmes alternés de feuilles de chêne formaient un chemin de table tout à fait de circonstance. Des boîtes de caviar inscru-tées dans de la glace pilée s'offraient aux convives, ainsi que des truites en gelée, du foie gras en croûte, des pâtés de perdreaux et de lièvre, de fines tranches de jambon roulées en cornet, un chafroid de caneton, des bouchées chaudes au fromage, des corbeilles de fruits. Les champagnes de grandes cuvées y étaient servis à profusion et pour les estomacs délicats ou les gourmets, il y avait aussi du Margaux et de l'Ausone. On n'avait rien épargné; c'était aussi cossu que possible, ce l'était même trop; et l'exagération de cette profusion soulignait le luxe récent et inéduqué du nouveau riche.

Il y avait bien là quelques invités qui s'en apercevaient, mais qui étaient contents d'en profiter, tel M. de Buran dont l'appétit était plus grand que les revenus amenuisés par la guerre, tel aussi M. Saint-Josse, magistrat dont les appointements semblaient dérisoires devant les millions qui se brassaient sous ses yeux au tribunal des dommages de guerre. M. Saint-Josse qui vivait d'une honnête aisance avant la guerre se trouvait singulièrement réduit devant la danse vertigineuse des valeurs boursières. Les règles de morale qui lui avaient été inculquées depuis l'âge du catéchisme et auxquelles, d'ailleurs, il n'avait jamais cru plus qu'il ne fallait, avaient cédé à la magie de l'argent et ne serviraient plus guère, désormais, que comme manteau d'hypocrisie.

Joseph Faille, artiste peintre, apte aux affaires, figurait dans cette réunion comme un enfant perdu, flattant les gens susceptibles d'acheter ses tableaux qu'il vantait sans vergogne. La bohème chez lui était savamment dosée pour couvrir un parasitisme élevé à la hauteur d'un droit naturel, celui qu'ont les artistes de se faire entretenir par des mécènes à qui ils accordent beaucoup d'honneur en leur permettant de s'occuper d'eux.

A côté de lui, Pierre Stain apparaissait comme une fleur de modestie bien qu'il fût homme de lettres. Cultivé et sensible, les façons nouveau-riche

de l'amphitryon ne lui échappaient pas, mais il s'était pris d'amitié pour M. Manfin qu'il n'était pas éloigné de considérer comme une sorte de saint Vincent de Paul parce que, ayant vu le pactole couler dans son escarcelle, il aimait à dépenser avec ostentation. Cet homme si généreux avait placé le Saint-Frusquin de l'écrivain dans une affaire qu'il contrôlait et qui, devant rapporter du vingt pour cent au moins, assurerait à son heureux propriétaire une vie exempte des soucis inhérents à une profession souvent ingrate. D'autre part la présence de Pierre Stain à ses côtés donnait à M. Manfin un vernis d'intellectualité dont il était très flatté, car le romancier avait de nombreuses relations étant bonhomme et de commerce agréable. Et ce vernis d'intellectualité pouvait donner à la profusion du nouveau riche un certain air de décaméron, ce dont il faut bien le dire, l'amphitryon ne se rendait qu'un compte assez vague.

Il y avait encore là M. Nicolas Pépin, gros industriel; M. Barthélémy Procas, administrateur-délégué d'une grosse banque hypothécaire; M. Rauvin, qui avait quitté la profession peu lucrative de vétérinaire pour se faire marchand de charbons, il parlait avec facilité et s'écoutait parler, il parlait de peinture ancienne et de musique moderne d'un air avantageux, mais sans compétence, ce qui le faisait appeler par M. Fissette, avocat et autre invité, le bougnat-gentilhomme.

Il y avait encore là M. Paru, médecin occupé à exploiter industriellement quelques grands laboratoires pharmaceutiques; le capitaine Ciboul, colonial athlétique, qui venait de se découvrir pour les affaires une vocation irrésistible; M. Dutouet, membre d'une académie de province qui laissait percer la satisfaction de soi-même et la suffisance inhérentes à la fonction qui ont créé à l'usage des snobs cette spécialité : la vanité académique. Mais ses airs de tête et son ton doctoral étaient sans effet sur ces hommes emportés par la folie des affaires, pour qui l'importance sociale ne se mesurait qu'à l'aune de l'argent. Sans la présence de deux jolies femmes, on eût pu prendre ce pavillon de chasse avec ses hôtes pour la Caverne d'Ali-Baba. Mais elles empêchaient la conversation de tourner uniquement autour d'affaires et de chiffres, les seules qui intéressassent vraiment les convives en dehors du sexe-appeal. Mais que la conversation s'aiguillât dans un sens ou dans l'autre, on pouvait constater que les parvenus de la renommée avaient les mêmes tics que ceux de l'argent, il n'y avait que le vocabulaire qui différait, pour le reste, c'était pareil. Littérature, peinture, musique, tout se tournait avec avidité vers l'ostensoir rayonnant de la Bourse.

Après le casse-croûte, la troupe des chasseurs se dirigea vers un autre quartier de la forêt où les

traqueurs étaient déjà postés. On l'avait entouré de cordes auxquelles étaient suspendues des banderoles rouges pour effrayer le gibier et l'empêcher de s'écarter du débouché devant la ligne des fusils.

— Chevreuils, chevreuils! cria-t-on du bois pour alerter les chasseurs, et les chiens courants donnèrent de la gueule.

Mais quel que fut le désir de l'amphitryon de faire tuer un brocard ou une chevrette par chacun de ses invités, il n'y en eut pas pour tout le monde. La rapidité de la course sauva quelques-unes de ces bêtes gracieuses. La petite baronne qui en avait tué une ne put envoyer son second coup que de trop loin sur celle que M. Flaochat venait de manquer royalement. Mais on se rattrapa sur les lièvres.

Le tableau était considérable. Aucun des invités n'en avait jamais vu de pareil, ni même d'approchant. C'était une chasse de conte fantastique et tous de s'en émerveiller; la satisfaction était générale.

Après s'être rafraîchis au pavillon, les invités remontèrent en auto tandis qu'on chargeait le gibier sur un camion, que les cors sonnaient la fanfare de Saint-Hubert en guise de bonsoir et que le soleil mourait à travers les arbres à demi dépouillés, ensanglantant la forêt.

Ce décor et cette mise en scène n'étaient pas sans impressionner les parvenus et autres petites gens

qui composaient cette société privilégiée et chacun se disait à part soi qu'une ère nouvelle et un nouvel ordre des choses avaient commencé au cours desquels sa situation sociale s'était modifiée du tout au tout avec le sourire de la fortune surgie de la formidable tuerie dont l'Occident s'était saoulé.



La fête continuait au château où les autos avaient ramené les chasseurs; d'autres invités les y attendaient. Au dîner, la table fut servie avec encore plus de profusion qu'au pavillon de la forêt. Dans les hautes cheminées brûlaient des troncs d'arbres et dans la salle intitulée « des gardes » qui était tout simplement le hall, de vieilles armures montaient la garde, les unes s'appuyant sur la lance, les autres sur l'épée, sentinelles d'un passé qu'on se plaisait à évoquer car le goût de la ferblanterie moyenâgeuse caractérise le parvenu enclin à croire que la noblesse est affaire de titres et d'oripeaux que l'on acquiert par l'argent, mais qui confère néanmoins une respectabilité toute spéciale, surtout si elle se conjugue avec la fortune.

C'est ainsi que M. Amaury Flaochat prétendait descendre du Flaochat maire du palais d'un roi burgonde au septième siècle.

En cela M. Nicolas Pépin ne le lui cédait en rien,

bien au contraire vu qu'il se rattachait à l'illustre famille des Pépin qui avait donné Pépin de Landen, Pépin de Héristal et Pépin le Bref, de qui était issu le grand empereur Charlemagne.

— Des pépins il y en a dans toutes les poires, murmurait à sa voisine l'ancien vétérinaire devenu marchand de charbons, que M. Nicolas Pépin appelait volontiers, lui aussi, le bougnat-gentilhomme. Ce Rauvin eût préféré qu'on laissât tomber bougnat pour ne retenir que gentilhomme.

Mais qu'était-ce que cela à côté de M. Barthélemy Procas qui remontait à Procas, roi des Albins, père de Numitor, grand-père de Romulus et de Rémus, les fondateurs de Rome, c'est-à-dire à plus de huit cents ans avant l'ère chrétienne? Les croisades n'étaient que de la piquette à côté de cela. Mais il avait la délicatesse de ne pas le dire devant M. de Buran, dont le titre de baron l'impressionnait encore tant qu'il n'était pas nommé comte du pape, ce qu'on lui avait promis moyennant une somme rondelette de quelques dizaines de mille francs. Il tenait d'autant moins à indisposer M. de Buran qu'il sentait bien que celui-ci estimait, comme M. de Talleyrand-Périgord, que l'argent est le seul culte universel, que la quantité qu'on en possède est la seule mesure de toutes les distinctions. Comte du pape! pour un descendant du roi des Albins, ancêtre de la puissance romaine

sans laquelle le siège de saint Pierre n'eût été qu'un modeste strapontin, c'était peu, mais il ne faut pas chercher la logique dans les complexes de la vanité.

Et l'académicien de province pour faire sa cour à M. Flaochat, administrateur-délégué d'une grande banque hypothécaire qui brassait les millions par centaines récitait à son voisin le passage du *De viris illustribus urbis Romae* :

Procas, rex Albanorum, duos filios Numitorem et Amulium habuit.

Quant à M. Manfin, l'amphitryon, il allait bientôt s'appeler Manfin du Vert-Bois et être créé baron belge, car après la guerre on fabriquait des barons belges à tour de bras et l'on décorait tout le monde.

Mais Procas, quatorzième roi d'Albe revenait sur le tapis car M. Manfin attendait de son invité un service important. Et l'académicien de raconter qu'Amulius ayant enlevé le pouvoir à Numitor, son frère aîné, lui avait tué son fils et obligé sa fille Ilia Sylvia à se faire vestale, ce qui la vouait à la chasteté perpétuelle. Mais elle avait eu du dieu Mars, deux jumeaux Romulus et Rémus. Amulius fit déposer ces nouveau-nés au pied du Mont Palatin menacé par le Tibre débordé. Ils furent sauvés par une louve qui les allaita. Devenus hommes, ils tuèrent Amulius et replacèrent sur le trône leur aïeul Numitor.

Ce que M. Barthélémy Procas se rengorgeait ! Car il avait fini par croire que ce n'était pas au hasard seul qu'était due cette communauté de nom avec le quatorzième roi d'Albe-la-longue.

Il y avait là aussi un gros marchand de ferraille qui ne manquait pas non plus de se donner une origine illustre : M. Hubert Cimon. En réalité, il s'appelait Simon, mais écrivait Cimon pour descendre en ligne directe de Cimon, fils du fameux Miltiade qui avait vaincu les Perses à Marathon le 29 septembre 490 avant Jésus-Christ. Cimon, rival de Périclès et grand amiral d'Athènes avait entrepris la conquête de l'île de Chypre, c'était fort honorable aussi, mais Procas datait de 800 ans avant l'ère chrétienne ; il était donc en avance de trois siècles sur Cimon, ce qui n'est pas à dédaigner. Et comme M. Procas avait plus d'importance que M. Cimon, sa priorité nobiliaire ne pouvait souffrir aucune discussion. Ecrasé par la supériorité de l'argent, le descendant du fils de Miltiade se gardait, du reste, d'insister et en homme prudent, il se disait qu'il pourrait avoir besoin du personnage.

L'euphorie d'un repas magnifique dans une salle éclairée de mille feux réverbérés dans les glaces mettait une sourdine à la foire aux vanités et au prurit des affaires, d'autant plus que la plupart des convives renchérisaient, comme d'usage, sur leurs exploits de chasse, satisfaits de la journée. Les

tireurs les plus médiocres ayant fait un tableau à peu près aussi impressionnant que les meilleurs se croyaient devenus des tireurs émérites, se rengorgeaient et ne tarissaient pas en galéjades, que les deux chasseresses écoutaient bénévolement avec un sourire où il était difficile de percevoir une pointe d'ironie, non qu'elles n'eussent envie de rire, mais elles étaient dans le jeu de l'amphitryon pour qui une belle chasse n'est pas uniquement un plaisir en soi, mais un moyen de faire des affaires. Il reste dans les souvenirs que la chasse est un droit souverain antérieur même à la conception de la propriété foncière, c'est pourquoi le désir de chasser est l'un de ceux qui hantent le plus la cervelle chimérique du parvenu. Aussi, donnez-lui, à ce parvenu, l'illusion qu'il est un seigneur d'autrefois, tuant du gibier comme Nemrod lui-même ou Saint Hubert, avec un somptueux repas dans un château où veillent des hommes de fer, ajoutez, à son bagage, pour son retour, une bourriche de gibier avec laquelle il rentrera chez lui tout glorieux quoique prenant un air détaché, et vous aurez un homme à votre dévotion; que pourrait-il refuser à celui qui l'avait traité comme un baron et comblé de faste? Non pas qu'il abdiquera toute raison et toute volonté entre vos mains, ce qui serait excessif, mais vous aurez barre sur lui, vous l'aurez handicapé; plus vous aurez étalé de magnificence à ses

yeux, plus vous l'aurez ébloui, plus vous pourrez lui demander, tant il est vrai qu'on ne prête qu'au riche, selon le vieil adage.

C'est par un miroir inondé de lumière qu'on attire les alouettes et bien que ce moyen soit connu depuis des temps immémoriaux, les êtres humains s'y laissent toujours prendre encore plus que les alouettes, parce qu'il y a, pour les séduire, de multiples sortes de miroirs.

La chasse et les femmes, sans négliger les repas, compléments indispensables, ainsi que le jeu, étaient les grands moyens de M. Manfin pour les affaires dont il s'occupait. Aussi faisait-il à ses hôtes l'effet d'un nabab. Comme il était jovial, avait un estomac d'une complaisance merveilleuse, une bonne figure ronde et poupine, des yeux rieurs et une chair fraîche comme celle d'un cochon de lait, personne ne s'en méfiait et tous croyaient qu'il avait le cœur sur la main. A la vérité il aimait le plaisir et le plaisir seul comptait pour lui, ce qui lui donnait un aspect de générosité. Il plaisait par son entrain et sa joie et son air de vouloir obliger tout le monde.

Selon ses invités, M. Manfin recevait, pour la chasse, au château ou à l'auberge.

Quand c'était à l'auberge, c'est qu'un de ses copains amenait tout un poulailleur, mannequins de maisons de confectons dans lesquelles il exerçait une

sorte de sultanat. C'est ainsi que chacun des hôtes trouvait un lit garni et qu'on s'amusait, après boire, à des farces d'étudiants ou de commis voyageurs. Mais les jours où l'on amenait le poulailler, les cantons où l'on chassait ne ressemblaient pas autant à une volière ou à un fermé de lapins. M. Manfin ne donnait pas le tout à la fois et au surplus, s'il déversait la corne d'abondance devant ses compagnons éblouis, on pouvait tenir pour assuré qu'il ne donnait rien pour rien. Lorsqu'il se montrait charitable c'est qu'il y avait toujours à ce moment-là quelque témoin pour admirer son geste, le commenter et lui en faire honneur. Le goût de l'argent, de la dépense et du plaisir avait en partie suppléé chez lui à ce qu'une éducation trop sommaire eût laissé en friche chez d'autres. Il lui était venu un certain sens des nuances, du moins lorsqu'était en jeu son intérêt qu'il poussait jusque la passion. Et cette passion de jouissance l'avait pourvu d'antennes, c'est ce qui le rendait différent de beaucoup de ses congénères poussés sur le fumier de la guerre et que l'argent avec tout ce qu'il comporte de festins, de femmes, d'ostentation, de relations mondaines, n'avait pas dégrossis.

Toutes ses aptitudes d'homme d'affaires consistaient à s'être dit que le conflit européen menaçant de durer beaucoup plus longtemps que ne l'avaient prévu les économistes, le prix des denrées ne

cesserait d'augmenter et il s'était mis à en acheter autant que possible.

Il avait revendu des conserves avec de gros bénéfices qui avaient fait boule de neige quand on pouvait attribuer l'accroissement des prix à une demande plus considérable de marchandises raréfiées du fait de la guerre.

Assez vite il avait étendu le champ de ses opérations. Depuis l'armistice, il trafiquait de la Méditerranée jusqu'à la mer du Nord, de l'Atlantique jusqu'au Danube. Il vendait des sardines, du lait condensé, de la moutarde, des harengs, des maquereaux, de l'huile d'arachide, des vins et des verres à vitre, des fromages, du thon mariné, des jambons de Bayonne et des oranges; une sorte de boulimie s'était emparée de lui. Il achetait tout ce qu'on lui proposait, persuadé que le prix de la marchandise n'allait cesser de monter dans la folie générale.

Optimiste de nature et favorisé par la chance, il croyait que la richesse pouvait s'accroître indéfiniment et encore selon un rythme analogue à celui d'un corps tombant dans l'espace. En cela il ne faisait, du reste, que participer à la folie collective qui surgit après la fin de la guerre, en 1919, quand la victoire apparaissait comme un ange aux ailes éployées montrant le paradis terrestre, alors qu'elle n'était qu'un champignon vénéneux poussé sur un charnier tel qu'on n'en avait jamais entendu parler.

Et ils étaient là tous à peu près à l'unisson ne doutant point de la réalisation de tous leurs rêves et de la satisfaction de tous leurs appétits dans un tourbillon de luxure et d'ivresse qui leur montait au cerveau.

Mais le centre rayonnant de ce groupe, c'était sans contredit M. Manfin, rose et blond, aux yeux presque trop bleus qui portait au front l'auréole dont l'argent couronne les parvenus.

Les uns l'entouraient pour qu'il consentît à faire rendre à leurs capitaux des intérêts invraisemblables, les banquiers pour qu'il leur amenât des affaires sensationnelles, les femmes pour qu'il les comblât de ses faveurs.

Ce qui était peut-être aussi un des secrets de l'attraction qu'il dégagait, c'est qu'aucun des projets les plus audacieux ou les plus extravagants que l'on développait devant lui ne lui paraissait impossible à réaliser. Ainsi il flattait la marotte de chacun sans qu'un observateur attentif pût discerner si c'était par défaut de jugement ou grâce à une confiance illimitée dans sa chance.

Comment M. Manfin recevait-il ses invités en ce château de Buran et semblait-il s'y trouver comme en son domaine ?

Ce château avec ses terres et ses bois étant couvert de plus d'hypothèques que d'ardoises car M. de Buran n'avait jamais été capable de limiter

son train de maison à ses revenus, était sur le point d'être mis en vente par autorité de justice à la requête des créanciers, lorsque le baron et la baronne avaient fait la connaissance de M. Manfin. Ce magicien avait arrangé l'affaire en un touremain ; il avait fait reprendre les créances par une banque en échange d'on ne sait quel papier dont on disait merveille à ce moment-là, ou de participations à des affaires mirobolantes.

Buran n'avait fait que changer de créanciers. Mais le nouveau c'était une banque. La banque avait fait l'opération pour le compte de M. Manfin resté dans la coulisse.

Les propriétaires, satisfaits d'avoir vu s'écarter le cauchemar de la vente forcée, n'avaient guère insisté pour savoir quelles seraient leurs obligations par la suite ; ils s'étaient contentés d'entendre M. Manfin leur dire qu'ils pouvaient dormir « sur leurs deux oreilles », que l'affaire ayant dû être traitée dare-dare, il fallait quelque temps pour la mettre au point et la régler définitivement. Et comme l'échéance était passée sans qu'on leur eût rien réclamé, ils avaient le sourire. Cet ami envoyé par la Providence les soulageait d'un paquet de dettes par un simple tour de passe-passe, comme une muscade aux mains d'un escamoteur, avec le sourire aux lèvres et une partie de plaisir à la clé ; le merveilleux homme !

Aussi la petite baronne toute blonde comme une gerbe de blé n'avait-elle rien à lui refuser, il en était fort épris et la caressait sans que M. de Buran en prît le moindre ombrage; c'est que M. Manfin, qui avait l'air d'un si bon camarade, avait bien droit à quelques privautés.



On tournoya quelque peu, en des danses importées, quelques-uns de ces messieurs tenant à serrer dans leurs bras les corps souples des deux vaillantes chasseresses dont les épaules nues faisaient loucher les yeux, mais les attrait du poker ne tardèrent pas à l'emporter sur ceux du one step et l'on prit les cartes.

Les parties étaient engagées lorsque les deux femmes, la vicomtesse de Rimbour, la diane chasseresse et la baronne de Buran, toute blonde, s'élançèrent au son d'un tango, elles y mirent une telle lascivité que les yeux des joueurs se détournèrent des cartes pour suivre les balancements voluptueux de la bacchante brune et de la frêle blonde jusqu'au moment où, la musique s'étant arrêtée, la vicomtesse prenant dans ses mains la tête de la petite baronne déposa sur ses lèvres rehaussées de carmin un baiser triomphant.

Un frémissement avait couru dans la salle.

Mais les deux nymphes tenant à arrêter aussitôt les feux qu'elles venaient d'allumer prirent place, elles aussi, au poker ou au baccara-chemin-de-fer.

Les hommes étant excités, elles gagnèrent ce qu'elles voulurent ainsi que M. de Buran et M. Manfin qui n'avaient pas perdu la carte. Peut-être quelque invité se dit-il que l'invitation à une chasse coûte souvent beaucoup plus cher qu'elle ne vaut, mais à ce moment se répandaient comme par enchantement les billets, ils s'envolaient pareils à des feuilles d'automne emportées par la bise; ils semblaient n'avoir pas plus d'importance pour les joueurs que des noyaux de dattes pour les enfants.

Le champagne et le whisky allaient leur train jusqu'au moment où les convives mûrs prirent le chemin du repos.

On entendit encore cependant des chuchotements prolongés dans les corridors, on prétendit même par la suite que deux des invités s'étaient rencontrés en pyjama à la porte bien fermée de la vicomtesse, mais peu à peu le château s'enveloppa de sommeil et de silence, comme celui de la belle au bois dormant.



Le lendemain les chasseurs remontèrent dans les autos avec, chacun, une bourriche de gibier, de

quoi régaler toute une escouade et faire l'admiration de leurs proches, M. Manfin ayant prélevé pour ses compagnons une large part sur les pièces qui étaient dirigées vers les halles de la ville.

Il y en avait bien qui regrettaient que l'enchantement n'eût pas été jusqu'à remplir leur portefeuille de billets plutôt que de le délester, mais le souvenir de la chasse, de la réception princière et la bourriche de gibier arrangeait tout. Les satisfaits, c'étaient Pierre Stain et deux autres qui, n'ayant pas confiance en leur chance, n'avaient pas touché aux cartes, se contentant de miser sur leur ami Manfin, à qui tout réussissait. Ils emportaient, avec lièvres et faisans, quelques coupures qui leur donnaient l'illusion de la fortune.



Arlette de Rimbour était fille d'une danseuse parisienne et d'un riche Maggyar qui en avait fait une amazone et une chasseresse. Elle était admirablement cambrée, avait la tête d'un ovale remarquable sous des cheveux d'un noir étincelant, un teint mat, de grands yeux d'un bleu foncé qui tournaient au noir quand la pupille se dilatait, une bouche d'un arc parfait dont la pulpe savoureuse excitait la sensualité et cette aisance dans le mouvement que donnent les sports encore plus à la

femme qu'à l'homme parce que la femme les pratiquant moins, celle qui s'y adonne se distingue davantage de ses sœurs. Mais tout en montrant une désinvolture, d'ailleurs charmante, elle n'affectait aucune masculinité et restait essentiellement féminine. Bien balancée, d'une élégance sans apprêt, elle avait le naturel exquis des filles du Midi.

Elle n'avait pas dix-huit ans que le vicomte de Rimbour en était tombé éperdument amoureux et avait voulu à toute force l'épouser avant de partir pour la guerre. Le mariage s'était fait à la hâte, quelques jours avant la mobilisation générale. Ce mariage, qui avait connu les intermittences du front de bataille, n'avait pas été blanc, il s'en faut, mais n'avait pas été de longue durée; le vicomte, criblé par des éclats d'obus en Argonne, n'avait survécu que peu de semaines à ses blessures, ayant eu la satisfaction suprême de revoir Arlette à son chevet dans une salle d'hôpital où d'autres malheureux agonisaient loin de tout être cher.

C'est ainsi qu'à vingt ans cette belle fille s'était trouvée seule dans la vie, avec, il est vrai, un état civil avantageux qui l'avait séduite peut-être plus que l'homme qui le lui avait donné, avec aussi quelques ressources, il est vrai, mais qui n'étaient pas en rapport avec les appétits ni les goûts qui lui avaient été inculqués par une mère bohème et un maggyar magnifique. Du Hongrois, elle tenait

un besoin de faste et de vie dispendieuse; de la danseuse elle avait l'insouciance d'une cigale sans qu'entre ces deux termes il y eût, malgré les apparences, de contradiction réelle. C'est qu'il y a rarement unité de caractère et de tempérament dans le même personnage.

Avait-elle aimé réellement ce pauvre Rimbour, mort des blessures reçues à la guerre? Ou bien n'avait-ce été qu'un amour léger, superficiel, d'une jeune femme qui s'éveille à la vie passionnelle et sentimentale? Sans doute n'avait-elle encore connu que les jeux et les ris. Mais on n'avait pu lui attribuer aucune aventure durant le temps fort court de son mariage.

Ce n'est qu'après son veuvage que ses sens s'étaient épanouis avec l'éclat des fleurs de serre, que la chrysalide était devenue papillon. Mais elle aimait le plaisir plus que l'amour, ce qui lui évitait de tomber dans des égarements passionnels. L'amour faisait partie du plaisir et ne servait qu'au plaisir dans cette nature armée de muscles solides par les sports; la sentimentalité ne devait pas faire d'elle une esclave, même heureuse. Seul son caprice valait pour elle d'être écouté et suivi; aucun *impedimentum* n'avait été placé sur sa route par ce qui lui avait tenu lieu d'éducation, aucun obstacle n'avait été opposé à ses fantaisies.

Le deuil, pour elle, s'était rapidement dissipé,

ce qui n'avait choqué personne, car dans le deuil général de la nation, un deuil particulier eût semblé ostentatoire et malséant. Elle avait une finesse innée et un instinct sûr qui l'adaptaient aux circonstances avec un naturel aimable et gracieux.

La beauté d'Arlette avait attiré autour d'elle un essaim de fêtards dont les ressources ne pouvaient être fournies que par des « combines » et le pillage organisé des finances de l'Etat. C'est ainsi que la belle fille reçut des participations dans des sociétés industrielles et financières, dans la liquidation de camps américains, dans l'exploitation des dommages de guerre; elle fut couverte de perles, de brillants, de rubis et d'émeraudes; on l'invitait partout, on se la disputait. Mais tout en étant ce qu'on pouvait appeler un bon copain, elle savait garder vis-à-vis de ces compagnons de plaisir, le haut du pavé et l'allure d'une invitée de marque. Personne ne se fût avisé de la traiter comme une petite amie et c'est ce qui donnait le plus haut prix à son commerce. Et tous ces loups-cerviers, ces écumeurs, ces aigrefins de la guerre et de l'après-guerre, étaient bien trop honorés de lui donner de la vicomtesse pour l'appeler par son petit nom sonnante pourtant comme une gentille et mignonne clochette. La vicomtesse grandissait ces pecnauds à leurs propres yeux, tandis qu'Arlette les eût laissés au niveau d'un trottin et d'un gagne-petit. C'est ce qui

permettait à la vicomtesse de tout accepter ce qu'on lui donnait avec tant d'empressement sans avoir l'air d'y attacher plus d'importance qu'à un petit présent uniquement destiné à empêcher l'amitié d'être atteinte par la prescription. Il semblait que le plaisir d'offrir était de beaucoup supérieur à celui de recevoir; peut-être, d'ailleurs, en est-il presque toujours ainsi.

M. Amaury Flaohat, le banquier qui aimait à se considérer comme le descendant du maire du palais d'un roi burgonde, avait fait la connaissance de la belle vicomtesse à un dîner où se combinait encore une rafle considérable des deniers publics et privés. Elle avait fait sur lui une vive impression. C'était un homme dans la force de l'âge dont la mâchoire indiquait les appétits et dont les yeux, tour à tour absents et pleins de vivacité, dénotaient une roublardise mitigée par un air de bonne humeur qui pouvait ressembler à de la bienveillance. La belle fille qui connaissait le standard du banquier avait tout de suite évalué le parti qu'elle en pourrait tirer. Aussi lui avait-elle laissé entendre que ses hommages ne lui déplaisaient pas, tout en gardant cet air souverain qui allait si bien à sa beauté et semblait accorder la moindre privauté comme une grâce de haut prix. Bientôt, la vicomtesse était devenue la cliente — pour ne pas dire l'associée — de la banque dont M. Amaury Flaohat était le

puissant administrateur-délégué. Son compte courant y était pour ainsi dire sans limite, car un de ses chèques étant resté une fois impayé pour manque de provision, l'employé qui s'était rendu coupable de ce crime de lèse-Arlette avait failli être renvoyé sans autre forme de procès, cet affront ayant failli brouiller M. Flaohat avec M^{me} de Rimbour. Avec une hauteur et une dureté qui le laissèrent abasourdi la belle fille fit entendre au potentat de la finance qu'elle n'aimait pas des façons d'épicier et que si une banque n'était pas faite pour faire des avances à ses clients quand dans un cas tout à fait fortuit, il manquait de couverture, à quoi servait-elle? Le banquier ne chercha point à la contredire. Il ne put acquérir son pardon qu'en abondant dans son sens et en lui jurant ses grands dieux que pareille aventure ne se reproduirait plus, les ordres les plus formels ayant été donnés en conséquence. C'est qu'à d'aussi beaux yeux d'une personne si impérieuse il ne voulait pas passer pour un de ces parvenus qui font le commerce de l'argent d'une façon sordide. Le descendant d'un ancien maire du palais de roi burgonde ne se devait-il pas d'avoir des procédés de gentilhomme avec une femme aussi distinguée que la vicomtesse? Et une banque dont il était le maître ne se devait-elle pas, même au prix de quelques sacrifices, de satisfaire

une cliente d'un tel rang que d'autres lui enviaient et cherchaient à attirer à elles ?

Ainsi la paix fut faite au mieux des intérêts d'une des parties, mais non de l'autre.

Trop heureux de pouvoir afficher la vicomtesse de Rimbour, M. Amaury Flaochat se prêtait à tous ses caprices car il savait que pour un oui ou un non, il eût été planté là tout net. Quel prestige lui donnait dans le monde la compagnie de cette femme titrée dont la beauté attirait les regards ! Elle lui coûtait cher, il est vrai, bien qu'il ne lui donnât jamais d'argent, ce qu'elle aurait repoussé avec dédain ; il endossait ses chèques et lui offrait de temps en temps un bijou ou une fourrure de grand prix, voire une automobile, mais il estimait qu'Arlette était, sinon indispensable, du moins fort utile à son prestige, ce qui a sa valeur.

Le climat des relations entre M. Amaury Flaochat et la vicomtesse n'avait pas échappé à M. Théodore Manfin qui possédait un flair spécial pour repérer les associations aussi fréquentes qu'inso- lites de la galanterie et des affaires. Il est vrai qu'il en avait vu bien d'autres ; il avait vu la haute putasserie mêlée aux fournitures de munitions, à des commandes d'obus, à la liquidation des camps américains et que sais-je encore ! La haute putas- serie encombrait toutes les avenues du pouvoir. Le prurit des affaires la chatouillait autant que le

plaisir. Même pour Arlette, qui de sa vie ne s'était jamais souciée de l'argent, la conquête de l'argent avec toutes les compromissions, les saletés et les pourritures qu'elle comporte, devenait un sport passionnant auquel se livrait la folie universelle.

Et comme M. Manfin avait besoin de s'appuyer sur d'importants établissements financiers, il avait invité la vicomtesse de Rimbour à cette chasse princière pour se la concilier et pour s'attirer la bienveillance de M. Amaury Flaochat.

On avait parlé de la battue faite en l'honneur d'Alphonse XIII et d'un grand duc quelconque chez M. de Rotschild à Armainvilliers où l'on avait abattu trois mille quatre cents faisans, et d'une autre, la semaine suivante chez le comte Greffulhes à Nangis, avec les mêmes invités, où le record d'Armainvilliers avait été dépassé de cent pièces au tableau, mais la partie de chasse à laquelle M. Manfin avait convié ses amis ne le cédait en rien à celles-là, sinon en nombre, du moins en magnificence. Aussi l'amphitryon passait-il désormais pour un homme à la page, avec qui il fallait compter, vu que les entreprises fructueuses allaient de pair avec la noce, depuis que la victoire avait déversé sur les gens qui savaient y faire, une fabuleuse corne d'abondance.

Mais si M^{me} de Rimbour avait accordé à M. Flaochat certaines faveurs, ce n'était pas avec exclusivité,

car elle tenait à jouir de la liberté précieuse que lui avait conféré son veuvage. Au surplus, une vicomtesse ne peut-elle pas se considérer comme au-dessus des préjugés bourgeois sur le droit qu'on a de disposer de soi-même? Et Dieu sait combien elle en disposait et comment, étant d'une sensualité qui, tôt éveillée, allait s'exaspérant de jour en jour.

Une réception fastueuse comme celle que M. Manfin avait organisée ne pouvait manquer de plaire à la belle Arlette et la mettre en bonnes dispositions à l'égard de l'amphitryon, charmant compagnon de plaisir qui ne prenait pas l'amour au tragique, se contentant de jouir du moment sans parler de passion éternelle, de serment d'aimer toujours et autres clichés sans lesquels deux êtres de sexe différent semblent n'avoir guère la faculté de s'accorder.

M. Manfin avec ses joues poupines et rebondies, ses yeux bleus, ses cheveux blonds, son air de bébé Cadum toujours bien savonné et bichonné, était appétissant, et pour une femme il avait l'allure d'un jouet plutôt que d'un amant. Avec Théo, la bagatelle semblait un agréable petit jeu sans importance, une simple amabilité tandis qu'avec d'autres cela prenait tout de suite des aspects dramatiques et même mélodramatiques.

Il y avait des femmes ayant mari et amant qui s'octroyaient une passade avec le bon Théo parce

que c'était sans conséquence, un petit divertissement qui avait l'innocence de la grâce. Pour une belle qui avait des petits ennuis, des petits chagrins, Théo était le confident rêvé; il était si indiqué pour recevoir les confidences auxquelles il paraissait s'intéresser, d'un air si affable, si apitoyé et si reconfortant tour à tour. Toujours prêt à les obliger, à leur venir en aide pour apaiser quelque petite dette criarde, il était l'obligeance même pour elles. Les petits services entretiennent l'amitié et se paient si facilement par de petites privautés!

C'est ainsi que quelques jours après la partie de chasse si bien réussie, la vicomtesse de Rimbour était au mieux avec M. Théodore Manfin à qui la banque Flaochat allait ouvrir un crédit de quelques millions warrantés par un lot considérable de vins, de lait condensé, de sardines et d'huile d'arachide. Il est vraisemblable que la belle Arlette avait facilité l'opération et qu'une commission équitable lui fut octroyée par son obligé selon les usages commerciaux établis depuis que l'argent domine les lois, la politique et les mœurs. Et M. Amaury Flaochat répétait à l'envi que M. Manfin était en affaires un animateur remarquable à qui il fallait accorder crédit, un homme pour qui le mot impossible n'existait pas tant il avait de ressources en ingéniosité et de confiance en soi. Cette référence était précieuse pour ce trafiquant audacieux et

multipliait considérablement ses ressources. Une telle caution, après la sensationnelle partie de chasse, lui donnait libre accès dans l'établissement de M. Nicolas Pépin et celui de M. Barthélémy Procas, descendant du roi des Albins.

Et il comptait étendre encore le cercle de ses relations décoratives et utiles grâce à ces auxiliaires dont les deux plus aimables étaient la baronne de Buran et la vicomtesse de Rimbour, car il les servait également toutes deux.

Loin d'être jalouses l'une de l'autre, ces charmantes femmes étaient devenues des amies, appréciant toutes deux les fruits qu'on vendange à Lesbos. Et même elles n'avaient fait aucune difficulté à mettre Théo dans leur jeu et leurs jeux tant elles le considéraient comme un bon copain, toujours prêt à obliger et à jamais rien empêcher. Le joli printemps, Mesdames, le joli printemps!

L'artiste peintre Joseph Faille, admis dans l'intimité de ce trio s'était proposé pour faire les portraits de ces dames en buste, en pied, en robe de bal et même sans aucun voile. Il avait réussi à faire agréer sa demande et en avait profité, car ces charmants modèles n'étaient pas bégueules et ne faisaient aucune difficulté à donner un petit acompte en nature à un type rigolo qui les flattait non seulement en paroles, mais aussi sur la toile, les comparant tour à tour à Vénus Aphrodite et à

Sapho de Lesbos. Arlette s'intéressait à la peinture car elle avait appris à laver convenablement une aquarelle et à manier les couleurs à l'huile.

Elle parlait avec quelque chaleur des cubistes et autres fumistes qui faisaient florès et dont les agents de change achetaient les toiles comme des valeurs boursières, mais pour son portrait, où elle se serait vue toute en angles, en carrés, en losanges, avec des chairs vertes et imbriquées, au lieu de jolies rondeurs roses, elle délaissait l'esthétique nouvelle, préférant l'ancienne manière et la conception traditionnelle de la nature. Elle s'était vue outrageusement trahie par quelques peintres issus du Montparnasse de la guerre qui lui avaient, les uns, allongé la tête en pain de sucre, les autres, fait loucher les yeux, déformé le corps ou fait des mains de maritorne, une peinture de caraïbes ou de macaques. Mais étant résolument de son temps elle sacrifiait, non à la beauté inconnue comme le personnage d'Anatole France, car elle trouvait cela fort laid, mais au snobisme ambiant, orienté vers la destruction de toute valeur idéale, vers l'ignorance et l'impuissance qui prenaient leur revanche, sur toute noblesse et toute supériorité.

Le romancier Pierre Stain était accueilli aussi dans l'intimité des deux femmes et de M. Manfin, c'était un ami du peintre qui se servait de lui et qu'il protégeait avec une sollicitude touchante,

sans en être payé de retour autrement que par de la monnaie de singe.

Il avait, comme la plupart de ses congénères, la vanité de l'homme de lettres, mais à dose supportable; son amour-propre n'était pas trop hypertrophié; d'humeur joviale, porté à l'obligeance, il était bon compagnon, c'est pourquoi il préférait la société des primaires enrichis et des demi-primaires qui gravitaient autour d'eux, à celle de ses confrères chez qui la médisance et le débinage tenaient lieu d'intellectualité. Il croyait trouver chez eux un élément nouveau pour lui d'observation et aussi la possibilité d'accroître ses ressources assez restreintes vu que la publicité n'avait jamais poussé l'un de ses ouvrages à cent mille exemplaires, comme tant de médiocrités rapidement démodées. Mélange assez curieux de jobardise et de malice, il croyait à l'amitié de M. Manfin comme un Arabe au Coran, à celle de Joseph Faille, à l'élévation d'âme de la vicomtesse et de la baronne. Sans bien s'en rendre compte il attribuait lui aussi des vertus à des gens uniquement parce qu'ils vivaient dans l'abondance ou qu'ils étaient porteurs de titres surannés, croyant encore que les titres nobiliaires pouvaient rivaliser avantageusement avec les titres négociables à la Bourse.

Sans apprécier ses livres jusqu'à l'enthousiasme, se contentant de leur attribuer quelque mérite,

la vicomtesse et la baronne appréciaient Pierre Stain à cause de l'agrément de sa conversation et parce qu'il leur fournissait des phrases bien tournées qu'elles servaient à l'occasion, de préférence quand il n'était pas là. Quelquefois aussi il les aidait à mettre au point des lettres dont elles voulaient qu'elles fussent remarquées et fissent sensation.

Le cercle de cette intimité cimentée par M. Manfin n'était rompu au profit de l'un ou de l'autre que lorsqu'on avait quelque chose à tirer de l'intrus, car on s'était aperçu que Rauvin, le bougnat-gentilhomme, ne s'était faufilé dans ce milieu de plaisir que pour y faire des affaires; il y avait placé son charbon à des prix qui avaient paru avantageux dès l'abord, mais qui avaient été considérés comme excessifs quand on avait constaté que la fourniture contenait autant de cailloux que de matière combustible. Une fois de plus, on avait fait connaissance avec les prix d'amis et le Rauvin en question, de bougnat-gentilhomme n'était plus resté que l'Arménien de la gaillette. Cependant si les autres lui faisaient grise mine, M. Manfin conservait avec lui une certaine familiarité dont on ne savait si elle était plus méprisante que crapuleuse. Cela choquait un peu M. Stain qui ressentait une répulsion irraisonnée envers le charbonnier, mais son amitié pour Théo trouvait à cela une explication pleine de

mansuétude. Il était si bon ce joyeux Théo qu'il ne pouvait tourner le dos à un camarade même lorsque celui-ci avait revêtu toutes les apparences d'un aigrefin. Ce qu'il ne voyait pas, ce qu'il ne sentait pas, sans doute parce que c'était trop éloigné de sa mentalité, c'est que Manfin avait un penchant naturel pour la pègre des affaires et pour un escroc une sympathie instinctive. N'y a-t-il pas toujours eu une sorte de franc-maçonnerie spontanée entre les tire-laine? Mais Stain, en sa jobardise littéraire, était loin de placer son ami dans cette catégorie.

Il y avait bien eu çà et là parmi les amis de la vicomtesse, sauf toutefois chez Manfin, quelques petits accès de jalousie, mais ils avaient été aussitôt réprimés; Arlette accordait des faveurs, prenait du plaisir, mais elle ne voulait pas d'amant, c'est-à-dire pas de maître, personne qui pût prétendre avoir des droits sur son corps; elle se prêtait et ne se donnait pas. C'était peut-être sa manière à elle de rester fidèle au souvenir du vicomte de Rimbour qui l'avait aimée comme elle ne le serait peut-être plus jamais. C'était sa manière à elle d'être féministe, car pour le reste elle ne réclamait ni droit de suffrage, ni l'accession à aucun emploi public. N'en faire qu'à sa guise, qu'à son caprice, ne subir aucune contrainte, s'avancer dans la vie comme une victoire ailée, cela lui suffisait, à cette

belle fille sans préjugés et sans scrupules, abandonnée à ses penchants.

C'est pourquoi elle se plaisait avec ceux dont la secousse amoureuse n'était suivie d'aucune revendication d'exclusivité. En cela, elle s'entendait parfaitement avec la petite baronne blonde. Mais elles étaient jalouses l'une de l'autre, chacune surveillait les amitiés féminines de l'autre, ne prétendant pas qu'une autre intimité vînt se mettre entre elles. Elles en étaient toujours à leur lune de miel. Et la blonde qui montrait un peu de sentimentalité, disait à la brune ardente en la prenant par la taille, ces vers de Verlaine :

Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles

Eprises de rien et de tout étonnées

Qui s'en vont mourir sous les chastes charmilles

Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

Et la vicomtesse l'enlaçait avec toute l'ardeur d'un amant.

Si M^{me} de Buran avait été séduite par Théo Manfin, elle ne s'était point cabrée lorsque la vicomtesse avait partagé les faveurs dont il la comblait avec une libéralité jusqu'alors insoupçonnée, au contraire, il ne lui en avait paru que plus aimable. C'est qu'il exerçait sur elle un ascendant accru par des nécessités immédiates résultant d'une situation rendue difficile par des dettes assez criardes.

Aussi, dans leur entourage de banquiers, d'hom-

mes d'affaires, de politiciens, d'arrivistes de toutes sortes, les amoureux des deux jolies femmes ne se doutaient pas de leur union si étroite avec M. Manfin dont le bon garçonnisme les avait séduits. Considéré comme un as dans ses entreprises commerciales, il l'était aussi dans ses relations comme une boule de gomme, comme un bon copain sur qui l'on pouvait toujours compter pour une aide quelconque autant que pour une partie de plaisir.

C'est ainsi que M. Amaury Flaohat qui était de plus en plus entiché de la belle vicomtesse se persuadait que M. Manfin le servait auprès d'elle et lui en avait de la gratitude.



Hubert Cimon, l'un des invités de la partie de chasse était, avant 1914, métallurgiste. Il avait une petite usine dans laquelle il se mit à fabriquer des obus dès qu'on se fut installé dans une guerre qui paraissait devoir être de longue durée. Il s'était associé avec un industriel qui venait des régions envahies, mais il s'était réservé la plus grosse part et la direction de l'entreprise, l'autre s'occupant tout particulièrement de la fabrication pour laquelle il montrait une grande compétence. Les bénéfices avaient été fabuleux. Pour Simon, qui ainsi que nous l'avons dit était devenu Cimon par la grâce

d'un humoriste, le Pactole se répandit en torrent toutes vannes levées.

Et tandis que les poilus montaient vers les régions tragiques auprès desquelles l'Enfer du Dante n'était que de la Saint-Jean, la grande nouba avait commencé pour celui qui prétendait maintenant descendre du fils du fameux Miltiade qui avait vaincu les Perses dans la plaine de Marathon, 490 ans avant Jésus-Christ. Lâché dans la fortune comme une bête en rut, il n'avait plus connu aucun frein. La noce, du reste, servait ses affaires. Tous les jours, dans les restaurants les plus cotés, il donnait des festins aux gens qui étaient dans les avenues des commandes, embusqués, profiteurs et femmes de joie, pour qui la guerre apparaissait une kermesse comme on n'en avait jamais rêvé.

Gros, trapu, apoplectique avec un cou de taureau et des yeux injectés de sang, excité par les mets épicés et les vins généreux, il ne se contentait pas des femelles faciles qu'il avait autour de lui, il lui fallait encore finir la soirée dans des maisons de prostitution où il s'épanouissait enfin, devant des amas de chairs débridées.

Sans doute avait-il la vanité de posséder des maîtresses en titre mais pas une qui ne le bernât et ne lui soutirât tout ce qu'elle pouvait, car s'il était retors en affaires, avec les femmes il était aussi jobard que paillard. Elles le trompaient toutes, mais

il arrivait qu'il se servît de l'une ou l'autre d'entre elles pour arriver auprès d'un personnage qui lui passait quelque grosse commande de matériel pour l'armée de campagne.

A l'armistice, il eut l'intuition qu'il lui fallait changer ses batteries parce que la consommation de ses produits allait se ralentir. Il céda pour un bon prix sa part dans l'usine à son associé et se fit marchand de ferrailles; et il y en avait de la ferraille après la guerre! Il en acheta tant qu'il put et en eut bientôt plus que s'il avait été le propriétaire d'une mine. Il sut trier ces amas de matériaux, retaper ce qui était encore utilisable. Bref il réalisa de gros bénéfices dans cette entreprise où il n'avait guère trouvé de concurrent et aucun à sa taille.

C'était un gros client de la banque dont M. Procas, le descendant du roi des Albins, était l'administrateur-délégué, et qui lui faisait de fortes avances de fonds, car M. Cimon, n'ayant qu'une confiance modérée en un franc vacillant, préférait placer son avoir en marchandises qui gardaient leur valeur intrinsèque sans subir les vicissitudes du papier monnaie. Il avait eu le flair, M. Cimon, il avait vu juste, son ancienne usine végétait en ce moment; de temps en temps il avait la satisfaction d'entendre dire que c'était parce que sa haute compétence ne dirigeait plus l'établissement, ce qui fermait la voie à tout reproche de son ancien associé,

en flattant son amour-propre; les ferrailles lui rapportaient gros; outre que c'était un commerce de tout repos, exempt de graves aléas, avec une marchandise qui n'avait rien de périssable. Tout fier d'avoir trouvé une voie de garage aussi confortable en éludant l'impôt sur les bénéfices de guerre, il ne doutait pas de son étoile, persuadé que désormais tout devait lui réussir. Cependant un certain bon garçonisme et un penchant à la joie tempéraient ses allures de parvenu et le rendaient encore supportable. Cimon connaissait le peintre Joseph Faille qu'il protégeait en lui achetant et en lui faisant vendre des tableaux. Il lui avait même loué un vaste atelier afin d'y passer en revue des modèles uniquement commandés pour le plaisir. Faille l'avait présenté à Pierre Stain, qui, à son tour, lui avait fait faire la connaissance de M. Manfin.

La réception de celui-ci en avait imposé à Cimon. Les deux femmes lui avaient tapé dans l'œil, mais surtout la vicomtesse qui le faisait rugir d'admiration et de désir.

Ainsi appâté, l'homme en arriva à s'associer avec Manfin pour cette affaire de marchandises warrantées à la banque Flaochat. Il s'engagea pour un million dont la moitié à verser tout de suite. Sans doute la belle Arlette n'avait pas été sans lui accorder quelque faveur, toujours considérée par elle

comme sans grande importance. Mais le bon Théo s'empressa de lui réserver une part dans l'affaire qui devait, à l'en croire, rapporter des bénéfices sensationnels. Sa conviction et les arguments dont il l'étayait paraissaient tels qu'il la communiquait aisément à ses amis, connaissances et associés. La vicomtesse y croyait fermement; elle ne doutait pas de la fortune prochaine. Il est vrai que, pour charmer l'attente, elle recevait des cadeaux de Cimon, de Manfin aussi bien que de Flaocat et de quelques autres sans qu'il y eût apparence de rivalité, de jalousie ou de mauvaise entente entre eux. Il y a ainsi des femmes qui possèdent l'art de maintenir l'accord et même de créer entre les uns et les autres une sorte de solidarité comme entre soldats qui ont servi dans le même corps.

Pour réaliser les marchandises auxquelles M. Manfin avait intéressé Cimon, la vicomtesse, la baronne avec le concours financier de la banque Flaocat, on songea à aller à Vienne, d'où l'on rayonnerait au besoin dans les pays balkaniques.

Les deux charmantes amies se chargèrent des démarches pour obtenir les moyens de transport indispensables à l'opération. Cela ne fut pas très facile. Elles sentaient bien que chaque intermédiaire eût voulu sa part de gâteau, mais n'étant pas moins avides, elles ne voulaient pas voir diminuer leurs bénéfices au profit de ronds-de-cuir embusqués

à tous les carrefours de l'Etat pour dépouiller le contribuable. Cependant le ministre ou son cabinet ne pouvait résister à leurs charmes. Tout cédait devant le sex-appeal; l'Excellence se rendait avec armes et bagages soit à la brune, soit à la blonde et accordait toutes les autorisations nécessaires, avec des recommandations spéciales pour éviter tout retard.

C'est ainsi que des trains entiers purent partir à destination de Vienne sous le contrôle d'employés de M. Manfin armés de revolvers, ce qui était peut-être nécessaire, mais qui, en tout cas, faisait bien dans le tableau et plaisait aux femmes qui étaient chacune armée d'un browning de poche. Car elles avaient voulu être de la partie, à l'invitation, du reste, de ce bon Théo, tout heureux de les emmener. M. Amaury Flaohat n'avait pas été sans tiquer quelque peu, non moins que M. Cimon, mais ils s'étaient hâtés, devant un froncement de sourcils de la belle Arlette, de rentrer dans un silence prudent. Pouvaient-ils, ces Messieurs qui n'avaient aucun droit sur elles, empêcher ces femmes de veiller à leurs intérêts dans une affaire d'importance? Assurément non; et quelque envie qu'ils eussent de les retenir, ou de retenir tout au moins la vicomtesse, ils se tinrent coi et firent bien, car l'ardente fille ne supportait pas la moindre emprise sur son bon plaisir. Ces galants s'empres-

sèrent même de faire contre fortune bon cœur et la veille du départ offrirent aux voyageurs des agapes sensationnelles dans un des restaurants les plus renommés où l'on voyait tout le gratin de la finance, de la haute pègre et de la politique. Le bougnat-gentilhomme aurait voulu y participer, mais on lui faisait grise mine, car ayant fourni du charbon à tous ses copains il s'y trouvait autant de pierres que de combustible et même un peu plus, on l'évita donc. Cela ne l'empêcha pas de se trouver le lendemain sur le quai de la gare avec Pierre Stain, Joseph Faille et quelques autres pour saluer les voyageurs qui partaient pour Vienne sous la protection des autorités constituées et sous celle aussi de Ciboul, le colonial athlétique toujours prêt à faire le coup de poing ou le coup de revolver selon les circonstances. On eût dit vraiment qu'il s'agissait du déplacement de personnages princiers. Il y avait des bagages en quantité, y compris des fusils dans leurs gaines de cuir fauve, car l'heureux groupe comptait bien assister en Autriche à des hécatombes de gibier dans les anciennes chasses impériales. Une émotion discrète étreignait les uns et les autres ; elle s'accrut lorsque le train s'ébranla, aussi l'adieu des mouchoirs se prolongea-t-il jusqu'à ce que le train eût disparu à un tournant de la voie.

*
* *

A Vienne M. Manfin avait retenu un appartement d'ambassadeur ou de prince dans l'hôtel le plus coté. La couronne étant, au regard du franc, dans un état d'infériorité manifeste, le prix de cet appartement atteignait à peine celui d'une chambre à Paris dans un établissement de même classe. Tout le reste était à l'avenant. Aussi nos voyageurs vécurent-ils d'une vie de nabab. Manfin vendait sans peine sa camelote; il n'avait qu'à l'offrir pour qu'aussitôt on lui apportât en échange des couronnes par dizaines, par centaines de mille. Les Viennois préféraient de la marchandise à un papier qui allait se dévaluant à l'allure d'un cheval au galop. Mais dans la griserie de la bombe qu'il faisait en compagnie des deux femmes et de quelques péripatéticiennes de haute futaie restées sans grand emploi depuis la chute de l'empire et de la monarchie, le bon Théo, illusionné par les chiffres et les nombres, ne se rendait pas compte de leur relativité et se voyait déjà milliardaire. Son enthousiasme était facilement partagé par ses deux compagnes et associées enivrées de plaisir. Ils vivaient en ce moment un conte des mille et une nuits. Manfin se voyait aussi reluisant qu'un archiduc et déjà parlait d'acheter un palais dans ce pays de cocagne où il se trouvait à la tête de quelques millions de couronnes. Il recevait et traitait les gens avec qui il était entré en relations. Tous les

jours, il avait trente convives réunis à sa table somptueuse où les vins coulaient en abondance; après le dîner c'était le bal et après le bal, l'orgie et le jeu.

Cependant un bon samaritain, avec qui il avait traité une affaire, lui parla sérieusement au cours d'une conversation où il avait été question de l'ame-nuement continu des monnaies. Bien qu'il fût de la tribu d'Israël, cet homme n'était pas insensible à l'ardeur que M. Manfin apportait aux affaires.

— Permettez-moi, Monsieur, de vous donner un avis. Croyez-moi, débarrassez-vous le plus tôt possible de vos couronnes. Changez-les en francs, en livres sterling, en dollars ou en marchandises, comme vous voudrez, car la couronne suivra la dégringolade du mark et tout ce que vous avez réalisé ici se volatiliserà.

Mais déjà la vanité de Théo, qui se voyait milliardaire, ne supportait plus un conseil qui l'eût ramené dans son amour-propre, à un concept d'infériorité.

— Je ne suis pas de votre avis, Monsieur, répondit-il d'un air entendu. Je connais les opinions de la mission française à cet égard. Je partage votre avis en ce qui concerne le mark, mais les Alliés, et particulièrement la France, sont décidés à aider l'Autriche et à soutenir la couronne. Vous verrez qu'elle remontera, soutenue par le franc.

— Je souhaite que vous disiez vrai et que le franc

ne soit pas entraîné par la couronne, répartit l'autre sans insister davantage, devant l'air de suffisance de son interlocuteur.

Et Manfin garda ses couronnes, non sans acheter çà et là de la marchandise qui lui plaisait, de la maroquinerie, des bijoux. Il voulait aussi faire venir Joseph Faille, le peintre, pour être guidé par lui dans l'achat de tableaux, mais il préféra y renoncer parce que le moindre conseil était devenu intolérable à sa prétention. Au lieu de tableaux, il acheta tout un train de verres à vitres à destination des régions dévastées.

— Encore une fortune, disait-il à ses compagnes enivrées.

Mais déjà Cimon le pressait de revenir pour faire face à une échéance pour laquelle la banque Flaochat avait donné un avis pressant.

— Patience, affaire non terminée, répondit Manfin par télégramme.

Il devait, en effet, aller chasser dans le Tyrol, avec la vicomtesse et la baronne, où il y avait un château à vendre avec tout un domaine, pour un prix dérisoire, encore une affaire splendide ! Ce château, on pourrait le transformer en une hôtellerie dans un site enchanté où les hôtes auraient à leur disposition une forêt giboyeuse.

En attendant, la vicomtesse prit le parti d'écrire à M. Amaury Flaochat de prendre un peu patience

pour ce qui n'était qu'une bagatelle au regard des affaires qui s'annonçaient, et le trio partit pour le Tyrol. L'agrément du séjour répondit à leur attente. Le château resté en grande partie meublé, était magnifique; le petit château de Buran paraissait, aux yeux de nos personnages, bien modeste à côté de celui-là. Aussi Manfin, se sentant de plus en plus devenir archiduc, se décida-t-il à employer une partie de ses couronnes à l'achat du domaine, après y avoir chassé le brocart, le cerf, le daim, le moufflon et avoir vu des ours à une distance respectueuse.

Mais après une huitaine de jours il fallut bien songer à regagner Vienne et dès lors ils sentirent que quelque chose leur manquait; c'était la nostalgie de Paris qui commençait à les tarabuster, tandis que le séjour dans la forêt tyrolienne leur avait mis du vague à l'âme. Ils avaient fait trop de rêves, de beaux rêves et sentaient le besoin de toucher le sol parisien pour se remettre l'esprit d'aplomb. Ainsi Antée retrouvait des forces nouvelles en touchant la terre maternelle. Il est superflu de dire qu'ils ne connaissaient pas Antée et s'en souciaient comme d'une guigne.

* * *

M. Manfin retrouva M. Amaury Flaochat moins accommodant qu'avant son départ pour l'Autriche.

C'est que le banquier attendait des espèces et ne voyait rien venir; Cimon lui ayant trop montré l'intérêt qu'il prenait à l'affaire de Manfin à laquelle il participait, il se fit remettre quelques traites, pour se couvrir, disait-il, vis-à-vis de son conseil d'administration.

Théo fronça le sourcil quand Cimon lui fit part de l'empressement qu'il avait mis à passer sous les fourches caudines de son bon ami Flaocat :

— Il vous a eu, mon cher, lui dit-il. Si vous l'aviez laissé parler et se plaindre, il n'en serait aujourd'hui ni plus ni moins, le vieux renard n'aurait pas bougé, il en eût été pour ses menaces de contrainte. Maintenant, il va falloir que je rattrape votre capitulation.

Cimon, penaud de cette petite leçon débitée avec un aplomb parfait, en concevait cependant un supplément d'admiration pour le génie de son nouvel ami.

En effet le dit Cimon fut tout étonné, à quelques jours de là de voir M. Flaocat à tu et à toi avec M. Manfin, dont il parlait encore sans la moindre aménité vers la fin du séjour à Vienne.

— Doit-il être fort, ce Théo, réfléchit-il, pour retourner de la sorte ce banquier qui le dénigrait il n'y a guère plus d'une semaine; je souhaite qu'il le possède jusqu'au trognon, car il ne me revient pas du tout ce Flaocat qui, malgré ses airs préten-

tieux, n'est qu'un vulgaire usurier à qui tous les moyens sont bons.

Il félicita Manfin qui le regarda avec un bon sourire en balançant la tête comme pour dire que ce n'était là qu'un jeu d'enfant et que si l'on ne rencontrait jamais d'autre difficulté, les affaires ne demanderaient vraiment aucun effort.

— Il est vraiment fort, ce Théo, disait Cimon à Pierre Stain, c'est un capitaine d'affaires, il ira loin.

— Il n'a vraiment aucune rancune, répondait l'autre, il est toute bonté, car après ce que Flaohat a dit de lui, je n'aurais pu, à sa place, passer l'éponge et montrer tant de mansuétude. Si je ne le connaissais à fond, je croirais à de la faiblesse, mais je l'ai vu si miséricordieux, si généreux envers certaines détresses pendant la guerre, que je lui ai voué une amitié sans bornes.

Cimon entendait mal les subtilités d'ordre sentimental, mais restait néanmoins confiant dans la chance de Théo qui rayonnait sur un visage rose où des yeux bleus souriaient à la vie comme à un chemin de fleurs.

— C'est la générosité même, concluait Pierre Stain.

Mais Cimon, qui était loin d'être un avare, appréciait peu cette qualité qui faisait l'admiration de l'écrivain. Ce qui l'intéressait surtout chez

Manfin, c'était sa capacité de rendement, c'était aussi l'amuseur qui savait si bien combiner les affaires avec la noce, passant de l'une aux autres avec une aisance et une désinvolture extraordinaires comme si deux individus tout à fait différents cohabitaient en lui, c'était aussi cette constante bonne humeur qui le faisait pénétrer aisément dans les milieux les plus divers et lui créait des relations utiles, cet air enfin qui faisait comprendre que rien ne lui paraissait impossible.

Cette confiance qu'il avait en Manfin, Cimon la considérait comme un bienfait, car elle l'avait décidé à quelques entreprises hasardeuses qui étaient en voie de réussite.

— Pour moi, c'est une mascotte, disait-il à qui voulait l'entendre.

Comment se serait-il méfié de cette affaire viennoise pour laquelle il avait signé quelques traites, puisque la mauvaise humeur témoignée par M. Flaochat s'était dissipée comme brouillard au soleil dès le retour des voyageurs.

Il faut dire que Cimon et le banquier étaient en méfiance l'un vis-à-vis de l'autre à cause de la belle Arlette qui tenait entre eux la balance égale, n'ayant aucun sentiment ni pour l'un ni pour l'autre mais seulement de la facilité que chacun prenait bonassement pour de l'amour. Cette naïveté, chez ces deux loups cerviers de la finance et de la ferraille

était assez plaisante, mais elle se rencontre assez fréquemment; il faut, pour conquérir le cœur d'une femme, d'autres moyens que pour escamoter l'escarcelle d'un passant; il se peut que ces moyens ne valent pas mieux les uns que les autres, mais ils ne sont pas les mêmes; ils peuvent se trouver réunis dans le même individu, mais ils se confondent rarement. Le plus futé des escrocs peut n'être qu'un jobard vis-à-vis d'une femme pour laquelle il s'est emballé. Le plus curieux c'est qu'aucun de ces deux personnages jaloux l'un de l'autre n'avait encore pris ombrage de Manfin qui se comportait en si bon camarade avec la vicomtesse; il est vrai qu'ils croyaient tous deux que Théo était à la baronne en exclusivité.

Les couronnes, cependant, s'amenuisaient entre les mains de M. Manfin, comme la peau de chagrin de Balzac et dans les rares moments qu'il consacrait à quelque réflexion, il en éprouvait un étonnement presque analogue à celui d'un enfant qui se voit tout à coup contrarié dans ses désirs. Il s'entêtait cependant, ne voulant pas avoir le démenti de ses prévisions. Il essayait de faire soutenir en bourse la monnaie autrichienne sans s'apercevoir que les moyens employés à cet effet lui coûtaient plus cher qu'une perte acceptée par une liquidation. C'est que les couronnes représentaient des rêves auxquels il ne pouvait encore s'arracher. Ses deux

amies s'entêtaient sans doute avec lui dans la chimère de la fortune représentée par ce papier qui s'en allait retrouver le mark et le rouble dans l'anéantissement. La puissance d'illusion créée en lui par les bénéfiques insensés de la période de guerre ne laissait plus d'action au sens de la réalité.

Le château, qui était dans le Tyrol et non pas en Espagne, prenait dans son esprit des proportions démesurées et l'entrain avec lequel il en parlait se communiquait à son entourage.

Cependant le train rempli de verres à vitres était arrivé à destination; mais il était déjà warranté à la banque Flaohat à laquelle la couverture de couronnes ne suffisait plus. Le banquier avait voulu réaliser celle-ci, mais M. Manfin, toujours ancré dans ses illusions, s'y était formellement opposé. Cela avait quelque peu ralenti leurs effusions, mais Théo, doué d'un robuste optimisme, ne s'en faisait pas pour si peu. Il avait toujours un air d'amabilité qui finissait par désarmer les préventions, surmonter les réticences et réchauffer le climat des conversations commencées en froideur. Sa cour d'écornifleurs, de bricoleurs, de profiteurs et de parasites de tous genres avec lesquels il jouait tous les jours l'apéritif au poker d'as ne faisait qu'augmenter. Tous les jours on la voyait s'accroître de quelque individu à mine d'aigrefin, de tirelaine qui, au lieu de fouiller les poches,

fouillait les bourses d'une autre façon, soit en boursicotant, soit en proposant quelque affaire louche, pour toucher quelque avance, soit pour commission, soit pour étude, soit pour fricoter dans la cession d'un fond de commerce. Tous ces gens revendiquaient vis-à-vis d'eux-mêmes le droit de vivre largement sans se livrer à aucun travail productif, en exploitant la jobardise humaine et en purgeant les gogos. C'était curieux de voir comme ils se coagulaient autour de Théo, le considérant comme un as, comme un chef, comme un bienfaiteur qui devait répandre sur eux la manne céleste qui descendit miraculeusement sur la tribu d'Israël.

Cependant la société d'alimentation où M. Manfin avait placé le petit avoir de Pierre Stain en lui promettant, avec un merveilleux aplomb, un dividende d'au moins vingt-cinq pour cent, mais qui n'avait donné que six pour cent à l'homme de lettres, venait de faire connaître que le dernier bilan ne permettait pas de distribuer des bénéfices. Le bon Théo prévenu à temps, avait refilé ses actions à des amis de Pierre Stain. Toutefois, il s'empressa de reprendre les titres de ce dernier dont il avait besoin pour maintenir certaines relations qu'il jugeait indispensables; mais il se garda bien de donner en échange des valeurs palpables sauf un acompte qui devait se renouveler périodi-

quement; cela n'altéra en rien la confiance aveugle que l'homme de lettres avait donnée à l'homme d'affaires auquel il avait voué une amitié sans bornes. Stain marchait comme dans un rêve éveillé, il marchait comme un somnambule qui ne voit pas les fossés qu'il côtoie; d'autres diraient comme sous l'effet d'une influence hypnotique. Pourtant il montrait du bon sens en d'autres circonstances. Mais en ce moment le mirage se substituait, devant ses yeux, à la réalité et l'entraînait hors de la terre ferme. C'est ce qui arrive à peu près à chaque être humain avec plus ou moins d'intensité; quel est celui qui n'a jamais rien cédé à la chimère? Quel est celui qui n'a jamais eu de chimère, car il y a des chimères qui, pour nous mieux égarer, prennent l'aspect de la réalité et après tout la vie elle-même n'est-elle pas une chimère puisque, à chaque instant, la mort nous guette derrière elle? Et la recherche de la fortune n'est-elle pas aussi une chimère puisque ceux qui courent après savent rarement en jouir? Pierre Stain qui, en certaines occasions, ne manquait pas de perspicacité ne voyait pas que ses nouveaux amis étaient pareils à des gens qui ont revêtu des habits neufs que l'usage n'a pas encore ajustés à leur taille. Il en est du moral comme du physique, il en est des idées comme des vêtements, il faut qu'elles aient été portées et soumises à l'épreuve pour qu'elles fassent partie d'une personnalité marquante.

Mais personne ne s'étonnera qu'avec un sens pratique parfois assez développé, un homme de lettres se laisse, plus qu'un autre, entraîner par l'illusion, la divine illusion, car l'illusion est au cœur ce que l'oxygène est à l'appareil respiratoire. Si Pierre Stain avait autour de lui des malins, des gens retors, il ne les appréciait pas à leur valeur intrinsèque, mais uniquement selon les sentiments qu'il éprouvait pour eux. C'est dire qu'il y avait dans sa mentalité une part de féminin qui le guettait à chaque carrefour des chemins de la vie. N'ayant point été accoutumé au risque, il cherchait à l'éviter ou à s'en affranchir sans avoir l'air de se douter que le risque nous frôle à chaque instant et se jette à l'improviste sur ceux qui le craignent le plus, tandis que son ami Manfin semblait s'y baigner à plaisir. Stain avait cru vivre dans un univers considéré avant la guerre comme à peu près immuable sans se dire que d'autres civilisations qui s'étaient aussi crues éternelles avaient sombré emportées par des vagues de fond d'une barbarie soulevée par la faim et l'instinct de destruction.

Il avait cru à une Europe désormais immuable, comme si l'aiguille du destin s'était définitivement arrêtée pour elle. Pour lui, les révolutions n'étaient plus que du domaine de l'histoire et les conquêtes comme acquises sans retour. Les guerres ne pouvaient plus être que des escarmouches coloniales,

les idéologies ne devaient plus s'affronter que dans les livres, les gazettes et durant les périodes électorales. Il n'avait jamais mis en doute la solidité du billet de banque par rapport à l'or et au travail. Certes il se rendait bien compte des injustices sociales dont pâtissait une plèbe ouvrière sans cesse accrue par l'hypertrophie industrielle, mais il n'était pas sûr que l'ouvrier eût reçu une part de bonheur plus grande grâce aux mesures, assez précaires du reste, pour améliorer son sort, mais il croyait que toutes ces questions pouvaient trouver leur solution dans l'armature sociale créée par des siècles. Au surplus, ayant toujours vécu de son travail, il considérait qu'il était dans les destinées humaines qu'il en fût ainsi. Pour lui toute la construction de l'avenir ne pouvait reposer que sur cette base, continuant les traditions léguées par un long passé.

Tandis que Manfin, doué d'un robuste appétit, s'était trouvé à l'étroit dans l'existence d'avant-guerre. La guerre qui, pour tant d'autres, avait ouvert la boîte de Pandore, n'avait eu pour lui que des avantages et quels avantages ! Il n'en avait jamais rêvé autant. De petit trafiquant, elle en avait fait un homme d'affaires considérable, remuant l'argent comme de la boue, donnant libre cours à tous ses caprices et toutes ses fantaisies et lui livrant toutes les femmes qu'il pouvait convoiter.

C'était l'animal qui, élevé en cage, se trouvait

tout à coup rendu à la forêt originelle, débarrassé de toute contrainte.

Entre les deux hommes il semblait qu'il ne pût exister de plus grand commun diviseur.

La différence physique se marquait nettement aussi entre eux. L'un avait la peau mate, parfois un peu terreuse selon que la bile s'était débitée en lui plus ou moins normalement, ses yeux d'un brun vert étaient expressifs, pensifs et inquiets tour à tour, son visage souriant quand il parlait à un ami et même à un indifférent, se tendait et se renfrognait dans une réunion qui ne lui était pas habituelle. Il avait des sautes d'humeur qui dénotaient une nature impressionnable et aussi, sans doute, quelque trouble du foie. On le voyait s'emballer, parler d'enthousiasme et parfois, peu après, devenir pensif et comme absent. Ces yeux qui venaient de vous sourire semblaient vous regarder tout à coup avec inquiétude.

Manfin, au contraire, avait toujours le teint du bébé Cadum, même lorsqu'il avait passé la plus grande partie de la nuit en bombe. On ne doutait point que les fonctions naturelles ne fussent chez lui d'une régularité parfaite, lui procurant une humeur toujours égale et souriante. Cet air de santé et d'euphorie qu'il offrait invariablement lui attirait, en général, les sympathies, cet air de santé enfantine éloignait la méfiance. Sa facilité

d'aller à sa poche, soit pour faire une aumône, soit pour régler les portos ou les bocks lui valait une réputation de générosité et de bonté d'âme qui faisait croire que ses sentiments avaient la fraîcheur de son visage.

Pierre Stain, fatigué, rebuté par la pose, le snobisme ou la déformation professionnelle des gens de lettres ses confrères, avait cru trouver comme un bain de jouvence dans cette fraîcheur qui lui paraissait aussi morale que physique. L'homme de livres ne s'était jamais trouvé une spontanéité et un naturel aussi sympathiques. Et il n'était pas loin de penser que la guerre avait apporté dans l'humanité un air plus libre et un sentiment plus fraternel. La compagnie de Manfin baignait son esprit, presque toujours inquiet, dans une atmosphère d'optimisme. La perspicacité qu'il était persuadé de posséder, faisait tort à celle dont il était réellement doué; car il n'en manquait pas lorsque sa sensibilité n'était pas en cause. Mais il ne supportait pas le désert du cœur; il appréhendait le vide autour de lui et c'est ce qui contribuait à le créer dans son imagination toujours anxieuse. Ainsi, ceux à qui il s'attachait avaient bientôt barre sur lui parce que l'amitié l'aveuglait et le laissait sans défense.

Il en était de la sorte à l'égard de Manfin plus qu'avec tout autre. Des gens qui avaient connu le

personnage avant la guerre lui disaient bien de se méfier, qu'il avait alors été mis en faillite et que des faits assez graves avaient été relevés à sa charge, Pierre Stain répondait que Théo avait, peu après l'armistice, dédommagé ses créanciers, ce qui passait l'éponge sur les petites irrégularités auxquelles la nécessité entraîne parfois des hommes dont le fonds est bon, mais dont le tempérament est combattif. Sa générosité actuelle, son plaisir de rendre service aux uns et aux autres ne témoignaient-ils pas pour lui et ne faisaient-ils pas pencher en sa faveur les plateaux de la balance d'une justice idéale? Autres temps, autres mœurs, autres circonstances, autres hommes, se plaisait-il à conclure, prenant volontiers des maximes pour des expressions absolues de la vérité.

Chaque époque, pensait-il aussi, poussé par le besoin de croire en son ami, apporte avec elle une éthique nouvelle.

Ainsi cet homme qu'on aurait pu croire doté d'une assez solide armature intellectuelle et morale se laissait aller à croire à des temps nouveaux dont son ami était un protagoniste et un spécimen. Un nouveau siècle forgé par la guerre dans le feu, la tempête et le sang s'était levé comme un soleil rajeuni sur une humanité fatiguée, devenue impuissante et lâche et l'homme de lettres, qui ne voulait pas rester parmi les retardataires, craignant d'offen-

ser l'évangile inconnu, ne reculait pas devant ce qu'il aurait considéré antérieurement comme des billevesées et des sophismes. Ethique nouvelle, esthétique nouvelle pataugeant dans l'absurde, bousculaient des valeurs qui avaient fait leurs preuves depuis l'antiquité grecque et qui avaient toujours rebâti les civilisations.

*
* *
*

La plus grande habileté de M. Manfin avait été, sans qu'il s'en rendît compte autant que cela se réalisait, d'associer deux femmes du monde à son affaire principale. Car la femme en général et la femme du monde en particulier est, sauf de rares exceptions, dépourvue de tout scrupule. N'ayant dans la tête qu'une idée à la fois et cette idée étant le gain, elle s'y obstine et s'y acharne avec une ténacité que l'on rencontre fort peu chez les hommes. Elles renient leur parole avec une désinvolture extraordinaire que l'on pourrait prendre pour de l'impudence si ce n'était de l'inconscience. La guerre leur avait aussi tourné la tête, affolé leurs sens, les lançant dans le tourbillon des affaires où ne les retiennent aucune morale. Un désir, un caprice voile chez elles la conscience, qu'il s'agisse d'un collier de perles, d'un manteau de vison, d'une automobile ou d'un jeu boursier. Dans tous les cas leurs moyens sont les mêmes qui leur ont été

donnés par la nature. Il ne s'agit pas de savoir si elles ont tort ou raison, vu qu'elles n'ont fait que suivre l'entraînement général. Certes, bien des hommes le déplorent, mais ce sont ceux qui considèrent encore la femme comme « argile idéale » alors que, de plus en plus, elle veut imiter l'homme tout en ayant le cerveau de l'enfant qui, ne voyant que lui-même, ne s'est pas encore adapté à la vie en commun.

M. Manfin avait un cerveau analogue, raison pour laquelle il s'entendait si facilement avec les femmes.

La vicomtesse et la baronne ayant trouvé en lui le copain, le vrai copain, soutenaient son crédit avec acharnement. Ces amazones eussent été considérées comme des harpies importunes sans leurs avantages physiques grâce auxquels elles pouvaient à peu près tout se permettre.

M. Amaury Flaohat était toujours sous le charme de la belle Arlette, ainsi que M. Hubert Cimon. Le banquier était généreux envers elle, il l'aurait traitée plus royalement encore si elle avait consenti à se laisser afficher publiquement par lui, mais sa réaction professionnelle commençait à s'exercer dès qu'elle l'entreprenait au sujet du bon Théo. Peut-être la jalousie s'était-elle éveillée en lui, à cause de l'intérêt si constant que l'on portait à cet homme. Mais ce client n'avait pas répondu à

ses espérances et le financier avait décelé en lui les symptômes d'un processus bien connu; c'est pourquoi ses réflexes le mettaient en garde. S'il cédait aux sollicitations impérieuses de M^{me} de Rimbour, ce n'était qu'avec des réticences et en s'entourant de précautions sans lesquelles il eût pu être taxé de collusion.

Tandis qu'elle n'avait qu'à dire un mot pour ranimer la confiance de M. Cimon si tant est qu'elle en eût besoin. Elle déchaînait chez lui l'enthousiasme. Evidemment le jeu n'était pas le même, parler finances avec un financier ou avec un marchand de ferrailles, c'est tout différent. S'il s'était agi de vieux fers le descendant du fils de Miltiade y eût peut-être apporté plus de circonspection.

*
* *

Les verres à vitres n'avaient pas donné ce que la banque en attendait, une sérieuse gabegie ayant été organisée par le personnel de M. Manfin qui en avait prélevé une partie importante; le patron avait fermé les yeux, parce que c'était peut-être le moyen, pour lui, de s'acquitter d'obligations qu'il avait contractées envers eux.

Une échéance approchait où il n'y avait pas d'autre alternative que de recourir aux traites souscrites par M. Cimon. La vicomtesse parvint

à obtenir de M. Flaohat qu'elles fussent renouvelées. Le bonhomme qui n'avait pas en ce moment les espèces pour les acquitter, sa trésorerie étant toujours, sinon à court, du moins de justesse, y consentit avec empressement. Il signa les nouveaux papiers, sans songer un instant à se faire rendre les anciens pour les détruire; il se borna à constater que les sommes étaient les mêmes. Y avait-il eu préméditation de la part de ses associés de rencontre? Toujours est-il que M. Manfin eut en main le double de traites qu'il avait la veille à sa disposition.

Il fallait endormir la méfiance du marchand de ferrailles. Les deux femmes y employèrent toute leur artillerie féminine, et Manfin tenait toujours en réserve le magnifique château du Tyrol entouré d'un vaste domaine. Des millions et des millions, sussurait-on aux oreilles de Cimon. Le gros homme en était tellement émerveillé, qu'il rêvait d'aller passer quelques vacances dans ce séjour enchanté où il pourrait se croire une manière d'archiduc et y chasser les grosses bêtes qui s'y trouvaient en abondance. Ce désir était trop légitime et correspondait trop à celui de ses partenaires pour n'être pas accompli. D'autant plus que M. Manfin avait commencé à se dire qu'il valait mieux s'en aller liquider le restant de ses couronnes dans leur pays d'origine plutôt que dans les Bourses d'Occident

où elles ne cessaient de se recroqueviller jusqu'à en devenir illusoires. C'est ainsi que la joyeuse compagnie s'embarqua encore, avec Cimon en plus, pour Vienne et le Tyrol.

— Embarquement pour Cythère, dit Ciboul.

— On fera peut-être une petite escale à Lesbos, ajouta le peintre Joseph Faille qui eût bien voulu se faire offrir le voyage, mais qu'on s'était gardé d'inviter parce qu'il devenait importun et exagérait même l'importunité.

Les deux femmes, pleines d'entrain et de gaieté, étaient charmantes encore plus que d'habitude, car M. Cimon les avait comblées pour ce départ. De l'argent, du plaisir, des perles, des fourrures. C'était tout pour elles; du luxe, du luxe jusque dans l'amour et surtout par l'amour

Il est vrai qu'Arlette avait parfois des réactions violentes. Il lui était arrivé, certains soirs d'été, de sortir en cheveux dans quelque square faubourien pour se faire entreprendre par quelque gars en quête de femelle et se livrer à lui sur un banc, contre un arbre ou contre un mur.

Elle avait même voulu à plusieurs reprises emmener la petite baronne à ce jeu d'autant plus enivrant pour elle qu'il offrait de danger, mais ce n'était pas du goût de M^{me} de Buran qui n'appréciait pas le mâle en casquette, ni les risques d'une telle aventure.

Pour la vicomtesse au contraire, l'aventure, le risque, le danger, la remplissaient d'allégresse et l'exaltaient. C'était une femme de la Renaissance que seule intéressait la vie dangereuse, faunesse lâchée dans la jungle.

Dans le train qui l'emportait vers le Tyrol, elle parlait à ses compagnons d'une chasse à l'ours qu'il leur faudrait organiser pour lui être agréable. Manfin et Cimon se montraient fort empressés auprès d'elle, sans lui révéler que la chasse à l'ours ne leur disait rien parce que l'ours n'est pas toujours disposé à se laisser faire comme une biche ou un chevreuil. Car aucun des deux, s'ils aimaient le jeu, n'aimait le danger, raison pour laquelle, pendant la guerre, ils s'étaient tenus éloignés de la zone dangereuse.

Le voyage s'il n'avait plus l'imprévu, la nouveauté de l'autre, n'en eut pas moins son charme, car M. Amaury Flaohat ne projeta plus sur lui son ombre importune et Manfin, tout au plaisir, oubliait traites et échéances pour profiter du répit qui lui était imparti par les affaires elles-mêmes.

Cimon ayant sa curiosité attirée par les mauvais lieux de Vienne, le quatuor ne se fit pas faute de les visiter autrement qu'à titre documentaire, les femmes en étant pour le moins aussi curieuses que les hommes.

Puis on se mit en route pour le château du Tyrol

où Manfin avait fait organiser une réception digne d'hôtes illustres. Des paysans les attendaient, en effet, vêtus de costumes nationaux, jouant du biniou et dansant, ainsi que les autorités locales. Cimon et Manfin n'en avaient jamais rêvé autant au cours de leur vie de petits bourgeois plutôt besogneux et cela les haussait démesurément dans leur propre estime. Plus que jamais Cimon se croyait le descendant de Miltiade et Manfin songeait à la particule qui eût mis fin à une déplaisante roture. La baronne déclarait qu'elle échangerait volontiers le château de Buran qui n'était qu'une petite gentilhommière à côté de celui dont ils étaient en ce moment les seigneurs, contre ce magnifique domaine.

Et Manfin d'interpeller Cimon :

— Hein, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas beaucoup plus que ce que nous avons mis dans l'affaire?

Et l'autre de conclure qu'en effet la réalité dépassait encore toutes les descriptions qu'on lui avait faites de cette trouvaille ; il en faisait honneur à Manfin, et celui-ci avait soin d'en reporter une partie sur ses compagnes.

Tout leur fut à souhait dans cette belle nature, sauf le jeu qui manquait, aux hommes surtout, car depuis que les deux femmes s'occupaient d'affaires, le jeu les intéressait beaucoup moins ; on peut

même dire qu'elles s'en désintéressaient, à part le bridge parce qu'il était de bon ton et qu'il permettait de prolonger agréablement la soirée, en gens du monde. Car celui qui ne savait pas jouer au bridge était considéré comme n'appartenant pas à la haute société. Beaucoup de conventions sociales sont de cet étiage.

Mais il fallait retourner au port d'attache, si agréable que fût le séjour dans ce château, ces montagnes et ces forêts où les coqs de bruyères et les faisans grouillaient comme des poules dans une basse-cour, où les lièvres hauts sur pattes pullulaient dans les plaines, où les chevreuils venaient folâtrer jusque dans les jardins, où des hardes de cerfs passaient dans les futaies, et où, avec des jumelles, on apercevait les moufflons escalader les rochers.

On liquida les couronnes en achetant de la maroquinerie, des tapis d'Orient, des bijoux, mais quelle que fût la déception que l'on avait pu avoir de ce côté, elle était largement compensée par la possession de ce château fantastique dans une contrée à laquelle son éloignement des villes avait conservé son caractère, ainsi qu'un air d'opérette avec les costumes traditionnels, les hommes en veston court, culotte en peau de chamois ornée parfois de broderies de laine verte, les femmes en blouse blanche ou versicolore, aux manches bouf-

fantes, avec un corselet lacé devant, la jupe de couleur vive et le tablier de cotonnade aux tons bariolés, où les binious, les violons, les mandolines, les accordéons et les cithares accompagnaient les naïves cantilènes. Quelle trouvaille!

Et peut-être Cimon se disait-il que, le cas échéant, il en ferait bien son affaire s'il n'y avait pas d'autre moyen de se couvrir de ses débours, même en ajoutant encore une certaine soulte.

Quant à la vicomtesse, elle l'avait de plus en plus charmé et pour elle il était prêt à consentir à des sacrifices considérables. Il était persuadé que Manfin n'avait aucune vue sur Arlette et qu'il réservait toutes ses faveurs à la baronne de Buran, les privautés qu'on échangeait de part et d'autre étant sans conséquence.

Cela ne l'empêcha point de se livrer à Vienne, en compagnie de ses amis, à une priapée où, avec de nombreux invités des deux sexes, hommes et femmes, dans le simple appareil de la nature, se donnaient toutes lumières éteintes, aux orgies de la chair débarrassée de toute contrainte. Pour la dernière soirée dans cette ville réputée pour le plaisir, mais où la misère maintenant courait les rues, ils avaient voulu s'en donner jusqu'à satiété. Ils se gavaient de jouissances et de plaisirs comme si la vie était trop courte pour les épuiser. Et encore ils voulaient connaître par expérience personnelle

tout ce qu'ils avaient entendu conter de cette ville réputée pour la facilité des mœurs, dissimulée sous un manteau de bigoterie. Sans doute n'y avaient-ils pas grand'chose à y apprendre mais il y a toujours comme un attrait du nouveau dans une ville étrangère où la misère grandissante ajoutait un piment bien poivré aux voluptés qu'on pouvait encore s'y offrir.

C'était comme s'ils avaient pris de l'opium, du haschich ou de la coco. Les sensations se multipliaient et s'aiguisaient dans une sorte d'exaspération de jouissance. Quand ils reprirent le rapide, ils se demandaient encore, bien qu'ils fussent envahis par une certaine torpeur, s'ils avaient épuisé les ressources de la noce dans cette cité des mille et une nuits d'orgie. Il est curieux de constater que ces gens qui prétendaient n'aller dans la vie que le visage tourné vers l'avenir se montraient attachés aux choses du passé et pas toujours à celles qui avaient conservé quelque vie, mais à d'autres qui étaient périmées. La vanité humaine se plaît à ressusciter des fantômes. Il semblait que leurs plaisirs n'eussent de source que dans le souvenir de décors disparus, la petite secousse sexuelle mise à part.

L'homme est rarement autre chose que le jouet de ses appétits que multiplie la réussite, la fortune. Tant de morts, tant de sang, tant de souff-

frances et tant de larmes n'avaient-ils donc servi qu'à permettre à certains inutiles de se vautrer dans des jouissances dépourvues de toute noblesse d'esprit et de chaleur de cœur?

Il semblait que les grands cataclysmes dussent resserrer les liens entre les hommes et non les relâcher ainsi qu'on le voyait après la grande guerre où tous les égoïsmes se ruaient les uns contre les autres en proie à une folie que l'on croyait abolie depuis des âges.

Ces gens, comme du reste leurs contemporains, voulaient accroître sans cesse leurs jouissances matérielles, ce qu'on appelle généralement le bien-être, sans s'occuper un seul instant de savoir si les ressources suivaient, mais peu soucieux aussi, le cas échéant, des moyens à mettre en œuvre pour s'en procurer.

On dirait qu'il y a des désirs accumulés pendant des générations comme de vieilles faims venues du fond des âges, qui aspirent à s'assouvir jusqu'à la satiété, jusqu'à saturation pour que l'être qui est leur proie arrive enfin à un certain équilibre résultant de la satisfaction des sens. Ce besoin de plaisirs crée même une psychose qui va toucher des gens simples dans les villages les plus reculés pour les pomper vers les villes dont le mirage les retiendra malgré l'indigence et souvent la misère qui les attend. Malgré l'existence médiocre qui est leur

lot, quelle que soit la précarité des joies qu'ils y trouvent, ils regretteront rarement la vie simple de leur enfance, soutenus uniquement par l'illusion qu'ils se sont élevés dans la hiérarchie sociale et sont devenus supérieurs à ceux restés là-bas, attachés à la glèbe natale.

C'est ainsi que les civilisations s'anémient, s'atrophient et périssent.

*
* *

Les récits faits par M. Hubert Cimon du château qui n'était pas en Espagne mais dans le Tyrol maintinrent pendant quelque temps encore le crédit de M. Manfin. Qu'étaient-ce en effet que quelques traites en circulation en comparaison de ce magnifique domaine qui, transformé en hôtellerie pour milliardaires, pourrait rapporter des bénéfices considérables, de quoi liquider en une saison les échéances arriérées et revigorer une trésorerie un peu trop fatiguée par une boulimie d'affaires.

Passant de bouche en bouche et faisant boule de neige la description du château tyrolien devint à peu près celle d'un château en Espagne, ce qui gonflait la vanité de M. Manfin et donnait des ailes à ses illusions. Mais ceux avec qui il était en relations d'argent commençaient à s'apercevoir que si

sa dépense était toujours aussi aisée, les facultés de paiement avaient diminué dans de notables proportions.

Auparavant, il n'avait jamais besoin de payer en promesses, les billets sortaient de son portefeuille en matelas; il aimait les montrer, autant par ostentation que pour se faire plaisir à lui-même et constater qu'ils étaient une réalité agréable à palper.

Maintenant les billets, en matelas ou non, étaient exposés beaucoup moins souvent à l'admiration de la galerie, d'abord parce qu'ils se raréfiaient fort, ensuite parce que Manfin avait un tas d'arriérés qui l'eussent vite démuni s'il avait été trop pressé de les liquider. Par contre il était, en promesses, d'une générosité magnifique. Et tels étaient son air de sincérité et son accent persuasif que ceux qui attendaient avec impatience les espèces liquides se contentaient encore de cette monnaie de singe.

On pouvait être tranquille, on n'y perdrait rien, au contraire, on pouvait faire fond sur lui. Et les boniments d'aller leur train sans susciter encore d'incrédulité.

Cela se passait de la sorte avec le menu fretin dont le bon Théo se souciait assez peu, à vrai dire, bien qu'il tînt à leur société et peut-être aussi parce que leur crédulité et leur jobardise lui plaisaient et qu'il les considérait comme un soutien. Un généreux apéritif les aidait aussi à patienter.

Avec les gros, il n'en allait pas tout à fait de même. Il avait davantage le respect des situations acquises et la richesse était pour lui quelque chose de sacré. Aussi s'arrangeait-il toujours pour leur offrir à déjeuner ou à dîner avec le même faste, ou des partouzes où il y avait toujours quelque divertissement imprévu, quelque surprise, car il avait l'imagination libidineuse et c'était par là qu'il tenait certains d'entre eux comme Cimon qui avait le besoin de se ruer dans la chair pour satisfaire son tempérament apoplectique. Il les tenait par une espèce de folie. Tous les êtres humains sont tous plus ou moins fous, mais tous ne sont pas considérés comme tels. Il y en a qui ont peur de leur folie et pour cela ils sont encore tenus pour raisonnables. Les autres ne la craignent pas et s'y abandonnent. Ce sont ceux que l'on appelle communément les fous. Mais à cette époque il était bien difficile de faire une discrimination entre les uns et les autres, l'atmosphère de la victoire leur ayant fait perdre tout contrôle sur eux-mêmes. Plus rien ne paraissait impossible; les vieilles conventions sociales ne subsistaient que pour autant qu'elles s'adaptassent à la richesse et à la satisfaction de tous les désirs.

De temps en temps Manfin amenait à déjeuner une figure nouvelle dans laquelle il n'eût pas été difficile de deviner un associé en espérance ou de

flairer la dupe prochaine. C'est ainsi qu'on vit arriver un jour le comte d'Erbois ou du moins un personnage qui fut présenté sous ce nom, que Théo avait connu avant la guerre et qu'il avait retrouvé, grâce à un ami commun. Manfin l'appelait « Mon cher Comte » plus gros que le bras, à quoi l'on pouvait reconnaître qu'il en attendait quelque chose. Il fut en effet question du château tyrolien, de sa magnificence et de ses chasses et le comte s'y intéressait. Comme il avait réalisé une fortune dans la quincaillerie, il était bon à cultiver et M. Manfin paraissait tout réjoui d'avoir retrouvé cet ami, heureux, lui aussi, de pénétrer dans une société aussi choisie où il y avait une vicomtesse et une baronne et des descendants de personnages de l'antiquité à qui il attachait, à vrai dire, moins d'importance au point de vue nobiliaire.

On jetait déjà les bases d'une participation du nouveau venu aux affaires de Manfin y compris le domaine du Tyrol, lorsque le restaurateur en personne s'approcha :

— M. le comte d'Erbois ? dit-il. Il y a quelqu'un qui vous demande.

— Qui a le toupet de venir me déranger ici ? Je n'y suis pour personne.

— Mais il insiste, Monsieur.

— Qu'il vienne me voir chez moi quand je donne audience et non lorsque j'assiste à un déjeuner d'affaires.

— Un moment seulement !

— Non, Monsieur, je suis occupé.

Le restaurateur fut bien obligé, pour en avoir raison, de s'approcher de lui et lui dire à l'oreille, mais pas assez bas cependant pour n'être entendu que de lui :

— Monsieur, c'est un inspecteur de la Sûreté.

Pour M. Manfin, ce fut comme si la foudre tombait parmi eux tandis que M. d'Erbois, tout étonné qu'il fût, paraissait jouir d'une conscience en repos.

— Que peut-il me vouloir, dit-il de l'air le plus naturel du monde. Excusez-moi un instant, mes chers amis.

Mais il ne revint pas. Théo étant parti à sa recherche apprit du maître d'hôtel que les deux agents de la Sûreté, car ils étaient deux, avaient emmené le comte dans un taxi. A bon entendeur salut !

Cela jeta le froid que l'on pense. Les convives de M. Manfin ne jugèrent pas à propos de prolonger la séance ; chacun prétextait quelque affaire urgente pour réclamer le vestiaire et s'esbigner.

— J'ai connu cet homme, disait Pierre Stain, petit employé, qui s'appelait tout simplement Derbois en un seul mot et sans petit d, il avait un aspect fort modeste qui n'annonçait en rien le comte d'aujourd'hui. Il paraissait un honnête père de famille, tranquille et sympathique. Comment se peut-il qu'il en soit arrivé où il est maintenant ?

— Il a pourtant une grosse situation, répondait le peintre Joseph Faille, car pendant la guerre et tout au moins jusqu'au Congrès de Versailles, il dînait à peu près tous les soirs au Café de Paris, où il traitait chaque fois quelques parasites, fonctionnaires ou officiers d'administration. A la suite de quelle circonstance peut-il être emmené à la Permanence ou à la Santé ? Sa petite femme était une personne toute simple qui n'avait rien d'une comtesse.

— J'ai peine à croire que ce soit un comte d'industrie, car en vérité, il ne paraissait pas s'attendre à partir pour cette destination insolite. Il n'y avait aucune feinte dans son étonnement. C'est à n'y rien comprendre.

— Oh ! fit le peintre, en quittant son ami, nous en verrons sans doute encore bien d'autres.

— Que veux-tu dire ? questionna l'autre.

— Rien de spécial sinon qu'à l'époque où nous vivons, il faut moins que jamais se fier aux apparences.

Mais Pierre Stain pensa que son ami Joseph Faille avait espéré amorcer la vente d'un ou deux tableaux et que sa déconvenue se manifestait par une certaine malveillance qui lui était coutumière.

Ce n'était pas que les amis de M. Manfin ne se fussent familiarisés avec l'idée qu'un passage par la Permanence, une villégiature à la prison de la

Santé ou à celle de Fresnes fussent dans les choses possibles et même courantes qui n'entachaient plus guère l'honorabilité d'un individu. Ce qui les vexait, ce qui leur avait causé un petit choc fort désagréable, c'était d'avoir vu cueillir un convive nouveau à leur table avant même la fin du repas.

Quel crime avait donc pu commettre ce comte d'Erbois pour être arrêté si vivement, en pleine table sans le moindre répit ni ménagement? Il y avait tant de malandrins, de flibustiers, d'escrocs de haute futaie envers qui l'on avait usé de certaines formes pour les emmener chez le juge d'instruction, que l'on se disait que le personnage devait être un coupable dangereux ou un simple croquant.

Et les amis tenaient quelque rigueur à Théo d'avoir introduit cet individu dans leur société. Lui-même était perplexe.

— Eh ! quoi ! se disait-il, troublé dans ses notions élémentaires du système social tel qu'il l'avait imaginé depuis la guerre, si l'on arrête ainsi les gens, la liberté n'est plus qu'un vain mot!

Inquiet de l'aventure, il s'empressa d'aller aux renseignements et bientôt il put téléphoner à ses compagnons d'affaires :

— Rendez-vous jeudi à une heure au restaurant habituel, je vous conterai l'affaire qui a amené l'arrestation de ce pauvre d'Erbois, c'est rien du tout, c'est moins que rien, mais vous ne le devine-

riez jamais tant c'est inattendu à l'époque où nous vivons, c'est véritablement d'un autre âge. C'est un innocent, non seulement parce qu'il n'a commis aucune malversation, mais à cause de sa simplicité d'esprit.

Les amis dont la curiosité avait été excitée par cette communication inattendue, ne manquèrent pas au rendez-vous pour entendre l'histoire.

Ce pauvre d'Erbois n'avait commis aucune malversation, aucune escroquerie, aucun vol, aucun abus de confiance; mais il avait commis un crime!

Le joyeux Théo avait préparé son effet et jouissait de l'étonnement causé chez ses amis par cette révélation sensationnelle. Ses auditeurs se figuraient un drame passionnel, un empoisonnement, le dépècement d'un cadavre et que sais-je encore et le narrateur laissait leur imagination travailler sur des thèmes divers. La pause qu'il prit poussait la curiosité des convives à son paroxysme.

— C'est pour cela que les agents de la Sûreté sont venus l'enlever à nos agapes.

Derbois n'avait, en effet, rien d'un malfaiteur. S'il s'était enrichi, ce n'avait pas été par des moyens plus malhonnêtes que d'autres, mais en faisant preuve de réelles aptitudes commerciales. Avec la fortune, le prurit nobiliaire lui était venu comme à tant d'autres.

C'était curieux à dire devant une société qui

comprenait le descendant d'un maire du palais, d'un roi burgonde, un autre des précurseurs de la dynastie carolingienne, un autre du roi des Albins, un autre du fils de Miltiade, une vicomtesse, un baron et une baronne.

Derbois, piqué par cette tarentule, était parti pour sa petite bourgade natale. Installé à l'auberge il y avait invité le maire et le secrétaire de la municipalité et avait fait avec eux de nombreuses parties de manille. Il payait facilement à boire, ce à quoi le secrétaire se montrait fort sensible étant, de sa nature, fréquemment assoiffé.

Ayant de nombreux moments de loisirs, Derbois dit à son copain qu'il comptait les occuper en se livrant à des recherches généalogiques sur sa famille. Le secrétaire s'empressa de mettre les registres paroissiaux à sa disposition. Et tandis que l'employé s'en allant à d'autres occupations le laissait seul à la mairie, notre homme, muni de divers grattoirs, de divers ingrédients et d'une gomme à effacer transforma Derbois en d'Erbois.

Quelque temps après, il s'était fait délivrer des extraits des actes ainsi modifiés par lui. De la sorte, il était en possession d'un état civil lui assurant la légalité du nom de d'Erbois, celui d'une famille éteinte depuis la Révolution et l'émigration. Pour compléter la substitution, il s'était octroyé les armoiries et le titre de comte de cette famille.

— La moitié sinon les trois quarts de la noblesse actuelle n'a pas d'autre origine que ce genre de supercherie, fit Joseph Faille qui ne pardonnait pas à Derbois de lui avoir bien involontairement échappé.

Cette remarque tomba dans un silence désapprobateur, ce qui rendit le peintre aussitôt circonspect.

— Mais le pauvre diable ignorait complètement qu'une altération des registres de l'état civil est considéré comme un crime par le code pénal, un crime passible, comme tel, de la cour d'assises.

Derbois aurait joui paisiblement de son nouvel acte de naissance s'il n'avait eu un ennemi, originaire du même village, rendu envieux par la fortune de son compatriote. Celui-ci lui ayant opposé un refus à une demande de prêt, il lui avait voué une solide rancune.

Ayant appris le nouvel avatar de Derbois mué en d'Erbois et en comte, il s'était rendu lui aussi dans la bourgade en question, avait examiné à la loupe les papiers de la mairie et n'avait pas tardé à découvrir la supercherie grâce à laquelle son antagoniste jouait maintenant du seigneur comme s'il venait en ligne directe de l'ancien régime.

Et se trouvant, lui, mieux renseigné sur les dispositions du code pénal, il s'était empressé de dénoncer le fait au parquet du département.

Comme Derbois n'était pas grand clerc dans le

maniement de la gomme et du grattoir, ni dans l'art de truquer les palimpsestes administratifs et officiels, l'évidence du maquillage apparaissait à première vue, on peut même dire qu'il crevait les yeux.

Le secrétaire, impressionné par le juge et le procureur, pour tirer son épingle du jeu raconta par le menu les visites de Derbois à la mairie relatives à des recherches généalogiques. C'est ainsi que le mandat d'arrêt avait été décerné aussitôt contre le criminel, sans la moindre hésitation et le moindre ménagement.

Car Derbois était bel et bien un criminel. Les convives n'en croyaient pas M. Manfin; il fallut les explications de l'avocat Fissette pour leur faire entrer dans le ciboulot cette notion aussi conventionnelle que juridique.

Ils avaient peine à concevoir qu'une falsification de papiers publics ne causant de préjudice à personne, inspirée seulement par une vanité puérile, avait plus d'importance au point de vue pénal qu'un faux en écritures dans des papiers civils qui entraînait des dommages indiscutables. Ce manque de proportion choquait en eux de lointains atavismes et leur inspirait un certain mépris pour l'incohérence de l'appareil judiciaire.

— Figurez-vous, dit l'un de ces messieurs, que nous soyons appelés à faire partie du jury dans une affaire de ce genre.

Il y avait là un M. Protêt, bien connu pour son peu de délicatesse et pour avoir eu souvent maille à partir avec la justice à laquelle, pourtant, il avait toujours échappé, qui saisit l'occasion de faire parade de son inflexibilité en tout ce qui touchait aux questions de probité. Les grands mots ronflèrent dans sa bouche comme des tuyaux d'orgue.

On comprenait qu'il se rendait hommage de ce que les tribunaux l'eussent épargné, mais on savait aussi que s'il avait passé à travers les mailles du code pénal, c'est qu'il était doué d'une souplesse d'anguille.

C'est pourquoi son avis n'impressionna personne.

— Moi, dit un autre, j'estime qu'il est indécent de déranger des gens qui ont mieux à faire, pour juger une gaminerie.

— Moi, dit un autre, je ne pourrais me prêter à une condamnation dont la gravité est hors de proportion avec l'infraction commise.

— Moi, je le considérerais comme irresponsable, fit un troisième.

Quant aux femmes, elles exprimaient l'opinion plus générale que les hommes sont pour la plupart de grands enfants et qu'il faut beaucoup leur pardonner, que si l'on dit les femmes frivoles, les hommes le sont encore bien davantage.

Bref, Derbois fut acquitté par une forte majorité dans l'euphorie du dessert, du café, des eaux-de-vie

et liqueurs, des cigares et des cigarettes, considéré comme plus dingo que coupable.

Manfin, qui avait l'esprit délié, conçut aussitôt la notion de l'irresponsabilité en faveur de Derbois.

Et tout à coup une idée illumina son cerveau qu'il mit aussitôt à exécution.

Le déjeuner terminé, ayant serré la main à ses amis, il les quitta précipitamment et ne fit qu'un saut jusque chez la femme du criminel. Il la trouva éplorée, ne sachant plus à quel saint se vouer, car étant devenue comtesse, elle avait pris de la religion, ainsi qu'il convient, car un titre nobiliaire ne se conçoit pas sans le respect d'institutions encore plus anciennes. Le pauvre Derbois avait été tellement saisi par l'imputation dont il était l'objet qu'il en avait quasiment perdu la raison et l'on craignait un transport au cerveau. Pris de fièvre, il avait fallu le mettre à l'infirmerie de la prison. C'est pourquoi le juge n'avait encore pu l'interroger.

Mais la bonne figure poupine de Manfin, ses protestations d'amitié et de dévouement apportaient l'allègement d'un rayon d'aurore à cette femme en détresse.

— Je suis venu, non seulement pour me mettre à votre disposition, mais aussi pour vous dire que tout mon groupe, dans lequel votre mari venait d'entrer, est décidé à faire l'impossible pour le tirer d'embarras. Nous nous tenons comme les doigts

de la main; et quand il arrive à chacun de nous quelque chose de fâcheux, nous sommes tous avec lui. Une extraordinaire solidarité nous lie, comme si nous étions d'une même famille, d'une famille du temps passé, comme il n'y en a plus guère aujourd'hui. Vous pouvez donc être assurée de tout notre concours le plus dévoué. Il avait décidé de participer à nos affaires, l'accord était conclu, notre dévouement dépassera encore la confiance qu'il avait placée en nous. Comptez sur nous, nous le tirerons de ce mauvais pas sans dommage.

M^{me} d'Erbois en croyait à peine ses oreilles. Elle connaissait un peu Manfin, mais ne l'avait jamais considéré sous l'aspect d'une Providence.

— Ah! Monsieur, disait-elle, je ne sais comment vous remercier de vos bons sentiments. Mais je ne puis croire que vous ne vous laissiez pas emporter par votre cœur. Car je ne vois pas le moyen de sortir de l'impasse où nous nous trouvons.

— Non, non, croyez-moi, ayez confiance, ne vous inquiétez plus de rien, rapportez-vous en à moi. Je n'ai pas à vous divulguer les moyens dont nous disposons, tout ira bien. Retenez ce que je vous dis, il sortira indemne de cette fâcheuse aventure. Nous ne craignons pas même la cour d'assises, mais nous sommes à peu près certains que l'affaire n'ira pas jusque-là.

— Mais, il est malade, le pauvre homme, poursuivait-elle éplorée.

— Je ne dirais pas tant mieux en temps ordinaire. Comprenez-moi bien, mais dans la circonstance actuelle, il est heureux qu'il en soit ainsi, cela nous fait gagner du temps, et le temps, chère Madame, travaille pour nous. Cette maladie est arrivée on ne peut plus à propos. S'il a perdu la tête, il est de bonne constitution et quand il verra luire une lueur d'espoir, il sera vite remis. Tâchez que cette maladie dure encore quelques jours, le plus longtemps possible et je vous dis qu'il est sauvé.

— Ah! Monsieur, quel poids vous m'enlevez et que je vous remercie! J'irai le voir demain et lui ferai part de l'intérêt que vous lui portez.

Et vous pouvez être assuré de notre éternelle reconnaissance, ajouta-t-elle en lui prenant les mains et en les serrant avec effusion.

La glace étant brisée et la confiance établie, on parla sans détours.

Oui, cette maladie était venue bien à point. Et si le malade allait mieux, ce qu'on espérait, il fallait qu'il n'en eût pas l'air. En d'autres termes, il devait continuer à se plaindre de douleurs à la tête s'il n'en ressentait plus, et feindre une certaine inconscience, de manière à ne pas regagner la cellule.

M^{me} d'Erbois buvait les paroles de M. Manfin et les gravait dans sa mémoire pour aller les porter comme un viatique au prisonnier.

Comme elle était avisée et de sens pratique, elle

pensa que le savoir-vivre exigeait d'elle qu'elle abordât la question des voies et moyens, ne fût-ce que pour montrer qu'elle ne reculerait devant aucun sacrifice pour sauver son mari et garder à son fils ambitieux un nom acquis au prix de cette rude épreuve.

Mais là Manfin fut admirable.

— Il n'est pas question de cela, Madame. Du moment que votre mari fait partie de notre association et nous considérons qu'il en fait partie bien que la circonstance qui nous occupe l'ait empêché de régler sa participation, les services rendus, l'entr'aide et le dévouement ne se paient pas.

Il ne mit pas d'emphase à cette réponse de grand seigneur, mais resta dans un ton bon enfant qui alla au cœur de cette brave personne dépourvue de prétention pour elle-même et qui ne vivait que pour son mari et pour son fils.

Théo, avec son visage frais, rose et poupin, ses yeux bleus qui riaient gentiment, ses cheveux blonds pas encore trop dégarnis se présentait avec tant d'aménité qu'il était impossible de ne pas lui faire confiance; vraiment c'était un ami qui tombait du ciel.

— Si vous pouviez voir mon mari, dit M^{me} d'Erbois, je suis persuadée que votre visite lui ferait le plus grand bien.

— C'est mon plus vif désir. J'irai le voir quand

vous voudrez, c'est à vous, chère Madame, à arranger cela.

— Je vous téléphonerai demain aussitôt après que je serai revenue de la Santé.

M. Manfin partit en se frottant la main, persuadé que l'affaire était dans le sac.

Quand, le soir, il se retrouva en compagnie de Pierre Stain, il lui raconta sa visite à M^{me} d'Erbois avec les mêmes assurances d'amitié et de dévouement qu'il lui avait données et le même accent de sincérité, mais en lui laissant croire que la participation à ses affaires du comte à la manque était acquise et réglée, alors qu'elle n'était qu'amorcée et que rien de positif n'avait encore été conclu. Et l'illusionniste de croire plus que jamais qu'il avait devant lui une sorte de saint Vincent de Paul pour qui faire le bien, venir en aide aux malheureux était un penchant naturel.

Théo était si plein de zèle pour le sauvetage de Derbois qu'il adjura son ami de l'aider dans cette entreprise en lui indiquant les démarches qu'il devait faire auprès des quelques personnages influents qu'il connaissait.

Pierre Stain aurait-il pu se dérober à une sollicitation aussi désintéressée? L'idée ne lui en serait pas même venue. Pour ce bon Théo, il irait partout, un bandeau sur les yeux.

Le savoir-faire des femmes fut aussi requis en

cette occasion. Mais avec elles, Manfin joua moins de la corde sentimentale que d'un intérêt certain et immédiat.

Notre homme ne tarda pas en effet à obtenir l'autorisation de voir le prisonnier qui était toujours à l'infirmerie. Il fut accueilli comme un messie, M^{me} d'Erbois ayant préparé les voies.

Pour sa libération, le comte était prêt à tous les sacrifices, mais comment parler de sacrifices devant un dévouement pareil à celui de Manfin qui avait avec lui des banquiers, des industriels, des commerçants, des femmes du monde, des avocats, des juges, sans parler de journalistes et d'artistes. Certes, sa participation était acquise et Théo avait eu raison de n'en pas douter un seul instant. Il l'en remerciait, reconnaissant par là un véritable ami. Tant et si bien qu'il marcha sans rechigner pour trois cents billets car à cette époque de mégalomanie généralisée, seul méritait le nom de billet celui de mille francs, les autres n'étant considérés que comme des coupures.

Manfin toucha ce matelas quelques jours après à la banque de d'Erbois. C'était à peu près tout ce que le prisonnier avait de disponible. Mais en constatant la facilité avec laquelle il avait obtenu ce paquet, le bon Théo regretta de n'avoir pas demandé davantage.

d'Erbois resta encore quelque temps à l'in-

firmerie de la Santé sans qu'il fût question de le réintégrer dans la cellule. Il reçut la visite de deux ou trois médecins et du juge d'instruction puis fut dirigé vers une maison de santé qui n'avait de commun avec la prison que le nom et il ne fut plus question de sa comparution en cour d'assises, étant considéré comme malade et irresponsable.

Il faut reconnaître que M. Manfin avait bien travaillé et donné à cette mauvaise affaire une solution qu'en mathématiques on qualifie pittoresquement d'élégante. Il n'avait pas épargné les démarches, les sollicitations, les pots de vin, les pourboires, les déjeuners et les promesses. Dépenser était pour lui un plaisir, presque une volupté, pourvu que ce fût devant témoin. Et il ne s'en était pas privé. Son entourage profita de l'aubaine. C'est ainsi que Stain put toucher quelques quartiers que Manfin lui devait et que le banquier Flaochat reçut de quoi prendre patience.

Le résultat obtenu donna une haute idée de Manfin parmi ses relations. Il le remit bien en selle, non pas qu'il fût touché, mais, parce que sa dépense s'étant restreinte, il avait commencé à diminuer dans l'estime et la considération de ses connaissances, voire de ses amis. On le prit même pour une sorte de don Quichotte de l'amitié, personne, à part les parties en cause, n'ayant eu confiance des trois cent mille francs versés par d'Erbois

à Théo. Du reste, celui-ci aurait pu répondre que la somme en question se rapportait à une participation à des affaires bien déterminées et non pas au service rendu.

Manfin avait eu recours surtout à Fissette qui connaissait à merveille tous les fourrés du maquis du Palais de Justice.

C'était un homme intelligent, en pleine possession de son métier d'avocat, mais dépourvu de toute élévation de sentiments et de tous scrupules. Pourvu d'un cabinet bien achalandé il eût pu vivre avec dignité de sa profession, mais s'il bricolait dans les couloirs de la correctionnelle, de la justice de paix, du tribunal de commerce ou du conseil des Prud'hommes, dans le bureau du greffe et partout où il y avait quelque obole à gagner, c'était pour son petit argent de poche.

Car cela échappait au contrôle de sa terrible femme qui surveillait attentivement ses dossiers, sa comptabilité, et la rentrée des honoraires réguliers. Cette situation assez analogue à celle d'un écolier faisant l'école buissonnière, avait suscité en lui un entregent peu commun. Aussi Manfin avait-il trouvé en lui le conseil indispensable pour se faufiler à travers toutes les embûches des différents codes, de même que l'avocat avait trouvé dans l'homme d'affaires le client rêvé dont sa femme ne soupçonnait pas le rapport, grâce à quoi

il pouvait s'offrir quelques petites bombes dont la tuberculose qui le minait le rendait encore plus friand.

Il estima néanmoins que, dans cette affaire Derbois, il n'avait pas reçu une rémunération en rapport avec le résultat obtenu. Il jouissait en ce moment-là des faveurs d'une petite actrice de cinéma qui se montrait fort exigeante. Ne s'étant jamais occupé pour Manfin que de petites causes, il avait cru voir enfin arriver l'affaire lourde d'honoraires qui lui permettrait de donner une satisfaction tout au moins momentanée à sa petite amie. Il fit part à Théo, sur un ton très dur, de sa déception. Mais il trouva devant lui un bloc enfariné.

— Ai-je touché quelque chose, moi, pour tirer d'ennui cet ami? lui fut-il répondu de l'air le plus candide, et cependant je n'ai pas voulu user de vos bons offices sans vous rémunérer. Mais cette rémunération c'est de ma poche qu'elle est sortie et vous savez, mon cher maître, que votre femme n'en saura jamais rien.

— Mais pour d'Erbois, cela vaut plus de cent mille francs, répartit Fissette.

— C'est possible, répondit Théo imperturbable. Je n'ai jamais songé à procéder à une évaluation, n'ayant pas l'habitude d'exploiter mes amis.

Fissette ne put qu'encaisser sa défaite; il le fit sans grâce et prit congé de son client de façon à

lui faire entendre qu'il n'était pas dupe de ce beau désintéressement.

Mais Théo ne tenait à se brouiller avec personne. Et comme ce principe prenait chez lui la forme d'un penchant naturel, il invita quelques jours après Fissette à déjeuner avec sa petite amie. Au cours du repas, il se montra fort empressé auprès de cette jeune personne et, sur un goût qu'il l'amena adroitement à exprimer, il lui fit cadeau d'un flacon de parfum dont elle fut enchantée.

Du coup Fissette, qui n'avait pas encore digéré sa déconvenue, dut s'entendre dire par la jolie bouche de la femme dont il était entiché, qu'il n'avait pas beaucoup de clients comme ce galant M. Manfin, un des rares hommes qui avaient encore à cœur de pratiquer la vieille politesse française.

Fissette, toujours persuadé qu'il avait été roulé par le personnage bisquait, mais en lui-même, car il était tout petit garçon devant celle qui était en ce moment la reine de son cœur, d'entendre ce gazouillis élogieux auquel il ne lui était pas loisible de trouver à redire, sous peine de s'entendre aussitôt traiter de muffle.

— Il se moque de moi, pensait-il.

Mais il avait beau scruter le visage poupin de Théo et ses yeux d'un bleu de ciel, il ne parvenait pas à y trouver la moindre trace de malice. Au contraire, ces regards ingénus, cette bouche sensuelle,

ce sourire bon enfant semblaient l'inviter à jouir de l'heure sans la grever d'arrière-pensées, de récriminations rentrées et autres mauvais sentiments. C'était la fleur de santé qui conseillait à celui qui était déjà marqué, comme un arbre dans la forêt, pour une fin prochaine, de profiter de chaque instant de joie qui s'offre à nous.

Mais chez Fissette la tuberculose s'aggravait, pour son état mental, d'une défectuosité biliaire qui rendait son humeur acariâtre et dans son for intime il continuait à rogner contre le gentilhomme Manfin et tout autant contre le gentilhomme d'Erbois, mais il n'osait plus rien dire de peur de s'attirer les foudres de Clorinde toute à la joie de son flacon de parfum. Il se contentait de penser que ces gens qui dépensaient sans compter étaient ridicules de convoiter encore des titres périmés qui pouvaient leur attirer de mauvaises affaires, alors qu'à l'époque actuelle il n'y a plus d'autre noblesse que celle de l'argent, le talent lui-même ne se jugeant plus que par le profit qu'on en tire. Les ministres s'inclinent devant lui. Des descendants de vieilles familles françaises de la plus haute futaie se font employés de banque, un ambassadeur fait décorer un jeune banquier parce que son gendre est sous les ordres de ce seigneur de l'argent. Et un prince de sang royal vient de s'engager comme secrétaire d'un des rois de la finance. Ah, la bonne blague ! Heureusement que

la crainte de sa belle l'empêchait de troubler l'euphorie de ce déjeuner de telle sorte que Manfin pouvait croire qu'il l'avait mis à la raison. Il en était d'autant plus satisfait que Clorinde exerçait, en guise de remerciement, une douce pression de genou à genou, ce qui lui était toujours agréable même si l'idée ne lui était pas encore venue de pousser plus loin ses avantages.

Mais cette offre gracieuse lui donnait l'assurance qu'il pouvait toujours, par l'entremise de Clorinde, amener l'avocat à composition.

Satisfait de lui-même, il quitta le couple qui sans doute regagnait le nid douillet, et prit le boulevard pour regagner son bureau; les trottoirs étaient garnis d'échoppes où l'on vendait à peu près de tout. Il trouva devant l'une d'elles Joseph Faille qui écoutait bouche bée. Un camelot brandissait une pièce de deux sous en bronze à l'effigie de Napoléon III et pariait un picon-curaçao qu'il la ferait entrer dans une bouteille et l'en ferait sortir bien que son diamètre fut supérieur à celui du goulot.

La pièce passa de ses mains dans la bouteille où elle tinta joyeusement et en ressortit avec la même aisance.

Le gogo ébahi dut s'exécuter et offrir le picon-curaçao, enjeu du pari à l'ingénieux personnage.

La pièce était truquée, évidemment, mais si

habilement qu'il était fort difficile de s'en apercevoir à l'œil nu; divisée en trois parties réunies par de minuscules charnières à ressort, elle se pliait à la moindre pression et se redressait dès que cessait la contrainte.

Ayant expliqué le système, il offrit en vente un certain nombre de ces pièces qu'il avait en poche. Il va sans dire qu'elles furent rapidement enlevées, vu qu'elles offraient à leurs heureux acquéreurs la possibilité d'engager des paris avec d'autres gogos et d'absorber, sans bourse délier, un certain nombre de picon-curaçao bien tassés, dans les bistros qu'ils honoraient de leur présence.

Manfin et Faille n'avaient pas manqué de s'en rendre acquéreurs.

Le peintre se plaisait à dépister l'ingéniosité que dépendent les titis de Paris, soit pour vivre, soit pour bien vivre, soit pour mieux vivre, sans grand effort, fût-ce aux dépens d'autrui.

Comme Manfin n'était pas moins curieux que lui des genres d'expédients employés, Faille lui parla de ceux qui avaient trouvé le moyen de donner à un poisson, à une viande de boucherie ou à une volaille l'aspect de la fraîcheur.

On recommande de n'acheter un poisson que si l'œil garde encore un certain éclat, ce qui, normalement est l'indice d'une fraîcheur relative. Mais il y a un vernis qui garde à l'œil son éclat, sans que,

malheureusement, il conserve la même fraîcheur à la chair. Grâce à ce procédé, on vend des poissons dans un état voisin de la décomposition.

Au moyen d'un vernis aussi, on garde aux pattes des volailles l'aspect qu'elles ont lorsque la bête vient d'être tuée.

Et Faille contait, d'après le peintre Harpignies, comment ce fameux vernis avait été inventé.

C'était à Montparnasse, du temps où l'on n'y voyait encore que des champs avec quelques pavillons et quelques guinguettes où l'on buvait le vin à deux sous la chopine et où les peintres avaient déjà élu domicile et planté leur chevalet.

Parmi ces peintres, il y avait déjà un « fauve ». C'était Chapelier, un vieux dur à cuir de la Grande Armée, qui avait échappé aux neiges de Russie et aux glaçons de la Bérésina, à la retraite de Leipzig et aux désastres de Waterloo. Une nuit qu'il rôdait dans les alentours des Halles à la recherche d'une soupe quelconque et d'un arlequin problématique, il observa que les pattes des dindons, qui étaient noires et brillantes le jour de l'exécution, prenaient des teintes de plus en plus grises à mesure que passaient les heures. Il n'en fallut pas plus à un vieux bricoleur, qui avait traversé les plus grands périls et subsisté presque miraculeusement.

Rentré chez lui, le briscart composa le fameux vernis qui conservait aux volailles le lustre qui

décore leurs pattes comme un cirage de choix et leur confère une garantie de fraîcheur.

Mais ce n'était pas un exploiteur, ni même ce qu'on peut appeler un homme d'affaires. Il n'avait pas de grandes vues sur l'avenir; aussi ne comprit-il pas l'importance de sa découverte ou du moins ne la comprit-il qu'en gagne-petit. Il pensait peut-être qu'un tien vaut mieux que deux tu l'auras qui n'est que d'une sagesse restreinte. C'est pourquoi il vendit son invention pour la somme de mille francs qui, à ses yeux, était une fortune.

L'acquéreur de ce vernis gagna davantage en l'exploitant industriellement. Démontrer les vertus de ce produit, c'était le vendre à coup sûr aux marchands de comestibles peu scrupuleux. Aussi eut-il grand'peine, dans les débuts, à satisfaire aux commandes; ses potiquets s'enlevaient avec rapidité pour altérer la santé des amateurs de dindes.

Le récit de ces supercheries amusait tellement M. Manfin qu'il ne songeait plus du tout à retourner à son bureau. Faille vit alors combien il s'en souciait peu.

— Si nous allions à Montparnasse, dit-il à son ami.

— Ça va, fit Théo.

Mais cédant à un réflexe il alla au téléphone.

Le peintre l'entendit qui disait :

— Allo, allo! c'est vous Durand? Dites donc,

je suis retenu par une affaire intéressante. Il n'y a rien d'urgent? Bon! Je tâcherai de passer vers six heures. Mais si je n'y suis pas à six heures dix, fermez le bureau et ne m'attendez pas. Au revoir Durand, à tout à l'heure.

Il savait bien qu'il ne rentrerait pas à son bureau ce jour-là et peut-être Durand le savait-il aussi connaissant le personnage, mais il est toujours expédient de garder les apparences.

— Rien d'urgent au bureau, calme relatif; ma présence ne serait qu'une formalité superflue. Allons-nous en, je me donne congé jusqu'à demain.

Comme Faille n'avait lui-même jamais manqué une occasion de lâcher son travail, il apprécia fort la liberté d'esprit de son ami et continua de l'entretenir du vernis pour les pattes de dindons.

C'était cette histoire qui attirait Manfin à Montparnasse. On était au temps où ce mont, qui avait emprunté un nom de l'antique Hellade, était considéré, sinon comme le cerveau, du moins comme le nombril de l'univers. Les rendez-vous des métèques, des bohèmes, des snobs, des illusionnistes, des bolchevistes et des révoltés espagnols se donnaient tous en ce riant séjour.

— Ah! ce Chapelier, disait Manfin, j'aurais bien voulu le connaître. Tu m'as dit que c'était un peintre?

— Oui.

— Mais sa peinture ?

— Ah ! sa peinture ! C'était un précurseur. S'il revenait maintenant c'est sa peinture qui ferait une plus grosse fortune que son vernis car les temps sont changés. A mon avis, ce fut lui le véritable inventeur du cubisme, car il fit un tableau où l'on voyait des figures géométriques barbouillées de couleurs représentant les dindons aux pattes vernies et les poires qui s'en rendaient acquéreurs. Le rébus n'était pas moins compliqué que ceux de nos cubistes d'aujourd'hui, seulement nos contemporains ont échafaudé une théorie dont ne s'embarrassait pas Chapelier. Inutile de te dire que ses contemporains ne firent que rire du rébus de Chapelier ; aujourd'hui, à Montparnasse, on le tiendrait pour un chef-d'œuvre.

— Il avait du génie, cet homme, répondit Manfin et qui sait s'il n'y en a pas encore à Montparnasse une demi-douzaine portant en eux une idée susceptible de déchaîner la fortune, mais qu'ils sont incapables de mettre en pratique.

Et qui sait si dans son for intime il ne croyait pas rencontrer sur l'heure un de ces fantaisistes capable de lui suggérer une nouvelle affaire à lancer grâce à laquelle son crédit serait assis pour longtemps. Car lorsqu'il s'agissait d'argent, il était assez chimérique et se faisait volontiers des contes à soi-même.

Il vit de tout à Montparnasse, des représentants

de toutes les parties du monde, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des nègres, des jaunes, des bourgeois croyant se trouver vraiment dans un milieu exceptionnel, des hommes de lettres, poètes, romanciers, journalistes, pédérastes, morphinomanes, petites femmes à allures garçonnières.

Joseph Faille, à qui ce milieu était familier, présenta à son ami les phénomènes et les charlatans les plus marquants de cette faune, mais chacun d'eux n'était préoccupé que de se faire valoir ou de lever quelque tribut sur l'auditeur bénévole, aucun cependant n'avait trouvé la pierre philosophale, ni même un vernis dans le genre de celui qui servait à rendre du brillant aux pattes des dindons trop avancés. Ils sortaient surtout des théories absconses qui, avec des formules assez nouvelles, ne faisaient que répéter des règles très anciennes, des règles élémentaires que tous les grands artistes avaient suivies depuis les temps les plus reculés.

Joseph Faille, sans y contredire trop directement, objectait que les œuvres ne se jugent pas d'après les explications que l'auteur en donne, ni par les théories dont il se prévaut, ce qui n'est que du boniment, mais par la sensibilité qu'elles éveillent.

— La recherche du volume, disait-il, ce n'est pas autre chose que la science du dessin poursuivie par tous ceux qui ont aspiré à la perfection. Il n'est pas un grand artiste qui n'ait voulu donner l'impression

du volume de ce qu'il représentait. Et que devient cette prétendue recherche du volume chez ceux qui allongent les têtes en pain de sucre?

Mais Manfin pensait que Faille ne dédaignait pas le boniment pour arriver à vendre ses tableaux. Il s'y connaissait aussi bien que n'importe qui et même montrait plus d'habileté dans cet exercice que la plupart de ces hères de Montparnasse et autres marchands d'orviétan; en quoi il lui donnait raison.

Mais ce vocabulaire nouveau pour recouvrir des lieux communs usés jusqu'à la corde, l'épatait.

— Tout est là, pensait-il.

Il aimait la maison à l'envers. Il aimait ce qui était nouveau parce que dans le nouveau il y a beaucoup plus à glaner que dans l'ancien; le nouveau c'est un peu comme l'eau trouble dans laquelle on a plus de chance d'attraper le poisson.

Les deux compagnons se rencontrèrent aussi avec un professeur roumain qui avait la passion du vieux Paris, ayant potassé le guide de Rohegude, l'ouvrage de Drumont, ceux de Lenôtre et de quelques autres sires de moindre importance. Il offrait de leur montrer l'hôtel de Sens, le pavillon où la Brinvilliers composait ses poisons, et dont l'hôtel est aujourd'hui une fabrique de produits pharmaceutiques — les choses ont aussi un destin — l'hôtel de Rohan-Soubise, la place des Vosges,

l'hôtel de M^{me} de Sévigné, le portail flanqué de deux tours de l'hôtel de Guise qui fut aussi celui du connétable du Guesclin, l'hôtel de Bourgogne, la rue Barbette où fut assassiné le duc d'Orléans par Jean-Sans-Peur, etc., etc.

Tout en fixant jour pour aller voir ces curiosités historiques qui intéressaient Faille, Manfin se promettait bien d'oublier le rendez-vous, car non seulement ces vieilleries ne le passionnaient en aucune façon, mais elles jetaient sur lui comme une ombre de mélancolie. C'étaient pour lui des choses surnoisées dont il fallait se méfier; il sentait confusément qu'elles étaient pleines de maléfices. Et même, d'en entendre tant parler, il se sentait devenir mélancolique, aussi fit-il signe au peintre qu'il en avait assez de la société du professeur roumain et ils changèrent de café.

A côté de la table où ils s'installèrent, dans ce capharnaüm de races, ils entendaient un jeune homme dont le nez chaussait de grosses lunettes à monture en imitation d'écaille :

— Quoique nous soyons au XX^e siècle, vous êtes un homme du XIX^e. Ceux du XX^e sont ceux arrivés à l'adolescence après le commencement de la guerre.

— A part la question d'âge, qui est puérile, car il y a des gens qui naissent vieux et d'autres qui restent jeunes jusqu'à la fin de leurs jours, répon-

dit placidement celui que l'homme jeune considérait comme un vieux monsieur hors d'usage, à quoi peut-on reconnaître, en se plaçant sur un plan plus intellectuel, à quoi peut-on reconnaître la différence qu'il y a entre un homme du XX^e siècle et un du XIX^e. Les siècles sont une pure convention établie uniquement pour mesurer le temps. Le passage d'un siècle à l'autre, d'une année à l'autre, ne s'inscrit d'aucune façon dans la nature. On peut presque en dire autant des saisons, car il arrive qu'il fasse un beau soleil le premier jour de l'hiver et qu'il tombe de la neige au printemps. Nous n'avons comme point de repère stable que le jour et la nuit dont la réunion fait la mesure du temps. Car les heures, les minutes et les secondes ne sont non plus que des mesures conventionnelles. J'ai connu un homme qui, à l'aube du XX^e siècle voulait parcourir les rues, les chemins, les campagnes et les bois croyant leur découvrir un aspect nouveau. Cet aspect eût peut-être été donné par des cantiques dont il projetait de saluer cette aurore de siècle, mais assurément par rien d'autre.

L'homme jeune s'efforçait de définir sa pensée à la vérité fort confuse. Il eut beau appeler à la rescousse la métaphysique, l'éthique et d'autres choses en « ique », il fut chaque fois ramené à son point de départ par son interlocuteur qui ne se payait pas de phrases creuses et réclamait, au lieu de boniment, quelque élément concret.

L'homme du XX^e siècle, au grand dépit de M. Manfin, dut battre en retraite, non sur des positions préparées d'avance, car leur pauvreté décelait l'improvisation.

— La différence qu'il y a entre nous, dit-il enfin, c'est que vous vous contentiez d'une petite vie modeste qui suffisait à vos désirs tandis que nous...

— Eh bien! quoi, vous?

— Comment voulez-vous que je me contente d'une vie médiocre à raison de six ou dix mille francs par mois, à faire tous les jours des choses médiocres.

L'homme de plus de cinquante ans avait sans doute acquis la faculté d'encaisser quelques sottises sans broncher. Il ne broncha pas et laissa tomber cette conversation sans issue. Peut-être avait-il pitié de tant de candeur et d'ignorance. Il régla les consommations et partit.

Le jeune homme prit un air avantageux, comme s'il était resté réellement le maître du champ de bataille.

— Hein? Je l'ai eu le macrobite, dit-il en se tournant vers Manfin et le peintre un peu étonnés de l'entendre s'attribuer la victoire dans la joute oratoire à laquelle ils venaient d'assister.

Mais le personnage était sympathique à Théo, cette affirmation, cette profession de foi de l'homme du XX^e siècle lui avaient plu.

— Vous avez raison, Monsieur. Il est certain que l'homme du XX^e siècle ne ressemble pas à celui du XIX^e.

Il n'eût pas fallu les pousser beaucoup pour qu'ils trouvassent entre l'un et l'autre des signes distinctifs de nature à permettre de les reconnaître au premier coup d'œil.

L'homme du XX^e siècle était glabre, chaussait de grosses lunettes à branches noires et avait les cheveux portés en arrière par le coiffeur qui leur avait donné une savante ondulation. Il semblait fort satisfait de lui-même et parlait avec affectation.

— Je vois que vous me comprenez, dit-il à Manfin. Si vous êtes encore un homme de l'autre siècle vous avez compris du moins l'époque dans laquelle nous sommes entrés. C'est fini des méthodes surannées pratiquées par nos prédécesseurs. L'Europe et surtout la France doivent se faire aux méthodes américaines si elles veulent se maintenir quelque peu à la hauteur des circonstances.

Pierre Stain venait d'entrer, agréablement surpris de retrouver ses amis. Cela n'empêcha pas le jeune homme de continuer à développer ce qu'il appelait des idées nouvelles. Mais l'homme de lettres lui tourna le dos, ne voyant en lui qu'un jeune pédant, un perroquet qui répétait avec une prétention insupportable quelques bobards qui étaient déjà devenus des poncifs pour des gens quelque peu

habitué à ne pas se payer de mots et pas davantage de phrases creuses.

Manfin s'en étonnait car il éprouvait une certaine admiration pour le culot de ce pérorateur estimant que la plupart des réussites n'étaient dues qu'à ce don assez facile à développer sinon à acquérir. Mais ayant été tout de même un peu vexé de s'entendre dire que malgré toute sa bonne volonté de se montrer à la page il était encore un homme du XIX^e siècle et influencé d'autre part par le ton de Pierre Stain qui, en la conjoncture, n'admettait pas de réplique, il laissa tomber le bavard, non toutefois sans quelque regret.

Mais, constatant qu'aucun secret pour exploiter ses contemporains ne s'offrait à lui dans ce Montparnasse en ébullition, il emmena ses amis dîner dans une de ces auberges truquées qui prétendaient remettre en honneur les vieux plats de France et où l'on ne servait qu'une mascarade de tambouille affublée de noms pompeux, en harmonie avec les oripeaux et les nids à poussière qui servaient de décor.

Et Manfin de leur raconter, au cours du repas, le déjeuner avec Fissette et son amie.

Pierre Stain s'en trouva tout ému. Vraiment ce bon Théo avait une âme évangélique et ne songeait qu'à rendre le bien pour le mal.

Mais Faille, qui connaissait mieux le personnage

et avait une compréhension plus réaliste que l'homme de lettres, s'amusait du bon tour joué à l'avocat sans cependant laisser voir qu'il jugeait Manfin à son aune et ne partageait pas les illusions de Pierre Stain.

Puis ils s'en allèrent finir la soirée dans une sorte de hangar où il y avait cohue pour danser au son d'une musique nègre où rugissait le saxophone, ponctuée par les hurlements d'un sénégalais du plus beau noir, et que les snobs réunis en ce lieu prenaient pour la musique de l'avenir.



M. Manfin était marié, mais son ménage allait à vau l'eau. Il avait déjà mangé un héritage dont avait bénéficié sa femme sans que celle-ci en eût vu grand-chose. C'était son intérieur et non ses plaisirs et dépenses personnels qui pâtissait en premier lieu des fluctuations de sa trésorerie. Tout ce qu'il avait rapporté de Vienne n'était pas resté longtemps au domicile, soit qu'il eût pris le chemin de la salle de ventes ou toute autre destination analogue. Certes, cette épouse un peu lymphatique avait cru longtemps aux fables qu'il lui contait avec cet air de sincérité et d'ouverture que lui conférait son aspect physique, mais à la longue l'état voisin de la gêne dans laquelle il la laissait avait commencé à lui

peser. Les promesses, les visions de fortune dont il l'avait comblée avaient fini par épuiser leurs effets au fur et à mesure que sa situation, au lieu de s'améliorer, allait en empirant. Elle était obligée de liarder sur tout alors que lui ne se privait de rien et rentrait au petit jour, n'ayant assurément pas consacré la nuit à traiter des affaires commerciales ou financières.

Tant et si bien qu'ayant reçu un jour la visite d'un huissier qui venait saisir ses meubles pour le compte d'un créancier qui avait perdu patience, la vue de ce chacal entraîna soudainement sa décision.

Elevée par des parents dont la raison d'être sociale consistait à ce qu'en termes bourgeois on appelle faire honneur à ses affaires, elle ne pouvait supporter l'idée qu'elle allait se trouver mêlée désormais à des procédures qu'elle considérait comme avilissantes, elle fit un paquet de ses hardes et s'en alla chercher un refuge dans sa famille.

En rentrant à une heure avancée le joyeux Théo, qui avait passé gaiement la soirée, trouva le logis vide et le papier timbré bien en vue sur la table de la salle à manger.

Il était trop tard pour aller demander des explications au cerbère qui gardait la loge et veillait au bon ordre du building. Il ne songea pas un seul instant à voir une relation de cause à effet entre

ce papier timbré qui ne provoquait pas en lui grand émoi et l'absence de son épouse. Comme il était doué d'un estomac d'une admirable complaisance, d'un robuste optimisme et d'une confiance en soi pour ainsi dire illimitée, il se déshabilla prestement, prit un bain réparateur, puis se livra à un sommeil sans mauvais rêves. Sa machine fonctionnait avec une régularité magnifique et l'exemptait de ces tribulations dont tant d'autres se trouvaient facilement la proie. C'est là un incontestable avantage, mais qui détermine souvent une insouciance parfois péjorative.

Le lendemain, il constata que la garde-robe de sa femme et son armoire à linge étaient vides. Le concierge lui apprit aussi que Madame était partie emportant une malle et une valise, qu'il avait lui-même été chercher le taxi qui l'avait emmenée, mais elle ne lui avait donné aucune explication. Elle n'avait reçu aucune visite à part celle du record. Aucune lettre, aucun petit bleu ne lui était arrivé. Mais comme elle était sans femme de chambre, M. Manfin se dit que peut-être elle était partie à la recherche d'une nouvelle domestique. Il ne lui vint pas à la pensée que sa femme, dont il connaissait l'indolence et la passivité, eût pu prendre une résolution si catégorique que celle d'abandonner le domicile conjugal sans esprit de retour.

Il jugea cependant qu'elle aurait pu lui laisser un

mot pour lui faire part de la raison de son exode, mais il connaissait la difficulté qu'elle ressentait à prendre la plume pour coucher quelques phrases sur le papier et, sans y attacher plus d'importance, il alla prendre, chez le bistro le plus proche, le café-crème qu'il avait l'habitude de siroter dans sa chambre à coucher de nouveau riche. Puis il alla vaquer à ses affaires. Son premier soin fut de faire lever la saisie qui avait été pratiquée la veille et qui n'était due qu'à sa négligence, car en ce moment il n'était pas dépourvu de fonds.

Toujours persuadé que son épouse était partie pour un motif auquel il était étranger, il eut la sensation d'être débarrassé d'une contrainte, comme un écolier le premier jour des vacances, bien que cette femme, qui paraissait dépourvue de volonté, ne l'eût jamais gêné en rien. Ses amis le trouvèrent tout joyeux et disposé à s'amuser.

Au bout de quelques jours où il n'était rentré chez lui que pour changer de linge, n'ayant reçu aucune nouvelle de l'absente, il jugea à propos de s'informer. Elle était, croyait-on, partie chez une vieille tante riche dont elle était l'héritière et qu'une maladie grave venait de coucher sur son lit.

S'il avait été touché par la moindre appréhension, cette nouvelle l'eût aussitôt tranquillisé. La perspective d'un gros héritage n'était pas faite pour troubler son optimisme.

Du reste, la chance semblait lui sourire. Il gagnait au poker et il venait de réaliser un bénéfice aux courses grâce à un tuyau que lui avait confié à l'oreille un bookmaker de ses connaissances. Il ne lui en fallait pas davantage pour voir la vie en rose. Et ce fut la régalade avec les amis.

Aussi fut-il fort étonné quand il reçut signification de l'acte qui introduisait, de la part de sa femme, une instance en divorce, avec tous les griefs énumérés à sa charge. Il y en avait un paquet, mais tout surpris qu'il était, il ne prit pas cela fort au sérieux.

— Caprice de femme, se dit-il, cela ne durera pas.

C'est pourquoi il ne jugea pas à propos de s'opposer à la demande qu'elle adressait au juge, de pouvoir habiter hors du domicile conjugal, dans sa famille.

— Il faut laisser pisser le mouton, dit-il avec une certaine vulgarité qu'il gardait de ses origines.

Il était persuadé qu'à la première rencontre sa femme ne résisterait pas à ses sollicitations. Ce n'était pas qu'il y tînt plus que cela bien qu'elle fît partie de ses habitudes, mais il y avait l'héritage en perspective qui lui donnait un plus grand prix à ses yeux.

C'est pourquoi il lui écrivit pour lui dire qu'il ferait tout ce qu'elle voudrait et que le mieux serait d'avoir une conversation grâce à laquelle les forma-

lités du divorce seraient réduites à leur plus simple expression. Il ne reçut aucune réponse.

— Je la verrai chez le juge, réfléchit-il, qui, de par la loi, doit nous convoquer pour tenter une réconciliation.

L'entrevue eut lieu, en effet, mais ne dura qu'un instant. Sur le refus de l'épouse de revenir sur ses velléités de divorce, le juge se contenta d'en prendre acte et leva la séance au grand étonnement de Théo qui croyait pouvoir s'expliquer en long et en large. Il ne savait pas encore que les prescriptions légales dont le but s'inspire de l'ordre social deviennent vite, au regard des hommes, fussent-ils revêtus de la robe magistrale, de simples formalités auxquelles on ne s'arrête que l'instant de raison suffisant pour dire qu'elles ont été observées. Toutes les professions, même celles que l'on considère comme intellectuelles, ont un côté mécanique résultant de l'adaptation ou de la déformation. Le juge, malgré la majesté de son nom, n'y échappe pas lui non plus. Et pourquoi aurait-il pris à cœur le cas de M. Manfin parmi les innombrables causes qu'il était appelé à arbitrer ?

S'il avait à recevoir en une matinée la visite d'une douzaine de couples à rabibocher, il ne pouvait que les expédier en vitesse.

M^{me} Manfin n'avait même pas accordé à son époux la faveur d'un regard. Il avait tenté de

l'aborder au sortir du cabinet du juge, mais deux parents l'attendaient qui tinrent Manfin à distance. On eût dit qu'elle les avait choisis exprès pour la circonstance, car ils avaient toujours été vis-à-vis de Théo, malgré ses avances et son bon garçonisme, d'une température en dessous de zéro.

Comment avait-elle pu en arriver là, se demandait-il, elle qui, pendant des années, n'avait eu d'autre volonté que la sienne? Suffit-il donc d'un petit déclenchement pour changer à ce point les sentiments d'une femme? L'homme n'a ni la faculté ni la désinvolture d'effacer ainsi tout un passé de vie en commun.

Et pour un peu ce joyeux compère serait devenu élégiaque tant sa déconvenue le laissait désespéré.

C'est que son amour-propre et sa confiance en lui étaient atteints au moment et sur un point où il s'y attendait le moins.

Toutefois, il n'était pas homme à rester longtemps sous le coup de cette aventure conjugale. Ce n'étaient pas les femmes qui lui manquaient, mais cet héritage prochain le laissait plein de regret.

Il n'était pas homme non plus à abandonner toute espérance, comme la porte de l'Enfer du Dante y invite les visiteurs. Il résolut de s'opposer au divorce et chargea son ami Fissette de défendre ses intérêts.

Fissette, qui lui gardait une dent à cause de

l'affaire d'Erbois exigea des arrhes, sous prétexte que c'était une affaire normale qu'il ne pouvait dissimuler à sa femme, laquelle exerçait, nous l'avons dit, un contrôle sévère des émoluments qu'il recevait.

M^{me} Manfin ne réclamait une pension alimentaire que pour se conformer à l'usage, sans quoi les juges eussent considéré son comportement comme insolite. Fissette ne s'attacha guère qu'à cet objet, le seul qui lui paraissait importer au point de vue matériel. Il obtint satisfaction là-dessus, mais le divorce fut bel et bien prononcé aux dépens de son client.

Quand Manfin lui exprima son mécontentement, il lui dit sans douceur :

— De quoi vous plaignez-vous ? je voudrais bien être à votre place, car moi, j'ai été handicapé toute ma vie par la femme. Et si je pouvais changer de santé avec vous, moi qui n'ai plus un an à vivre, je me considérerais comme comblé de bienfaits.

Manfin ne trouva rien à répondre à ce cri de détresse qui lui était lancé avec un air de reproche.

M^{me} Manfin, devenue M^{me} Lanfrois, s'était gardée d'insister pour la pension alimentaire, assurée que de quelque import qu'elle fût, cette pension serait illusoire, car l'ingéniosité de son ex-époux se chargerait bien de la réduire à néant. Elle se considéra comme suffisamment satisfaite

d'avoir pu mettre fin à une union qui avait fini par lui répugner.

Quant à Manfin, il ne put jamais se faire à l'idée que la seule vue d'un huissier avait pu provoquer ce bouleversement de toutes ses notions conjugales.

Cependant son intérêt restait éveillé. Ayant appris que la tante de son ex-femme était morte, il tint à assister à ses funérailles espérant toujours un retour possible de faveur, mais rien ne vint; la page était définitivement tournée.

Bientôt, il sembla à Manfin que le départ de sa femme qui, cependant, n'était plus guère pour lui qu'un fantôme depuis qu'il avait connu la prospérité, avait entraîné sa chance avec lui, car les hommes ont un penchant naturel à attribuer la non-réussite de leurs entreprises à toutes autres causes que leur imprévoyance. Manfin, qui était superstitieux dans une certaine mesure, comme tous les joueurs, ne pouvait manquer de chercher en dehors de lui-même la cause d'un fléchissement de la fortune. Mais cela ne diminuait en rien l'étendue de ses illusions et son appétit du plaisir. S'il avait été jusque-là peu scrupuleux sur les moyens à employer pour se procurer des fonds, il le fut moins encore. Quand il entendit Pierre Stain dire, à propos d'un financier qui venait d'être ruiné :

— Ce n'est pas au sein des richesses qu'on montre du caractère, mais dans les difficultés de la vie...

Il le regarda de travers comme s'il avait cru que cet ami voulait lui donner une leçon.

Stain surprit ce regard et en resta rêveur. Il y avait eu un éclair de férocité dans ces yeux bleus d'ordinaire candides et rieurs, les traits s'étaient contractés et le visage de bébé cadum avait pris une expression atroce.

Certes, l'écrivain savait que son ami Manfin n'était pas couché sur un lit de roses et qu'il éprouvait certaines difficultés provenant de son erreur sur la résistance des couronnes autrichiennes, il avait aussi entendu parler, mais vaguement, d'une affaire d'huile d'arachide qui avait assez mal tourné; Manfin ne s'acquittait que partiellement et fort irrégulièrement de ce qu'il s'était engagé à lui verser; mais ces signes-là et d'autres qu'il aurait pu facilement apercevoir s'il avait songé à être plus attentif, ne diminuaient pas la foi qu'il avait en cet homme qu'il tenait pour généreux et bon avec une simplicité d'âme de primitif.

Cependant il n'ignorait pas certaines petites indélicatesses que Manfin racontait d'ailleurs lui-même avec une ingénuité qui frisait l'inconscience. Cela eût mis en éveil tout autre que Stain, mais lui n'y attachait aucune importance, parce que pour lui, c'était le ton qui faisait la chanson et parce que le sentiment se refusait à admettre l'évidence. L'amitié était en lui aussi aveugle que l'amour.

Il est vrai que Théo, tout en ne dissimulant pas les difficultés auxquelles il se butait, ne s'y arrêta pas, disant même, dans son optimisme, que si le chemin était trop uni, il serait monotone à parcourir.

Stain qui avait toujours redouté des périls illusoires, se refusait à croire à ceux, plus probables, qui s'assemblaient autour de son copain.

*
* *

Pierre Stain fut fort étonné en lisant ce billet que lui avait apporté son courrier du matin :

Mon cher ami,

J'apprends que vous avez des ennuis, je m'empresse de vous écrire qu'ils ne me laissent pas indifférent. Dites-moi quand je puis vous voir et comptez sur moi.

Vôtre,
Claude Archelle.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il ne se connaissait aucun ennui. La lettre de son confrère de lettres ne se rapportait sans doute qu'à des questions d'ordre professionnel, car il n'avait jamais parlé de ses affaires à cet ami qu'il ne rencontrait qu'assez rarement, à qui il ne pensait guère et que même il avait négligé dans ces derniers temps, entraîné comme il l'était dans le sillage de Manfin.

Certes, il avait de la sympathie pour Archelle, mais il le trouvait de caractère un peu rude, un peu fantasque et d'une activité brouillonne et instable quoique toujours vive.

Ce billet lui paraissait être d'une loufoquerie dont son confrère était assez coutumier. Mais comme il ne contenait rien que d'une obligeance empressée, même si elle avait quelque aspect d'importunité, il y répondit aussitôt en fixant un rendez-vous à son correspondant, sans lui dire qu'il était fort intrigué.

— Je vois avec plaisir, à ton air, que tu ne t'en fais pas trop, lui dit Claude Archelle, lorsqu'ils se rencontrèrent.

— M'en faire ! Et de quoi, je t'avoue que je n'ai rien compris au mot que tu m'as envoyé et que je n'éprouve pas un genre d'ennuis auquel un ami pourrait me venir en aide.

— Et un nommé Manfin ?

— Quoi Manfin ?

— Ne lui avais-tu pas confié ton petit saint-frusquin.

Stain commença à montrer quelques signes d'inquiétude.

— Oui, en effet, mais je ne vois pas le rapport qu'il peut y avoir entre...

— Comment tu ne saisis pas le rapport, mais il est à plat, ce Manfin, je dirai même qu'il est en

dessous de zéro, avec quelques sales histoires sur les cornes.

Pierre Stain eut un haut-le-corps.

— Qui a pu te conter cette histoire de brigand ?

— Cela me paraît être, non pas une histoire de brigand, mais l'histoire d'un brigand, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

— Un brigand, Manfin ! Mais c'est l'homme le plus généreux qui soit. Sans doute éprouve-t-il des difficultés comme tout le monde, mais il a un ressort extraordinaire et il viendra à bout de ses quelques embarras financiers. D'ailleurs il possède, pour y parer, un domaine princier dans le Tyrol.

— Je crois mon cher ami, que tu te fais illusion, et même, si j'en crois des gens fort renseignés, que tu es une bonne poire.

— Comment cela, fit Stain, choqué de l'expression.

— Je me suis trouvé à un déjeuner avec un parent de la femme de Manfin laquelle a obtenu le divorce il n'y a pas bien longtemps.

— Manfin est divorcé depuis peu ?

— Tu l'ignorais ?

— Je l'ignorais tellement que je ne savais pas qu'il fût marié. Mais je ne vois pas l'importance que cela peut avoir à mon point de vue.

— En effet. Mais ce n'est pas précisément du divorce qu'il s'agit, mais des raisons qui l'ont

provoqué et elles sont d'un grand intérêt, car elles sont de nature à t'affecter. La femme a divorcé parce qu'il la laissait dans un dénuement aussi complet qu'il se peut, alors qu'il dépensait sans compter pour ses menus plaisirs. Et c'est la vue d'un record arrivé pour saisir les meubles qui a fait, comme on dit, déborder le vase. L'épouse a rassemblé ses frusques et s'en est allée. Il a essayé de se rabibocher avec elle parce qu'elle avait un gros héritage en perspective, mais cela n'a pas pris, un employé de Manfin ayant renseigné la famille sur la situation de ton financier. C'est lui qui s'est exprimé sur ton compte dans les termes horticoles que j'ai employés tout à l'heure.

Mais Pierre Stain gardait un air sceptique, tant sa confiance en Manfin finissait toujours par reprendre le dessus.

— Crois bien que si ces histoires ont retenu mon attention, c'est seulement parce que je t'y trouvais mêlé et que je sais, d'expérience personnelle, ce que c'est que d'être roulé. Or les précisions données par l'employé de Manfin ne laissent aucun doute sur l'état lamentable des affaires de ce personnage. Non seulement les valeurs qu'il t'avait refilées étaient mauvaises, étant gérées par une bande d'aigrefins avec qui il opérait, mais ces valeurs, qu'il t'avait reprises, il y a belle lurette qu'il les a liquidées, faisant flèche de tout bois. Quant au château.

du Tyrol, il est allé rejoindre tous les châteaux que tu as pu faire en Espagne, car la banque a mis son grappin dessus. Un certain Cimon aurait volontiers repris le domaine pour faire plaisir à une gourgandine qui s'appelle la vicomtesse de Rimbour, mais il avait dû payer des traites en double, ayant négligé, lorsque Manfin les lui avait fait renouveler, de les anéantir. Non seulement Cimon a perdu toute sa participation aux affaires de Manfin, mais il a dû en jeter encore autant dans le gouffre creusé par ce forban. En somme c'est lui qui a payé à peu près tous les frais de l'aventure, aussi ne veut-il plus entendre parler de cet individu en qui tu as placé ta confiance et chez qui tu as englouti avec tes petites économies la tranquillité de tes vieux jours.

Il y avait longtemps en effet que Stain n'avait plus vu Cimon en compagnie de Manfin tandis que durant des mois ils se rencontraient à peu près tous les jours. Cela donnait un certain poids aux révélations qu'il recevait à bout portant. Il ne fit aucune difficulté pour en convenir car sa loyauté ne le cédait en rien à sa naïveté. Mais il était atterré.

— Tu comprends que devant ces renseignements fort édifiants, le divorce n'a pas fait long feu auprès des juges. L'avocat du mari, devant le déballage des faits et gestes de son client, n'eut garde d'insister, il se contenta de faire rogner une

pension alimentaire qui ne sera jamais payée. Et, à ce propos, on dirait vraiment que ce Manfin porte la guigne à tous ceux qu'il approche; cet avocat vient d'être frappé de suspension par le Conseil de son Ordre. On dit même qu'il aurait été rayé du barreau si l'on n'avait eu égard à son état de santé; il est arrivé au dernier stade de la tuberculose.

Mais laissons de côté cet aigrefin à qui l'on ne peut même pas reconnaître, au point de vue esthétique, quelque envergure; car tu penses bien que si j'ai voulu te voir, ce n'est pas pour le plaisir de te conter ces histoires sans grand intérêt, ni même pour te dessiller les yeux et t'enlever tes illusions, mais pour te dire, qu'au cas où tu te trouverais dans l'embarras, j'ai un emploi à t'offrir.

Le visage de Stain s'éclaircit.

— Tu connais Pierre Ledreuil. Son hebdomadaire *Le Courrier littéraire* prend de l'extension. Il a besoin d'un second sur qui il puisse se reposer en toute sécurité. Il m'a fait des offres, mais les engagements que j'ai à remplir ne me permettent pas d'accepter; alors j'ai pensé à toi qui as toujours été un bon copain.

— Merci, s'écria Stain tout ému. Je ne sais comment te dire....

— Oui, c'est bon, ne me dis rien d'autre, ta poignée de main me suffit. Entre nous il n'est pas

besoin de phrases ni de boniments. Il ne sera pas dit qu'un homme de talent et un homme de cœur ne puisse plus trouver sa place dans la société actuelle. Je ne t'apporte pas le Pérou avec des mines d'or, mais une équitable rémunération de ton travail qui te donnera avec l'aisance la liberté d'esprit indispensable à l'écrivain arrivé à l'âge mûr. Mais surtout balaie de tes préoccupations la déconvenue que tu viens de subir dans ta randonnée à la recherche du veau d'or. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Crois-moi, j'ai passé par d'autres transes que les tiennes, je puis le dire sans savoir quelles sont tes ressources et tes réserves. Moi, je me suis trouvé à plat comme un pneu crevé. Dès qu'ils me virent dans cet état, des intimes qui, la veille encore, réclamaient de moi des services, s'envolèrent à tire d'aile, se dissipèrent comme de la fumée; le vide s'était fait autour de moi. Tu me croiras si tu veux et peut-être ne me croiras-tu pas, je connus à ce moment la joie la plus intense de ma vie, joie âpre s'il en fût, mais joie profonde s'il en fût aussi, l'âpre joie d'être seul, de regarder son destin face à face et de lui dire : Maintenant, à nous deux !

Et mon destin qui m'était apparu sous un aspect redoutable, je le vis s'adoucir peu à peu, jusqu'à prendre la forme d'un ange qui me dit :

— Tu te sauveras grâce à ce qu'il y a en toi de

supérieur à ce que tu as été jusqu'ici. Garde-toi de refaire encore un pacte avec le diable. Ne lui vends plus ton âme. Le diable, le tentateur qui était autrefois plus divers a conquis aujourd'hui une redoutable unité : c'est l'argent ! Méphisto-phélès le chantait déjà, mais il n'en avait aperçu la puissance corruptrice que dans un cas particulier. Le veau d'or, la guerre lui a fait un piédestal, haut comme l'Hymalaya, de millions de cadavres amoncelés. Oui c'est pour faire au veau d'or ce piédestal gigantesque que des millions et des millions d'hommes se sont entretués pendant quatre ans et que des millions d'autres hommes dont la mort n'a pas voulu ont souffert d'une géhenne dont l'histoire avait perdu la notion.

Et j'ai remonté la pente, mon cher ami, par mon seul travail, par le saint travail, sans recourir à qui que ce soit et sans le secours de personne et j'ai eu l'impression de n'avoir jamais respiré un air aussi salubre, heureux de constater que l'épidémie de scepticisme, de veulerie et de lâcheté avait laissé intactes mes forces vives. Sans cet avertissement du sort il n'y aurait eu pour moi aucun redressement, je me serais abandonné comme tant d'autres aux basses jouissances qui sont tout l'idéal de l'humanité actuelle. C'est ainsi que j'ai pu concevoir qu'il n'y a de salut que dans le travail dont pourtant la mystique d'aujourd'hui est d'affranchir les hommes.

— Heureux mortel qui a vu un ange tout comme la petite sainte Thérèse de Lisieux.

— Oui, on rit facilement de ce genre d'image comme on se moque de toutes les préoccupations qui sont complètement étrangères à l'argent ou aux appétits matériels. Voir un ange devant soi, je sais bien que c'est risible pour l'esprit contemporain. Mais pour moi qui ne suis pas croyant par une sorte d'impossibilité congénitale, avoir un ange devant soi, expression charmante et poétique, c'est avoir un idéal supérieur à la recherche de l'argent, c'est avoir une raison, c'est avoir aussi, employons un mot qui paraît risible aussi à nos affairistes, c'est avoir une conscience.

Stain, à cent lieues de vouloir ironiser, était un peu surpris d'entendre son ami parler avec cette chaleur. Il était resté assez longtemps sans le voir et avait l'impression de retrouver devant lui presque un autre homme. Il est vrai qu'Archelle lui était apparu plusieurs fois sous des aspects fort différents, quelquefois d'une cordialité débordante, quelquefois lointain comme un mirage, quelquefois d'une sensibilité subtile et quelquefois d'une indifférence presque brutale. Mais l'offre qu'il venait de faire à Stain pour le tirer d'embarras étonnait celui-ci et lui semblait venir encore d'un autre homme.

Cependant Stain, tout bouleversé qu'il fût par

les révélations que venait de lui faire son ami concernant Manfin et dont quelques-unes lui paraissaient étayées, ne pouvait croire que celui en qui il avait mis sa confiance en était d'une complète indignité.

Il le dit à Archelle sans détours.

— Mon cher ami, permets-moi de te faire une objection qui a son poids. Tu n'as entendu qu'une cloche, celle de la femme qui avait demandé le divorce; est-ce suffisant pour juger un homme et le condamner. Qu'il ne se soit pas montré scrupuleux dans les moyens employés pour des combinaisons d'affaires, ce à quoi il a peut-être été contraint par l'éclipse de toute honnêteté dans les relations commerciales actuelles, je n'en discuterai pas; mais même en l'admettant, en tenant pour certain tout ce que tu viens de me dire, j'ai des faits à déposer dans l'autre plateau de la balance. Je l'ai vu, en plusieurs circonstances, d'une générosité de cœur qui ne t'eût pas laissé insensible, j'ai saisi chez lui sur le vif des réflexes qui ne peuvent tromper. Il a aidé certaines infortunes que j'ai connues avec une spontanéité et un désintéressement que je n'avais jamais rencontrés jusque-là, mêlés à tant de bonne humeur. Je suis certain que le fonds est bon, et tout ce qu'il y a de bon; ce qu'il peut y avoir de mauvais en lui, c'est la société qui l'a gâté.

— Tu me la bailles belle, mon vieux Pierre!

dulité et les arguments qu'il venait de servir en sa faveur à Claude Archelle lui revenaient à l'esprit avec encore plus de force. Était-ce vraiment par un sentiment de justice ou parce que cela le raccrochait à l'espoir que son avoir n'était pas irrémédiablement compromis? On croit volontiers à ce qu'on désire, on prend facilement ses désirs pour la réalité, on se laisse aller à suivre des mirages et l'on s'égare. Mais il est probable que ce n'était pas son seul intérêt qui guidait cet homme de lettres; il était véritablement attaché à Manfin, il avait pour lui une vive amitié, il avait foi en lui. Il est parfois difficile de déterminer la part de l'intérêt personnel et celle du sentiment dans les actions de nos semblables, tantôt c'est l'un qui a entraîné l'autre, tantôt c'est le premier qui s'est insinué à la suite du second.

La perspective d'entrer au *Journal littéraire* lui enlevait le souci terrible pour lui de l'aisance quotidienne dans laquelle il avait toujours vécu, souci grâce auquel il s'était embarqué dans une galère qui, à en croire Archelle, faisait eau de toutes parts. Cependant il ne prenait pas son parti de la situation qui venait de lui être révélée, ramenant à zéro l'avoir qu'il avait confié à son ami Théo, tant une sorte d'atavisme sordide pesait encore sur lui qui pourtant se croyait libéré des servitudes bourgeoises.

Il était reconnaissant à son confrère Claude Archelle de l'amitié qu'il venait de lui témoigner, de cette amitié vigilante ne se traduisant pas seulement par des phrases, mais par des actes et cependant il se sentait attiré davantage vers Manfin dont l'intellectualité était entre celle du primaire et du primate.

Aussi s'en alla-t-il presque machinalement retrouver l'homme d'affaires qu'il voyait presque tous les jours. Et soit qu'il voulût en avoir le cœur net, soit qu'il considérât comme une obligation de renseigner Manfin sur ce qu'on disait de lui, il lui conta tout ce qu'il avait entendu.

Manfin non seulement ne broncha pas, écouta tranquillement jusqu'au bout ce que Stain lui débitait d'une voix haletante, puis se contenta de lever les épaules en disant :

— Oui, je sais, il y a des gens qui voudraient me voir à terre, mais ils peuvent expectorer toute leur bile, je tiens encore sur mes pattes et ne m'inquiète pas de leurs propos.

Ces on-dit, puis-je savoir au moins de qui vous les tenez ?

Stain ne fit aucune difficulté pour lui expliquer par quel canal ces bobards étaient arrivés aux oreilles de Claude Archelle et la raison pour laquelle celui-ci les lui avait racontés.

— C'est Claude Archelle, l'écrivain, le journaliste ?

— Oui.

— C'est un homme de talent, c'est un homme important, on parle beaucoup de lui. C'est fort gentil ce qu'il a fait pour vous. Vous ne m'aviez jamais dit que vous le connaissiez si intimement.

— Nous sommes de vieux amis qui s'oublient par intermittence et que faire durant ces intermittences sinon penser à autre chose ?

La façon dont Manfin accueillait le nom de Claude Archelle comme si Archelle ne se fût pas occupé de lui ne laissait pas de déconcerter Pierre Stain. Elle dénotait une absence complète de malveillance et de rancune ou une possession complète de soi-même.

Il avait cru voir Théo se cabrer comme il l'eût fait s'il s'était trouvé à sa place. Mais ce calme, cette maîtrise de soi, quelle hauteur de conscience à laquelle aucune injure ne pouvait atteindre, ils semblaient révéler.

— Vous allez entrer au *Journal littéraire*, c'est une belle tribune et qui peut être d'une grande utilité pour les affaires. Je m'en réjouis pour vous et un peu aussi pour moi. Si c'est parce qu'il vous a cru dans l'embarras qu'il s'est employé pour vous procurer cet emploi aussi honorable qu'important, c'est tout profit pour vous, car vous savez, mon cher Pierre, que de mon côté, vous n'avez rien à craindre.

Stain fit un geste pour faire comprendre que

pareille pensée avait toujours été éloignée de son esprit. Si tout ne marche pas toujours à souhait vous savez bien que ce n'est pas de ma faute, mais j'espère que vous comptez toujours sur moi.

Puis, coupant court aux protestations de son interlocuteur, il reprit :

— Votre ami, c'est un homme calé.

— Comment cela ?

— Comment cela ! vous ne savez donc pas que c'est lui qui a tiré les Frégène, le père et le fils, de la taule, ces industriels accusés d'avoir fait commerce avec l'ennemi dans les régions occupées. Il a mené en leur faveur une campagne avec un brio qui a fait sensation. Ces industriels n'avaient commis d'autre délit que de suivre les instructions secrètes données par le gouvernement ; telle a été, du moins, sa thèse cautionnée par le ministre responsable. Ces Frégène, lui doivent une fière chandelle.

Stain qui avait vécu comme dans un rêve éveillé, n'avait prêté aucune attention à cette affaire qui n'avait pas résonné sur son tympan.

— Vraiment, dit-il, cela a pris une telle importance ?

— Je crois bien. Aussi Archelle doit-il être calé. Si l'on pouvait entrer en relation avec ces Frégène, il y aurait gros à en tirer. Tâchez de voir s'il n'y a pas moyen d'y arriver, il y aurait pour vous un sérieux bénéfice.

Une proposition aussi inattendue laissait l'homme de lettres embarrassé parce qu'il n'avait pas le sens des affaires, était de nature statique et n'aimait pas l'effort. Il répondit évasivement qu'il aviserait.

Manfin lui donna rendez-vous pour le lendemain en lui disant qu'il aurait quelque chose à lui remettre.

En effet, il lui versa un acompte sur ce qu'il lui devait en lui disant :

— Vous voyez bien qu'avec moi, il n'y a rien à craindre. N'oubliez pas de voir votre ami au sujet des Frégène.



Pierre Stain ne tarda pas à revoir son ami aussitôt qu'il eût pris contact avec le directeur du *Journal littéraire* et par un savant détour amena la conversation sur les Frégène. Aux premiers mots qu'il en dit Archelle se mit à rire.

— Ah! la plaisante histoire. Je m'en suis occupé parce que c'était le ministre X, dont j'avais été le collaborateur durant la guerre, qu'on voulait atteindre à travers eux et que je connaissais les directives qu'il leur avait données. Ils se mirent en rapport avec moi et me firent un tas de promesses que je ne leur demandais pas. Tu me feras la grâce de croire que je n'ignorais pas ce qu'en vaut l'aune.

Je fus amené à aller concerter leur défense dans leur campagne princière. Ils avaient été relâchés depuis quelque temps déjà, mais leur procès était toujours pendant. Je fus accueilli là avec l'empressement que tu devines. Un couvert de trente personnes m'y attendait. Mais je sentais percer le complexe de supériorité sous les politesses que l'on prodiguait à l'homme indispensable.

Le lendemain matin, comme je finissais de me vêtir, un valet de chambre vint me dire que la baronne, maîtresse du logis, désirait avoir un entretien avec moi.

Dès que je fus prêt, je m'empressai d'aller lui présenter mes hommages.

— Voulez-vous me faire le plaisir de m'accompagner, dit-elle.

Et elle me conduisit à la chapelle du château où le desservant d'un village voisin venait dire la messe tous les dimanches.

— Monsieur Archelle, me dit-elle, c'est ici que tandis que mon mari et mon fils étaient en prison, je venais prier le bon Dieu pour implorer son secours. Je lui demandais s'il n'enverrait pas quelqu'un pour les sauver. Le Seigneur a eu pitié de moi, il a exaucé ma prière, il a envoyé le sauveur et le sauveur c'est vous.

Te figures-tu la situation d'un homme qui reçoit un tel compliment à bout portant surtout

quand il est aussi loin que moi de se croire un instrument de la divine Providence. Heureusement qu'elle reprit aussitôt :

— Permettez-moi de me recueillir un instant à vos côtés.

Elle s'agenouilla et fit oraison. Cela me donna le temps de reprendre un peu de mon équilibre. Mais tout de même. Je pensais au vénérable Pie V qui, le matin de la bataille de Lépante, mû par une inspiration d'en haut, avait ouvert la fenêtre de son oratoire, orientée vers le levant et, les bras levés, avait récité cette phrase tirée de l'Évangile de saint Jean :

Fuit homo a deo missus cui nomen erat Joannes.
Il fut un homme envoyé par Dieu dont le nom était Jean.

Je ne m'appelle pas Jean, mais je n'en revenais pas de me voir tout à coup assimilé à cet apôtre. J'avais toute la peine du monde à tenir mon sérieux et à réprimer une lancinante envie de rire tandis que nous regagnions le boudoir de la baronne et qu'elle continuait à m'entretenir de la reconnaissance qu'elle avait d'avoir été si pleinement exaucée. Ce n'est pas tous les jours qu'on est traité comme un envoyé de Dieu !

Mais la visite de son curé vint faire diversion et me permettre d'avaler cette dragée un peu trop forte pour mon tube digestif.

Je voulais me retirer, mais elle me retint et fit les présentations après les compliments d'usage, clichés sans doute depuis longtemps; la maîtresse de maison remercia son interlocuteur d'avoir brûlé des cierges à son intention à la fête de saint Antoine, un de ses patrons.

— Vous êtes bien bonne, Madame la baronne, c'était tout naturel de ma part d'y penser.

Puis elle lui demanda des nouvelles du village, qui l'intéressaient après une assez longue absence.

Le curé n'avait pas l'air de tenir beaucoup à ce genre de conversation mais ne pouvait l'éluder. Les nouvelles et potins du village étaient certainement déjà arrivés par la basse-cour, la cuisine et l'office. S'il n'en avait été certain d'avance, il s'en apercevait aux questions qui lui étaient posées.

Il ne répondait que l'indispensable en se gardant de tout commentaire, outre qu'il se tint sur la réserve pour éviter la médisance et les jugements téméraires, le sujet ne l'intéressait pas car c'était la menue monnaie de son existence grise. Il eût préféré que la châtelaine lui parlât de la ville après que l'essentiel de la visite eût été liquidé. Il savait qu'il y aurait encore loin jusqu'à l'essentiel s'il ne déblayait vivement le terrain, Mais comment arrêter l'avalanche de questions que lui posait l'hôtesse?

Il profita d'une interruption causée par le pla-

teau chargé de victuailles que venait apporter un valet pour dire en toute hâte :

— Madame la baronne, j'ai apporté la petite note des cierges de votre fête, c'est cent douze francs et quinze sous; excusez-moi, l'église est pauvre, trop pauvre pour supporter cette dépense...

Le visage de la châtelaine s'était aussitôt renfrogné.

— Je vous reconnais bien là, Monsieur le curé. Vous n'auriez pu faire sans me parler de cette bagatelle que je vous aurais payée au double ou au triple si vous ne m'aviez pas sorti votre petite note usuraire. Mais maintenant, je vous paierai vos cent douze francs et quinze sous, sans un sou de plus. C'est vous qui y perdrez.

Depuis qu'il connaissait sa paroissienne estivale et automnale, le prêtre n'avait pas encore pu se mettre dans la tête que, fidèle aux traditions, elle payait toujours largement pour ce qui concernait l'église. Il n'était pas seulement radin par profession, il avait la rapacité paysanne.

Il essaya de se rattraper, mais en vain, le charme était rompu, la baronne ne s'occupa plus que de la collation.

— Mangez, mangez Monsieur le Curé, voici des toasts, du fromage, de la gelée de coings, de la confiture d'oranges, de la langue fumée, du saucisson de foie, à votre souhait.

Il commença par faire des façons ainsi que l'exigeait la civilité puérile et honnête de son temps. Il parla d'un sérieux avertissement qu'il avait reçu sous la forme d'un léger coup de sang. Néanmoins la vue de la table bien garnie réveillait en lui de vieilles convoitises enfantines. Entre elles et les recommandations du médecin, son cœur ne balançait pas longtemps.

La baronne, elle, avait bon appétit et si la faculté lui avait aussi recommandé la modération, elle ne l'écoutait que quand elle était malade. Le curé pouvait-il faire autrement que de lui tenir tête ?

La gourmandise les rapprochait. Le prêtre, croyant avoir regagné le terrain perdu, parlait de la dureté des temps et de la pauvreté de sa paroisse. Mais la dame faisait la sourde oreille et, sans plus l'interroger, lui servit un à un les petits scandales du village pour lui montrer qu'elle n'avait pas besoin de lui pour être renseignée.

Le curé était penaud et parfois cherchait à atténuer certains reproches ou à rectifier les faits rapportés avec exagération. La baronne, disait-il, ne savait pas que la vie des champs oblige à passer sur certaines faiblesses inhérentes à la nature humaine. Mais il perdait son latin.

— J'ai encore, dit-elle, à vous parler de certaines plaintes des paysans du hameau. Ils ont déposé leur offrande à la chapelle de la grande allée, les

uns pour la sainte Vierge, les autres pour saint Antoine, d'autres encore pour la petite sainte Thérèse de Lisieux et ils n'ont pas encore entendu parler des messes qui doivent être dites avec cet argent.

— Vous savez bien, Madame la baronne, que le tronc n'a plus été relevé depuis l'an dernier.

— Je le sais car on entend sonner les pièces de monnaie. On dit que vous ne vous en occupez guère.

— Madame la baronne sait bien que j'attends toujours qu'elle soit ici pour ouvrir le tronc et compter la monnaie. L'an dernier nous avons relevé les aumônes et des messes ont été dites pour la somme entière.

— On prétend que vous n'en avez pas dit pour la petite sainte de Lisieux. Je sais que vous ne l'aimez pas, vous êtes pour Lourdes.

— Ne dites pas cela, Madame la baronne, il y a eu trois messes pour elle, trois pour saint Antoine et six pour la sainte Vierge. Ce n'est que justice car la chapelle est dédiée à Notre-Dame des Affligés, elle a droit à une plus grosse part.

— Il ne faut plus attendre pour relever le tronc; je vais envoyer le jardinier.

Bientôt on arriva avec la mitraille; il y avait des pièces de cinq centimes à cinq francs, sans compter les pièces hors d'usage et les boutons de culotte, pour cent cinquante-neuf francs treize sous.

— Nous arrondirons la somme à cent soixante francs, dit le curé, cela sera pour huit messes.

— Huit messes seulement ! répartit la baronne, vous pourriez bien aller jusqu'à la douzaine.

— Impossible, Madame la baronne, le tarif d'une messe est de vingt francs.

— Vous avez donc augmenté les prix ?

— Non pas ! Si vous comptiez le linge, le vin qui est à vingt francs la bouteille, l'hostie, le clerc, l'enfant de chœur, vous verrez que vingt francs, c'est le juste prix.

— Enfin, soit ! Mais du moins que ces messes soient annoncées au prône, à l'intention des donateurs. Qu'on le sache au moins !

— C'est ce que j'ai toujours fait, Madame la baronne, vous pourrez l'entendre si bon vous semble.

— Oui, dimanche prochain, à la grand'messe et prenez garde à vous si je n'entends rien, ajouta-t-elle en riant. Que la sainte Thérèse de Lisieux ne soit pas oubliée, car nous aurions un œuf à peler ensemble. Si je ne m'efforçais de pratiquer l'oubli des injures, votre compte serait déjà chargé. Voilà les cent douze francs et quinze sous, auxquels je dois le plaisir de votre visite, pour les cierges dont vous avez gratifié saint Antoine à mon intention. Vous allez être chargé de mitraille.

— Ça ne fait rien, Madame la baronne, on n'en a jamais trop.

Ne pouvant plus me tenir, je m'étais esquivé pour rire à mon aise d'un rire qui m'obsédait depuis que j'étais un envoyé de Dieu et, de loin, je vis partir le curé d'un pas plus léger qu'à son arrivée, bien qu'il fût plus considérablement lesté.

Quelque temps après, le procès eut lieu que les Frégène gagnèrent haut la main, à la confusion d'un procureur aux ordres de rancunes politiques.

Le père mourut. Je reçus le faire-part et quinze jours après le souvenir avec le portrait et quelques citations tirées des saintes Écritures.

A la première occasion, je me présentai chez Frégène fils. Je fus reçu par un petit secrétaire insolent qui me demanda ce que je voulais.

— Tout simplement faire à votre patron une visite de condoléances.

Sans doute m'avait-il pris pour un tapeur, car ma réponse eut l'air de le démonter.

— Les relations que j'ai eues avec le père me faisaient croire que le fils me verrait avec plaisir.

Je gagnai la porte poursuivi par ses protestations. Son patron était en conseil en ce moment, etc.. etc. Mais je dédaignai ces boniments et laissai le quidam.

Je ne m'arrêtai pas à ce que je considérais simplement comme une incartade de subalterne et me présentai chez la baronne. Je remis ma carte de visite au valet de chambre venu m'ouvrir. Il revint peu après en me disant :

— Madame la baronne ne reçoit pas.

— Ah! je vois ce que c'est, lui répondis-je. La famille Frégène secoue la poussière de ses souliers sur l'envoyé de Dieu. Mes hommages à la baronne; dites-lui que l'envoyé de Dieu la salue.

Après ce récit qui l'avait fort amusé, Pierre Stain se considéra comme délivré de la corvée dont l'avait chargé Manfin. Il ne fallait plus parler à Archelle de démarches à faire auprès de Frégène, quel embarras de moins, quelle épine hors du pied! De sorte qu'il put épiloguer sans arrière-pensée avec son ami au sujet de la comédie humaine.

— Comédie! proclamait Claude Archelle, le mot ne répond plus exactement au spectacle auquel nous assistons; guignol est plus adéquat aux circonstances.

— Tu n'as plus eu des nouvelles de ces gens-là?

— Jamais plus! *Never more* comme dit le corbeau d'Edgar Poë. Les nouvelles eussent d'ailleurs trouvé chez moi porte close. Je ne m'attarde pas à ces médiocrités bourgeoises. Quand la page est tournée il vaut mieux ne pas y revenir. Je n'aurais même plus pensé à cette histoire. Si tu n'avais prononcé le nom de ces gens-là, je n'aurais jamais songé à te parler d'eux, de leur histoire, de leurs promesses à la réalisation desquelles je ne m'étais d'ailleurs jamais attendu, ne leur ayant rien demandé. Le récit guignolesque que je viens de te faire, me dédom-

mage amplement des services que j'ai pu leur rendre.

— Ton récit est fort plaisant et si tu n'y vois aucune objection je compte, en le resservant, me tailler quelques succès. J'aurai soin toutefois d'en citer l'auteur.

— A ton aise, ami ! Je n'ai aucun secret à garder.

* * *

Ce fut Manfin qui bénéficia le premier du récit emprunté par Stain à son ami Claude Archelle.

Il n'en parut pas plus amusé que cela. Cette solution de continuité avec les Frégène le décevait car il avait espéré tirer des avantages de ce côté-là.

— Votre Archelle est un fantaisiste, dit-il, on ne va pas loin dans la vie avec cela.

Son esprit n'allait pas au delà des spéculations mercantiles et de l'appât d'un gain dûment monnayé. Peut-être constatait-il que les gens de lettres n'étaient bons à rien puisqu'ils ne pouvaient même lui servir d'introducteurs auprès d'une firme puissante. Il eut à ce sujet quelques pointes assez vives qui décelaient quelque amertume de sa déconvenue. Stain ne l'avait jamais vu sous cet aspect et pour la première fois sentit qu'une certaine dissonance s'était insinuée entre eux. Il est vrai que l'amour-propre de cet écrivain était extrêmement chatouilleux et pouvait être influencé fort défavo-

rablement par une chiquenaude, même des plus anodines.

Ce qui contribua aussi à le rebuter, c'est qu'il ne voyait plus Manfin qu'entouré d'une sorte de pègre; car il n'avait plus le choix de ses relations.

Disparues les chasses superbes, les hécatombes de faisans, de lièvres, de lapins, de chevreuils, parties aux pays des vieilles lunes. Le château du baron de Buran avait été saisi par les créanciers que Manfin avait chloroformés pour obtenir les faveurs de la baronne.

Mais il y avait belle lurette que le bon Théo n'était plus en état d'arrêter le cours d'une procédure de voie parée dont il ne se souciait, du reste, plus du tout. Heureusement que la petite baronne blonde avait trouvé aide et secours auprès du banquier Barthélémy Procas dont elle avait enfin accepté les hommages et fait le bonheur.

Mais les procédés de Théo avaient été jugés sévèrement par la vicomtesse qui n'admettait pas un tel abus de confiance envers une amie. La vente du château tyrolien l'avait déjà désabusée; elle n'avait pu l'empêcher, M. Amaury Flaocat ayant été remplacé à la banque par un homme plus jeune chargé de redresser une situation fortement compromise. Elle avait attaché à son char un riche Chilien qui la comblait et dont elle avait fait la connaissance par Manfin, mais instruite par une

expérience, elle ne voulait plus partager l'aubaine avec cet homme dont elle avait épuisé l'intérêt et qui n'avait su mener à bien aucune des affaires auxquelles il l'avait mêlée. Elle l'avait éconduit du jour où il lui avait demandé de faire endosser une traite par le Chilien. Elle n'était pas femme à garder des relations devenues encombrantes, voire compromettantes.

Manfin s'était affilié à une loge composée en grande partie de commerçants; il avait vanté devant Pierre Stain l'esprit de solidarité qui y régnait, mais cette solidarité, il ne l'avait envisagée qu'à son bénéfice. Là aussi, il n'avait pas manqué de duper quelques frères et de les mettre dans la gêne.

Maintenant, c'était du régime bolcheviste dont il parlait avec une sympathie croissante. Il y avait, à l'entendre, de merveilleuses perspectives pour ceux qui entreraient en relation d'affaires avec les gens de l'U. R. S. S., des millions à gagner. Mais pour cela il fallait disposer de quelques capitaux. Mais ceux qu'il gagnait à ses vues étaient incapables de lui procurer la moindre mise de fonds. Les autres, ceux qui se donnaient encore la peine de lui répondre, lui demandaient quelles seraient les garanties de paiement fournies par le gouvernement soviétique.

Il était encore parvenu à se faire nommer administrateur-délégué d'une firme assez importante

qui se réorganisait, mais après s'y être installé somptueusement en bouleversant tous les locaux, il avait détourné deux cent mille francs du capital de la société. Poursuivi de ce chef, il avait été condamné par défaut à quinze jours de prison avec sursis.

Mais il était homme à user de tous les artifices de procédure qui permettent de traîner un procès en longueur et de retarder l'échéance pénale : opposition au jugement par défaut, appel du jugement, défaut à l'arrêt de la Cour d'appel, opposition à cet arrêt pour arriver enfin à l'inéluctable décision.

Il était parvenu à se faire livrer pour cinquante mille francs de fromages qu'il avait revendus pour quarante-cinq mille, mais avait gardé la somme pour lui sans payer son fournisseur. C'était ce qu'en terme judiciaire on appelle du carambouillage. Mais il avait réussi à passer entre les mailles de la justice.

La justice, a-t-on dit, est un filet qui laisse passer les gros et ne retient que les petits. Il s'agit donc de rester gros le plus longtemps possible et de ne pas apparaître comme un petit. Mais Manfin allait s'amenuisant. Il avait fait signer par un vieil ami de sa famille une traite de cinq mille francs qu'il avait eu soin d'écrire de sa main, après quoi il avait ajouté vingt devant cinq mille et 2 devant 5.000, puis avait mis le papier en circulation.

Il devenait presque impossible de le trouver; à son bureau le comptable disait aux visiteurs qu'il était absent; on ne le voyait plus dans les cafés où il allait régulièrement auparavant. Trop de dupes cherchaient à le relancer pour en tirer quelque bribe.

Stain entendait parfois de vagues rumeurs; il n'avait plus rien touché depuis la désillusion qu'il avait causée à Manfin à propos de Frégène. Il ne fut pas peu surpris de voir le personnage lui revenir avec une éclipse d'assez longue durée. C'était pour lui demander de signer un effet de deux mille francs; il lui jurait sur l'honneur qu'il lui en remettrait le montant dans les trois jours et que la semaine d'après, il lui verserait ce qu'il lui devait d'un terme échu.

— Des bruits fâcheux courent sur votre compte, lui dit Stain, il y a une histoire d'effet de vingt-cinq mille francs arrachés à un vieillard, qui n'est pas reluisante. Vous me proposez un tien pour deux tu l'auras. Je ne veux pas d'argent obtenu par des moyens illicites, je suis encore de la vieille école, je crois qu'il ne me porterait pas bonheur.

— Vous me lâchez?

— Ne vous êtes-vous pas lâché vous-même après en avoir lâché tant d'autres? Vous avez dissipé ce que j'avais gardé pour mes vieux jours, je ne puis plus rien pour vous.

— Vous ne parliez pas ainsi quand j'étais dans l'abondance.

— Je vous croyais un autre homme. Quand j'ai pensé que vos affaires ne marchaient pas comme vous le désiriez, je vous ai dit qu'il était plus difficile de rester honnête homme durant les années maigres que pendant les années grasses. Au lieu d'en faire votre profit, vous m'avez regardé de travers; vous n'avez pas songé un seul instant à restreindre votre train de vie.

— Vous ne m'avez jamais parlé catégoriquement comme aujourd'hui, c'est toujours facile de faire le perspicace après coup. La confiance que j'avais en moi, c'est vous et tous les autres qui me l'aviez donnée. Je dirai même que vous m'en aviez gavé.

Ce point de vue de sophiste grec était imprévu dans la bouche de ce primaire. Mais Stain savait qu'il est malaisé de repérer exactement ce qui fait agir les êtres. La multiplicité des ressorts empêche de déterminer avec certitude celui qui s'est mis en action.

— De sorte que ce sont ceux qui vous ont donné leur confiance et leur amitié qui ont suscité en vous la tentation?

— Il y a de cela assurément.

— Alors ne vous plaignez pas qu'on vous laisse tomber, puisqu'ainsi on vous empêche de vous embourber davantage.

Manfin comprit que l'argument qui le justifiait vis-à-vis de lui-même était sans effet sur tout autre. Il sentit son infériorité.

— Ce ne sont pas ceux qui vous avaient confié des fonds qui vous ont fait chercher des ressources sur les hippodromes et dans les salles de jeux, et commettre les incorrections que l'on vous reproche; vous n'êtes tout de même pas un enfant dépourvu de discernement.

Si Stain avait encore conservé quelque illusion, c'était la fin; il se réveillait d'un long rêve. Comment avait-il pu attacher de l'importance à ce médiocre hère, s'attacher à lui, lui confier son avoir et même se compromettre pour lui qui n'avait que ses yeux clairs, ses cheveux blonds et ses joues roses de bébé cadum.

Il en ressentait une humiliation et de la rancœur. Dans ce café éloigné où personne ne le connaissait, il ressentait une gêne d'être assis à la même table que celui en qui il flairait maintenant un gibier de correctionnelle et comme une odeur d'étoffe mouillée. Mais comme il avait un fonds d'indécision, il ne trouvait pas le moyen de s'en débarrasser tandis qu'il sentait bien que l'autre n'avait pas perdu l'espoir de le reprendre.

Il eut beau lui servir toutes les indécitesses qui étaient parvenues à sa connaissance, Manfin avait réponse à tout, non sans impudence parfois et

déclarant, en dernier ressort, que c'étaient des procédés commerciaux généralement employés depuis la guerre.

Un incident imprévu le délivra de ce compagnon importun. Il aperçut à la vitre un visage dont les yeux étaient braqués sur Manfin qui lui tournait le dos. Et il vit entrer en coup de vent un être hirsute, débraillé, qui semblait sortir d'on ne sait quel bas-fond et prit Manfin par l'épaule, pour le secouer comme un prunier en lui disant :

— Je te retrouve enfin, escroc, filou que tu es. Je ne suis plus parvenu à te voir depuis que tu m'as subtilisé mes trente mille francs avec ta saloperie de comptable. Quelle nouvelle chanson as-tu à me faire entendre ?

Stain saisit avec empressement cette occasion inespérée de s'esquiver sans devoir refuser la main à celui qu'il avait considéré comme son meilleur ami, laissant les adversaires aux prises. Manfin, devenu verdâtre, semblait terrifié et n'articulait plus que des monosyllables sans signification.

Stain était écœuré et pour se débarrasser de ce relent d'égout et de cette amertume qui lui montait aux lèvres, il alla entendre de la musique. Il restait néanmoins honteux de lui-même. Il avait beau se dire que des effets d'une importance capitale dans la vie d'un homme tiennent souvent à des causes insignifiantes, les phrases dont il se payait

d'ordinaire ne produisaient pas sur lui l'effet accoutumé.



Joseph Faille marquait une recrudescence d'empressement auprès de Pierre Stain depuis que celui-ci était entré au *Journal littéraire*. L'homme de lettres n'avait rien à reprocher au peintre, mais il le trouvait avantageux et intéressé et il lui rappelait un peu trop une époque de sa vie qu'il venait de clore avec un soupir de soulagement. Depuis qu'il avait liquidé Manfin il se sentait un autre homme. Mais il avait de temps en temps besoin de se prouver à lui-même que ce Manfin ne valait pas un regret et on eût dit vraiment que Faille avait à cœur de le satisfaire sur ce point car à chaque entrevue il avait quelque chose de nouveau à lui conter sur les faits, gestes et escroqueries de celui qu'il ne considérait plus que comme un forban, un écumeur de ruisseau.

C'est lui qui apprit à Stain comment la belle Arlette avait laissé tomber l'ex-châtelain du Tyrol. Faille la voyait de temps en temps parce qu'il avait fait d'elle quelques portraits; celui qui était encore en sa possession avait plu au Chilien. Selon la vicomtesse, Théo était bien vu des femmes parce qu'il était de ces hommes qu'elles considèrent comme sans conséquence. Mais dès que les rapports

avec eux ont une tendance à dépasser le plaisir éphémère, cela ne va plus. Manfin était devenu un peu trop encombrant et purée par-dessus le marché.

Et lui qui savait si bien entortiller son monde, qui s'était mis en frais pour le Chilien jusqu'à lui faire faire la connaissance d'Arlette, ce dont il escomptait quelque bénéfice, n'était pas parvenu à inspirer la moindre confiance à cet étranger; cela avait même pris l'aspect d'une répugnance instinctive. C'est pourquoi on l'avait laissé tomber sans douceur.

Stain s'étonnait de ce que ce Sud-Américain, qu'il ne connaissait pas, eût montré plus de discernement que lui qui se croyait perspicace.

Mais le personnage se méfiait de tous ceux qui avaient été en relation avec Manfin et avaient connu Arlette. Seul Faille bénéficiait d'un traitement de faveur et faisait la seule exception à cause de sa peinture et parce qu'il avait bien spécifié que Manfin n'avait été qu'un client comme un autre et rien de plus, ce qui était plausible à la vérité.

— Ces gens du Nouveau-Monde ont un instinct qui ne s'est pas encore émoussé comme chez les vieilles races, pensait Pierre Stain en manière d'excuse vis-à-vis de son amour-propre.

Faille était sans tendresse pour Manfin dont il avait copieusement profité. Mais il était de ces

artistes qui croient que tout leur est dû parce qu'ils barbouillent de la toile, et qu'ils ne doivent rien à personne. Ce n'était pas lui qui s'embarrassait de préoccupations d'ordre sentimental. Il paraissait même apporter une joie cruelle à raconter les nouveaux accrocs que son ancien ami faisait aux conventions et aux marchés.

Tantôt il apprenait que Théo avait resquillé dans l'un ou l'autre restaurant, au risque de se faire poursuivre pour grivèlerie en se servant des noms dont il avait pu autrefois se recommander. L'homme descendait de plus en plus bas et Stain se demandait avec anxiété jusqu'où il irait. Quand, sur la foi de leurs anciennes relations, on s'informait auprès de lui du personnage, il était pris de honte et de transes insupportables.

Un jour Faille arriva le trouver tout pantelant. La veille, un inspecteur de la Sûreté était venu cueillir Manfin à sa porte pour l'emmener à la Permanence; il tenait le fait de la concierge de l'immeuble qui avait assisté à l'opération. L'inculpé s'était laissé conduire comme un mouton, non toutefois sans avoir demandé la raison pour laquelle on était venu le chercher.

Cette raison, Faille ne la connaissait pas encore, mais il avait l'assurance d'être bientôt renseigné.

Il est de fait que, pendant quelques jours, il ne pensa pas plus à ses brosses et à ses toiles qu'à

la lune, occupé qu'il était à vivre passionnément le roman-feuilleton de Manfin.

Pour continuer ses opérations, ce qui lui était difficile en restant seul et démonétisé, Théo s'était associé avec un financier véreux qui opérait dans les environs des Halles, en créant une de ces sociétés que la loi autorise, et qui ne servent qu'à tromper le public, à favoriser les aigrefins et à accroître le nombre des dupes. Dans les droits que les nations occidentales revendiquent, il y a ceux de pouvoir voler son semblable avec le minimum de risques.

Mais Manfin et son acolyte, poussés par la nécessité, ayant un peu trop sollicité le texte d'une traite avaient mis le pied dans le trébuchet ; toujours le dénouement classique : tant va la cruche à l'eau. Et il faut croire qu'il y avait gravité vu qu'on les avait mis en taule aussitôt, ce qui était assez rare pour être remarqué.

Là le pauvre Théo souffrit réellement ; le régime des fayots en usage à la prison de la Santé ne répondait pas à la délicatesse d'une bouche habituée à savourer les mets délicats des grands restaurants ; les fayots il les supportait et pouvait même les apprécier dans un cassoulet toulousain, mais non simplement cuits dans l'eau salée et comme il n'était encore qu'en prévention, il avait droit au régime de la pistole. Mais ayant été pris au dépourvu, il n'avait pas le moyen de faire venir son repas de

l'établissement situé vis-à-vis de la geôle et qui a pour enseigne : on est mieux ici qu'en face. C'est pourquoi il adressait des lettres éplorées à ses amis pour leur demander secours, sous la forme de sommes allant de vingt à cinquante francs; il était devenu modeste, histoire de ne pas décourager les bonnes volontés par des chiffres grimaçants.

Le peintre avait reçu, comme d'autres, la missive, mais la sollicitation y était réduite au minimum : vingt francs. Tandis que l'homme de lettres n'avait rien reçu du tout. Pourquoi cette différence? Si l'on pouvait voir dans la taxation une estimation de l'étiage social, Faille en tirait sur Stain une supériorité. Tandis que Stain considérait l'abstention tout autrement : à la dernière entrevue les ponts avaient été définitivement coupés; Manfin l'avait compris, plus jamais il n'oserait s'adresser à lui.

Il y avait une troisième façon d'expliquer la différence. Manfin avait délesté Stain de deux cent cinquante mille francs, tandis qu'à Faille il n'avait jamais fait qu'acheter des tableaux et à des prix, qui, selon sa propre expression, « n'étaient pas dans une musette ». L'un avait été déplumé, mais l'autre n'avait jamais retiré que des avantages de l'homme à qui les fayots de la Santé étaient insupportables. Chacun garda pour soi l'hypothèse qui lui était la plus avantageuse, nul doute que celui

qui avait profité ne se jugeât supérieur à celui qui avait été dupé, tout en se disant que lui aussi avait été lésé, tout au moins dans ses espérances et par un manque à gagner. Lui aussi avait construit des châteaux en Espagne, mais avec le risque en moins, vu qu'il n'aimait pas le risque comme étant le dernier des moyens à employer; risquer le tout pour le tout est, pensait-il, la plus grande sottise et à la portée du premier imbécile venu.

Pour se donner du galon, il dit à son ami qu'il avait l'intention de répondre à la demande de l'hôte de la Santé. Il voulait voir la réaction de l'homme de lettres. Stain répondit par un geste vague, signifiant, à n'en pas douter, que cette question était trop minime pour l'intéresser. Il ne prit même pas la peine de s'étonner de ce que Faille, si peu donnant, manifestât une velléité de générosité. Pourtant, au point de vue psychologique, cela ne manquait peut-être pas d'intérêt.

— Vingt francs, cependant, c'est beaucoup, disait-il à son ami, quinze francs, cela me paraît bien assez; il en aura pour trois repas principaux, c'est-à-dire pour trois jours. Moi, quand je fais deux bons repas par semaine je m'estime satisfait. Après tout, dix francs ce sera déjà bien gentil de ma part.

Mais ayant pris congé de Stain, il alla envoyer cinq francs au prisonnier. Ce n'était assurément

pas par bonté d'âme ni par esprit de miséricorde; il voulait rester en rapport avec les familiers de Manfin pour ne rien perdre de l'histoire qui l'amusa passionnément et lui faisait oublier tout travail utile; il ne fallait pas que l'inculpé se méfiât de lui, mais crût, au contraire, qu'il lui avait encore conservé quelque sympathie.

C'est ainsi qu'il put savoir le jour et l'heure où Théo allait comparaître devant le juge d'instruction dans le vieux palais où saint Louis, ne pouvant plus suffire à accorder les litiges sous le chêne de Vincennes, avait installé les cours et tribunaux.

C'est ainsi qu'il put voir descendre du panier à salade, Théo le magnifique, ex-marquis de Carabas, possesseur d'une chasse vraiment royale et d'un domaine princier dans le Tyrol, dont, il faut bien le dire, il avait été l'un des chats bottés, en compagnie de quelques malandrins. Comme les autres il traînait du talon, les lacets ayant été enlevés aux bottines selon la discipline pénitentiaire, sans faux-col ni cravate en vertu du même règlement, vêtu de son complet brun rose assez fripé, privé qu'il était du coup de fer habituel; sa barbe, qui n'était plus faite depuis des jours, complétait cet aspect sale et miteux qu'offrait tout le troupeau.

Cette chiourme pressée par les gendarmes, gravit les escaliers aussi lestement que le permettaient les chaussures mal ajustées, enfila un couloir

et disparut dans un trou d'ombre. Faille vit autour de lui quelques figures patibulaires qui jouissaient de ce spectacle, en grommelant des injures à l'adresse de Manfin.

Il y avait là Ribert, celui qui, en apostrophant Théo, avait mis fin au dernier entretien de Stain et de son ancien ami. Sans le regard sévère d'un gardien, il eût apostrophé le prisonnier à haute voix. Il se rattrapa dès qu'une porte matelassée se fut refermée sur le troupeau en expliquant comment il avait été refait de trente mille francs par cette canaille qui venait de passer et lui avait promis monts et merveilles. Il l'accusait même d'avoir empoisonné son comptable, mort subitement deux mois auparavant, pour pouvoir le charger de tous les faux en écritures dont foisonnait sa comptabilité. C'était un être répugnant ; sa bouche immonde bavait une écume jaunâtre, tandis qu'il exposait ses doléances. Il s'intitulait journaliste parce qu'il publiait un canard de réclames financières, alimenté par le chantage organisé depuis l'affaire du canal de Panama et qui depuis la guerre avait pris des proportions gigantesques. A cause de ce que Manfin lui avait volé, il ne pouvait plus faire imprimer sa feuille intermittente et confidentielle ; il était forcé de la tirer au ronéo, ce qui, à ses yeux, en diminuait la valeur et lui causait un sensible préjudice. Et il débitait tout cela, il étalait sa turpitude

comme s'il s'était agi de procédés les plus normaux.

Les autres dupes de Manfin présentes au spectacle n'étaient que de la piquette à côté de lui. Il n'y avait pas à hésiter, c'était le chef-d'œuvre de la galerie. Les autres essayaient bien de faire entendre leurs griefs, mais il ne s'y intéressait pas et n'écoutait que lui-même. Le seul auditeur qui l'intéressât c'était Faille. Mais celui-ci tenait à connaître les récriminations de chacun vu qu'il était venu là pour toucher, autant que possible, le fond de l'ignominie de Manfin. Il est vrai que c'était Ripert qui lui en donnait la plus forte image, par sa laideur, par sa saleté, par l'aspect visqueux de toute sa personne.

Toutefois, jugeant qu'il en avait assez entendu et en avait eu pour son argent, il se mit à battre en retraite.

— Comment, vous partez, lui dit Ripert, attendez donc, nous le verrons repasser, ce bandit.

Mais le peintre en avait assez de se trouver parmi cette pègre qui ne valait pas mieux que celui dont elle avait été la victime.

— Il est mon heure d'aller déjeuner, répondit-il.

Au seul mot de déjeuner, Ripert s'attacha à lui, descendit les escaliers, traversa la cour et gagna la rue à sa suite, essayant de l'intéresser encore par des révélations sur Manfin, mais Faille n'était pas

d'humeur à héberger cet être visqueux qui ne pouvait lui être d'aucune utilité et s'en débarrassa en douceur.

Il apprit, peu de temps après, que Manfin avait été condamné à un mois de prison. Cette peine ayant été purgée par la geôle préventive, il avait repris sa liberté.

Le gaillard avait encore trouvé le moyen de s'adjoindre comme défenseur un ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, ce qui faisait croire qu'il avait pu mettre à l'abri quelque reliquat du produit de ses malversations.

— Qui sait s'il ne retombera pas sur ses pattes, disait le peintre à son ami Stain en lui contant ce dénouement d'une histoire qui se répétait plusieurs fois par jour depuis la victoire.

— C'est un dénouement assez banal pour une telle aventure, répondit l'écrivain qui avait recouvré quelque liberté d'esprit depuis qu'ayant été tiré d'embarras par Archelle, la perte qu'il avait subie ne l'obsédait plus. Peut-être pensait-il, dans son for intime, qu'il n'avait pas payé trop cher la leçon qui aurait pu être plus onéreuse si les circonstances lui eussent été moins favorables. Peut-être retombera-t-il sur ses pattes, comme tu dis, mais ce ne sera jamais que pour commettre de nouvelles escroqueries car il a ça dans le sang et ne peut vivre qu'aux dépens d'autrui. Je me souviens qu'il racon-

tait comme une bonne blague qu'étant gamin, il allait acheter des marchandises qu'il faisait porter au compte de ses parents et qu'il revendait ensuite à vil prix pour avoir de quoi s'amuser. Comme on le croyait dans l'abondance et la prospérité et qu'il racontait ces fredaines avec bonhomie, on considérait cela comme une gaminerie sans importance. Pourtant l'homme n'avait pas cessé d'être ce que l'adolescent annonçait déjà avec tant de précision. Il est prêt à tenter maintenant n'importe quoi. Mais il n'a pas d'esprit de suite et le goût de la noce en a fait un paresseux. Il n'a jamais eu recours, pour se procurer de quoi s'amuser, qu'à des expédients, jamais à un travail continu. Il a eu de belles affaires en main, il n'a pas su en profiter jusqu'au bout parce qu'il était pressé de manger le blé en herbe. Et ce sera toujours la même chose, il ne cherchera pas à se redresser parce qu'il est dépourvu de toute moralité. Il a semé la ruine autour de lui; quel orphéon, ne pourrait-on pas créer en rassemblant toutes les dupes de Manfin! Que de gens n'a-t-il pas réduits à la misère! je crois que si quelqu'un a l'étoffe d'un bagnard, c'est bien lui.

— Avec cette différence que, quelque méfait qu'il commette, il saura toujours s'arranger de façon à en endosser la responsabilité à un autre. Tu verras, nous le retrouverons, il n'a pas dit son dernier mot.

— Eh bien, oui, nous verrons, tout est possible après tout, mais cela m'étonnerait de la façon dont il est handicapé.

— Mais les gens sont si bêtes !

— A commencer par moi, penses-tu peut-être.

— Pas de blagues !

— Oh ! cela ne me gêne pas, tu peux y aller carrément.

— Il n'en est pas question. Je voulais dire seulement que beaucoup de gens se contentent des apparences et se livrent à elles sans réserve. Le seul fait de pousser l'analyse un peu plus à fond constitue, chez un homme, une supériorité marquée.

— Te voilà en plein dans la théorie, alors qu'il n'y a que des cas particuliers. Quel est l'homme qui s'est toujours trouvé exempt d'illusions, et toujours resté étroitement rivé à la réalité ? je n'en ai pas connu, à part toi peut-être, ajouta-t-il malicieusement ; mais attendons la fin comme disait le roseau de La Fontaine.

L'homme qui n'a jamais été adonné au rêve n'est guère au-dessus de l'animal, encore n'est-on pas certain que les animaux n'ont pas aussi leurs rêves. Les fables de l'antiquité nous montrent les dieux se plaisant à dévoyer des pauvres humains en tendant une apparence, un mirage entre eux et la réalité. Moi-même, j'ai été ainsi le jouet d'un dieu malicieux. Nous sommes les polichinelles d'un

tas de petits dieux malicieux qui vivent en nous pour se moquer de nous. Et je ne sais pas si ceux qui prennent le parti de rire avec eux n'ont pas choisi la meilleure part. Irai-je jusqu'à dire que ce sont des pauvres d'esprit, pour en conclure comme la béatitude évangélique qui les concerne, que le royaume des cieux est à eux ? Non, ce serait exagéré, à moins de considérer comme toi que l'humanité presque tout entière n'est composée que de pauvres d'esprit, ce qui est assez consolant après tout. Que d'hommes, qu'on croyait d'une lucidité à l'abri de toute surprise, ont fini par se laisser entraîner par un mirage et se perdre dans les sables ou les marécages. C'est que, pour ceux-là même, les points de repère qu'ils croyaient avoir fixés solidement s'en allaient à la dérive comme des bouées détachées. Et tout cela n'est pas bien neuf. Baltazar Gracian, qui vivait avant La Rochefoucauld, étant né en la première année du XVII^e siècle écrivait : « Il faut aujourd'hui plus de conditions pour faire un sage, qu'il n'en fallut anciennement pour en faire sept ; et il faut en ce temps-ci plus d'habileté pour traiter avec un seul homme qu'il n'en fallait autrefois pour traiter avec tout un peuple. » Que dirait-il, s'il revenait parmi nous ? Et il ajoutait, parlant de l'esprit et du génie : « Ce sont les deux points où consiste la capacité de l'homme. Avoir l'un sans l'autre ce n'est être heureux qu'à demi.

Ce n'est pas assez que d'avoir bon entendement, il faut encore du génie. C'est le malheur ordinaire des gens malhabiles de se tromper dans le choix de leur profession, de leurs amis et de leur demeure. » Quel est l'être humain qui, se livrant aux entraînements du cœur, aux enthousiasmes qui sont le sel de la vie, parvient toujours à les subordonner à la raison? Ce serait atteindre à la perfection même, alors qu'on nous répète depuis longtemps que la perfection n'est pas de ce monde. Où est ce sage?

Dès qu'une convention sociale perd de sa force ceux qui croient encore en son efficacité sinon à sa vertu, deviennent automatiquement des dupes; et pourtant les hommes sont faits pour vivre en société. Kropotkine a établi par des exemples assez probants que les espèces vivant en société sont les seules prospères dans le règne animal. Tandis que l'individualisme, s'il rend le type plus marquant, plus épanoui, le conduit plus sûrement à la dégénérescence et à l'anéantissement, quelle que soit la bonne opinion que nous ayons de nous-même, chacun de nous n'est guère qu'un acarus d'un immense fromage en fermentation qui s'appelle la Terre. Après cela nous pouvons continuer à épiloguer sur le plus ou moins d'habileté de chacun, cela n'est assurément pas dépourvu d'intérêt, mais ce n'est guère qu'un jeu d'esprit auquel je ne suis d'ailleurs pas plus insensible qu'un autre.

Pour en revenir à Manfin, il est vrai que j'ai été la dupe des illusions qu'il avait su créer en moi. Tout est-il si mauvais en lui? Je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais vu de mes propres yeux arrivé à ce que je considère comme le dernier degré de l'abjection. C'est le type de l'homme sociable et antisocial à la fois, type qui se rencontre fréquemment de nos jours et se multiplie avec une rapidité inquiétante. Mais parmi ceux qui le vitupèrent aujourd'hui il importe d'établir quelque distinction: ceux qu'il a trompés, dupés, exploités et réduits à la gêne, voire à la misère; d'autre part il y a ceux qui lui en veulent de n'avoir pu continuer à voltiger allègrement et avec tant de désinvolture sur la corde raide, sans que sa chute leur ait causé le moindre dommage sinon celui d'un manque à gagner. Moi, j'estime maintenant que je m'en suis tiré sans trop de dégât. J'ai vécu dans une illusion dont s'était faite complice la monotonie de mon existence et cela m'a rajeuni. Quant au réveil, un peu brusque à la vérité, il m'a retrempé. Il me semble que j'ai l'esprit plus lucide et plus apte au travail qu'auparavant, de sorte que je me considère comme compensé par le sort.

— Tant mieux pour toi, répartit le peintre à qui ces considérations paraissaient sans doute hors de situation parce qu'elles ne correspondaient pas à son point de vue, je constate que tu n'es pas

difficile. Mais tant mieux pour toi, je le répète. Il n'empêche que si *le Journal littéraire* ne s'était pas trouvé à point pour t'accueillir, tu aurais moins de complaisance à philosopher.

— Que veux-tu, mon cher, chacun raisonne toujours d'après soi-même. Il n'empêche que je compâtais à l'infortune de ceux qui ont été, comme moi, les dupes de cet être dépourvu de scrupules, mais tu ne voudrais quand même pas que je passe le reste de mon existence à remâcher la toujours même déconvenue. M'obligerais-tu, comme la reine Didon, à me rappeler un souvenir, même s'il a cessé d'être pénible pour moi? *Infandum o régina jubes renovare dolorem.*

Mais Faille, qui était de mentalité restreinte, entendait peu ce langage raisonnable. Le cas de Manfin avait pris des proportions considérables dans son esprit. Il avait assisté à un roman-feuilleton, il l'avait vécu, il le tenait, il ne voulait plus le lâcher et sans doute espérait-il encore l'enrichir de nombreux épisodes. Et il était désillusionné de ne pas voir son ami Pierre Stain partager sa passion. Cependant celui-ci n'était pas indifférent à la suite de l'histoire.

*
* *
*

Pendant des semaines et des semaines, le peintre Faille resta sans nouvelles de Manfin. Il passait de

temps en temps se renseigner chez la concierge où l'homme d'affaires avait eu ses bureaux. Mais les bureaux avaient passé en d'autres mains, le joyeux Théo n'ayant plus payé le loyer depuis trois termes. La correspondance qui arrivait encore pour lui était rendue au facteur et retournait au bureau de poste avec la mention : Parti sans laisser d'adresse.

La concierge, elle aussi, en voulait à Manfin parce qu'elle avait continué à acquitter pour lui quelques menues factures comme lorsqu'il était dans toute sa splendeur. Elle en était pour ses frais, sans même parler des étrennes qu'elle n'avait pas reçues et qui pourtant faisaient partie de son salaire. Ayant reçu les visites de nombreuses victimes de son ancien locataire qui lui avaient fait leurs doléances, elle avait pu documenter Joseph Faille et étoffer considérablement son répertoire; il avait recueilli précieusement toutes ces histoires qu'il venait rapporter à son ami avec l'animation d'un sauvage dansant la danse du scalp. Et Stain s'étonnait de ce qu'il continuât avec une telle persistance à plonger à pleins bras dans ce panier de crabes. Le peintre s'était senti pousser une vocation de reporter et de détective et comme la peinture commençait à diminuer de rapport, il nourrissait l'espoir que ses nouveaux talents y pussent suppléer.

Mais si la concierge le bourrait d'anecdotes, car la matière en était riche et après de nouvelles visites

il y en avait chaque fois d'inédites, il aurait bien voulu être renseigné sur Manfin quant au présent, mais la solution de continuité étant nettement marquée, Faille dut chercher ailleurs des sources d'information.

Manfin essayait-il de se faire oublier avant de reparaître sur la scène? C'eut été faire preuve d'une sagesse que le peintre était arrivé à lui dénier.

— Lui, se tenir tranquille, allons donc! le besoin de tromper est aussi vif chez lui que la faim. Nous n'en avons pas de nouvelles uniquement parce qu'il a changé de milieu. Mais nous le retrouverons, j'en suis sûr.

Un jour qu'il lui avait pris la fantaisie de déjeuner au restaurant Hortense, renommé pour ses omelettes nature qui n'avaient rien à envier à celles de la mère Poulard, ses quiches lorraines, ses langoustines cuites au court-bouillon, son canard au foie gras, son poulet à l'estragon et ses tartes au flan et aux fruits, où il n'était plus allé depuis six mois, Hortense ayant délaissé ses fourneaux pour lui offrir le pousse-café, lui dit :

— Il est venu dernièrement un Monsieur qui s'est rappelé à moi pour avoir déjeuné ici quelquefois avec M. Stain votre ami; il s'est recommandé de lui pour me prier de lui donner à manger en me prévenant qu'il était sans argent. Sa figure ne m'était pas, en effet, inconnue et je lui fis servir de

quoi satisfaire son estomac. Cela ne se refuse pas. Il avait mauvais air et sentait la boisson. En partant il voulut m'emprunter quelque argent, mais je l'arrêtai net, lui disant que si je l'avais nourri, ce n'était pas une raison pour lui garnir le gousset.

— Je croyais que vous auriez fait cela par égard pour M. Stain, avait-il lancé en s'en allant.

Faille se l'étant fait décrire put conclure qu'il s'agissait de Manfin, sans aucun doute possible et il conta à Hortense l'odyssée du personnage et comment il avait abusé de la confiance de Pierre Stain.

— S'il franchit encore votre seuil, faites-lui tourner les talons, conclut-il.

— Oh! il n'a pas l'air bien dangereux, répartit Hortense qui, en hôtesse avisée, n'aimait pas les algarades et avait probablement dans son compte des profits et pertes un poste relatif à ce genre de client.

— Tâchez néanmoins de l'écarter car c'est de la graine de bandit. Et sans doute n'a-t-il pas dit son dernier mot.

Faille, cependant, ne s'était pas attendu à apprendre que l'individu était tombé aussi bas. Après avoir envisagé diverses hypothèses il s'arrêta à celle de Manfin ayant ramassé une forte culotte dans un tripot où il avait été, selon une vieille habitude, tenter la chance.

— Se pourrait-il qu'il finît par aller coucher sous les ponts, parmi les clochards? réfléchit-il. Et il s'en alla se promener le long de la berge méridionale de la Seine, où les fantaisistes de la pouillierie prennent, durant l'été, leur villégiature. Il y en avait qui lavaient un bout de linge avec la plaisante crainte de se mouiller; d'autres, couchés en paraphe ou en cor de chasse, dormaient à poings fermés en faisant entendre les ronflements d'une bonne conscience; il y avait un figaro qui en rasait d'autres pris d'un souci de propreté ou tout au moins d'une certaine esthétique de la peau; il y avait même un curé en rupture de sacristie et en délicatesse avec l'autorité ecclésiastique. Sa soutane élimée offrait au regard quelques tons verdâtres; il s'appuyait du coude gauche sur son baluchon et tourné vers le clocher de la Sainte-Chapelle et les tours de Notre-Dame, il lisait ses heures dans un livre dont la crasse révélait un long usage. C'était le curé des clochards et ses ouailles paraissaient très fières de l'avoir parmi elles, estimant sans doute qu'il rehaussait la corporation.

Mais Faille n'y trouva pas Manfin, car il n'y a pas de malandrins parmi la truanderie qui adopte les quais pour la saison estivale. Il ne s'y attendait d'ailleurs pas plus que cela, mais il estimait qu'un bon limier ne doit pas négliger la chance, si minime soit-elle, de lever le gibier.

N'ayant plus d'autre but, il s'en alla faire part à son ami Stain, de la visite de Théo au restaurant d'Hortense.

— Il en a un de culot ! s'écria l'écrivain qui admit l'hypothèse d'une culotte prise dans un tripot.

— Toi qui connais un de ces messieurs de la Tour pointue, dit le peintre, ne pourrais-tu obtenir quelques indications ?

Mais l'écrivain avait horreur de toucher à ces saletés.

Et de nouveau Faille resta sans trouver d'aliments à sa curiosité.

Mais le hasard qui fait souvent mieux les choses que le raisonnement et l'ingéniosité de l'homme, lui fit rencontrer un ancien compagnon de jeunesse de Manfin en compagnie de qui il avait pris de loin en loin un bock ou un picon-curaçao.

— Théo, il est pour le moment en Belgique. Je l'y ai rencontré quelques fois tout récemment, à Bruxelles, à Anvers, à Namur. La dernière fois il revenait de Luxembourg. Il voyage, m'a-t-il expliqué, pour un commerce de jambons.

— Et comment est-il ?

— Toujours le même.

— Quoi, il est donc requinqué ?

— Il en avait tout l'air. Il m'a dit qu'il avait traversé une mauvaise passe durant laquelle ses amis s'étaient dispersés comme une volée de moineaux, mais qu'il se refaisait une vie nouvelle.

Faille protesta qu'il ne l'avait pas abandonné vu qu'il lui avait répondu à une demande de secours lors de la villégiature de Manfin à la Santé.

Et dans l'espoir d'en tirer de plus amples renseignements il emmena boire le camarade en question.

L'autre était resté sur une certaine réserve tant qu'il avait cru que son interlocuteur avait lâché Théo comme les autres, mais lorsqu'il crut que le peintre lui gardait de l'intérêt au point de lui avoir envoyé de l'argent en prison, il se fit plus loquace. Puisqu'on était entre amis, on pouvait parler librement. La réserve première ne venait pas d'un attachement profond pour l'objet de l'entretien, elle était inspirée par le souci de n'être pas mêlé à des histoires. Mais du moment où le plaisir d'être ensemble avait tout naturellement amené le tutoiement, la verve, la critique et même une certaine médisance pouvaient se donner cours.

— Marchand de jambons, n'est-ce pas rigolo ! Quand il m'a dit cela, le joyeux Théo, je lui ai tapé sur le ventre en lui demandant s'il voulait rire. De quels jambons veux-tu parler, Théo ? Il est vrai que tu dois t'y connaître, tu en as tâté assez de jambons, mais ce n'étaient pas de ceux dont tu parles aujourd'hui, à moins que par commerce de jambons tu ne veuilles parler de la traite des blanches.

— Tu penses ? la traite des blanches ?

— Non, je ne crois pas, je disais cela manière de rire, quoique Théo en soit bien capable. Ce diable de Théo, il a toujours eu l'art des façades ; il n'a pas son pareil pour te bâtir une façade mais ce qu'il y a derrière n'y correspond jamais ; il te montrera une église, par exemple ; si tu y entres tu trouveras une fabrique de chaussures ; avec lui tu crois, sur la foi de la façade, visiter un palais de justice et tu te trouves dans une charcuterie. Si c'est une apparence de nursery avec des faïences copiées de della Robbia, ne t'étonne pas de constater que tu es dans un bordel. Il en est avec lui comme dans les baraques foraines où il ne faut payer qu'en sortant. Avec Théo, je n'ai jamais voulu payer en entrant ; il est vrai que je n'ai jamais payé non plus en sortant.

— Mais les jambons ?

— Les jambons, le commerce de jambons, j'ai flairé tout de suite que ce n'était qu'une façade, une des innombrables façades que Théo a offertes à mes regards charmés, mais méfiants. Figure-toi une charcuterie idéale montrant sur sa façade des grappes de jambons, des chapelets de cervelas, des colliers de saucissons, des pieds de porc truffés, des rillettes, du pâté de tête ; entrons-y ? que crois-tu qu'on y débite, ou, plutôt, que Théo y débite, je te le donne en cent, je te le donne en mille comme le disait M^{me} la marquise.

— Quoi, quoi? disait Faille, aussi amusé qu'intéressé.

— Non, tu ne le devinerais jamais. Je n'en suis pas tout à fait certain, mais à peu près, c'est de la coco!

— Pas possible!

— Cela te la coupe, hein, mon petit, dit le narrateur en jouissant de son effet.

— Oui, ça me la coupe, en effet. Je ne me serais jamais attendu à celle-là. Mais comment es-tu parvenu à savoir...

— A cela je ne puis te répondre sans manquer à ma parole. Du reste, tu ne serais pas plus avancé, si je te révélais mes sources.

— De la coco! Elle est forte celle-là!

— Commerce de jambons et marchand de coco. Tout Théo est dans ce contraste. C'est par là qu'il m'a toujours amusé. Mais c'est à cause de cela aussi qu'il n'a jamais rien créé de stable.

— Mais avec la coco, on ne va pas loin. Je veux bien croire qu'il y a de jolis bénéfices à la clé, mais il y a aussi la police qui ne rigole pas sur cet article.

— Ne t'en fais pas plus que Théo lui-même. Il saura toujours s'en tirer, il vous glisse entre les doigts comme une anguille quand on croit le tenir et quand il fait la culbute et qu'on croit qu'il n'en reste plus que des morceaux, on le retrouve sur ses pattes. C'est une sorte de Frégoli.

— Il n'empêche qu'il joue là un jeu dangereux.

— Sans doute. C'est même si dangereux qu'il a déjà dû se sentir filé. La preuve en est qu'il est parti opérer en Belgique sous le couvert des délicieux jambons d'Ardennes.

Pour Faille, le roman-feuilleton se poursuivait d'une façon inattendue, ce qui est la bonne manière. Toutefois, il avait vu Manfin trop bas pour croire qu'il lui était encore possible de remonter au niveau où il l'avait connu. Il fit part de ces conjectures à son compagnon.

— Oui, j'entends bien, dit l'autre, tu as vu Théo le magnifique et Théo le resquilleur. Mais quand tu voyais le magnifique, tu n'apercevais pas le resquilleur qui, cependant, pouvait s'apercevoir à fleur de peau. Et quand tu l'a vu dépenaillé tu n'as pas cru qu'il y avait encore du ressort sous cette apparence.

— Mais il a été en prison, tout de même, et pour escroquerie encore !

— Je le sais. Il est évident que l'équilibrisme qu'il pratique ne va pas sans quelques petits accidents. Il ne l'ignore pas quoiqu'il en avait été chaque fois assez étonné comme d'un manque d'égards qu'on aurait eu pour sa personne.

Mais malgré ce qu'il entendait, Faille crut que le trafic de la coco était la dernière étape du forban, le dernier sursaut du gibier traqué. Il le voyait pris

dans une rafle de police, emmené au Dépôt avec une bande de fripons et de tire-laine et mis à l'ombre pour longtemps, puis finissant comme un va-nu-pieds. Il le revoyait sans lacet aux bottines, sans col ni cravate, avec une barbe de huit jours tel qu'il lui était apparu dans la cour du Palais de Justice sortant du panier à salade.

C'est que Faille avait encore une conception scolastique de la morale bourgeoise et qu'il croyait toujours à la punition des méfaits des autres selon les notions tirées des catéchismes religieux ou sociaux.

Sa contradiction était loin de déplaire à son interlocuteur, enchanté de cette naïveté qui s'offrait à lui comme une fleur.

— Vous autres, artistes, vous êtes tous les mêmes. Vous vivez dans le rêve et construisez un monde où tout marche selon votre fantaisie mais la réalité est toute différente et surtout plus compliquée. Faudrait-il vous envoyer faire un séjour dans la jungle pour vous apprendre ce que c'est que la vie ?

Comme c'était peut-être la première fois que Faille s'entendait traiter d'idéaliste, de rêveur, lui qui s'était toujours efforcé d'avoir les pieds sur la terre, il ne laissa pas d'être surpris, mais non choqué. Cela ne donnait-il pas à son amour-propre un certain air de supériorité ?

En somme, il était enchanté de ce nouveau copain

qui avait satisfait sa curiosité plus qu'il n'aurait pu l'espérer et qui était à même de le renseigner encore avec une désinvolture, un pittoresque, une bonne humeur et une absence de préjugés comme il n'en avait jamais rencontrés.

— En voilà un qui intéresserait Stain, se dit-il, quand ils se furent quittés en se promettant de se revoir.

Et il s'empressa d'aller raconter à son ami Pierre la rencontre qu'il venait de faire et les nouvelles qu'il avait apprises.

Stain fut d'avis comme lui que Manfin brûlait ses dernières cartouches et que le dénouement était proche. Mais il éluda la proposition de se rencontrer avec le personnage dont les relations avec le fameux Théo lui paraissaient suspectes. Absorbé par son travail qui lui plaisait, il ne tenait pas à remuer encore la boue dont il avait été éclaboussé. Toutefois, ne voulant pas désobliger son ami dont il jugeait l'esprit médiocre mais à qui il restait attaché par une vieille habitude, il se garda de formuler un refus catégorique.

Faille sentit néanmoins de sa part un certain détachement et en conclut qu'il vivait en vase clos, ce qui est mauvais pour un homme et péjoratif pour un écrivain. Quelle matière il y a cependant là pour lui, pensait-il.

Mais le plaisir d'avoir retrouvé le fil de l'aventure restait chez lui dominant.



Un jour qu'il descendait l'avenue des Champs Elysées, Joseph Faille aperçut Manfin qui se prélassait avec l'allure du propriétaire dans une superbe automobile conduite par un chauffeur en livrée. Une femme d'aspect assez vulgaire, malgré son air cossu, était assise à côté de lui.

Larisse, qui l'avait renseigné sur les jambons et la coco, avait-il eu raison en lui disant que l'on pouvait s'attendre à tout de Théo le magnifique? Car ce ne pouvaient être la coco et les jambons qui avaient pu mettre le personnage sur un tel pied.

Il chercha son informateur et finit par le rencontrer au bout de quelques jours. Larisse se tordait, pris d'une gaieté folle.

— Je te l'avais dit, s'écria-t-il, mais je conviens que je ne croyais pas être si bon prophète.

— Alors?

— Il a trouvé une héritière! Oui une héritière qui a hérité, et d'un gros paquet encore : la baronne de la Gadoue!

Faille le regarda, tout abasourdi.

— La baronne de la Gadoue! Larisse, tu veux t'offrir ma tête, non sur un plat d'argent comme

celle de saint Jean-Baptiste, mais sur une pelle à merde, je crois.

— Non pas, ce que je te dis est la réalité même, mais c'est tellement plaisant que je ne puis m'empêcher de rire.

— Raconte donc au lieu de rire !

— Oui, Manfin a trouvé une femme très riche et la gadoue est la source de sa richesse. Là-bas il y a un village, au bord d'un canal où se pratique en grand la culture maraîchère ; le bourgmestre de la commune possédait une grande citerne alimentée par des bateaux réservoirs et des pompes puissantes. Il vendait sa gadoue aux hortillons pour engraisser leurs terres sablonneuses où poussent les asperges, les pommes de terre, les petits pois, les haricots, les céleris, les poireaux, la laitue, la romaine et la frisée.

Le commerce était lucratif, car lorsqu'il y avait une terre à vendre dans le pays, le bourgmestre ne manquait pas de s'en rendre acquéreur. Ainsi, il arrondissait non seulement son domaine mais encore le nombre de ses clients, car le locataire devait être client.

Toute industrie qui prospère suscite infailliblement l'envie et stimule la concurrence.

Le bourgmestre étant du parti appelé conservateur, le concurrent s'affirma comme socialiste et se mit à la tête dans la commune d'un parti de ce

nom composé de gens qui n'avaient guère la notion des principes dont ils se réclamaient, mais qui avaient quelque chose à réclamer.

Mettre un trafic sous le signe d'un parti politique est une trouvaille. La cupidité se drape de la noblesse des principes. Ce n'est plus de la marchandise qu'on débite, c'est une cause qu'on défend. Tu vaincras par ce signe a dit Notre-Seigneur.

La gadoue concurrente n'aurait peut-être eu aucune chance de réussir mais, parée du nom imposant et revendicatoire de socialiste, elle pouvait s'écrier, comme un arriviste de l'antiquité : « jusqu'où ne monterai-je point ? »

Le rival du bourgmestre voulut non seulement présenter son purin comme la défense d'une idée, mais aussi l'offrir dans un écrin plus riche, suivant les judicieuses notions commerciales selon lesquelles l'habit fait le moine. Il fit construire une fosse en ciment de dimensions plus considérables que la première et la fit couvrir d'un toit de tuiles d'un rouge flamboyant au lieu de chaume. Il y plaça aussi des aspirateurs plus perfectionnés. De l'autre côté on puisait encore avec une tinette suspendue au bout d'une longue perche faisant bascule.

Et la guerre commença entre les Capulets et les Montaigus de la gadoue, la concurrence se fit âpre entre le purin socialiste et le purin conservateur. L'un et l'autre avaient leurs partisans acharnés.

Mais les maraîchers qui ne se laissaient pas aller aux passions de parti au détriment de leurs intérêts voulaient juger de la qualité et du rendement de la matière avant de fixer leur choix, les prix des deux rivaux étant sensiblement égaux.

Quelques-uns tinrent conseil et, ne voulant pas se laisser duper par ce qu'ils appelaient la politique, se groupèrent sous l'étiquette de parti paysan. Ce qu'étant ils envoyèrent des délégués juger de la valeur de la matière débitée par les deux fosses rivales.

La tinette leur remonta un échantillon de la gadoue conservatrice. Ils y plongèrent le doigt qu'ils portèrent ensuite à la bouche, comme de coutume, car c'est ainsi qu'on apprécie la valeur de cet engrais dans les campagnes maraîchères. On n'a pas encore trouvé d'autre moyen de déterminer cette valeur au moment de l'achat.

Après s'être bien pénétrés de son goût, ils hochèrent la tête de haut en bas et de bas en haut pour conclure que la qualité de la marchandise du bourgmestre était toujours la même.

Puis ils se rendirent au purin socialiste où ils accomplirent le même rituel. Le doigt plongé dans le produit et porté sur la glotte les fit hocher de la tête de droite à gauche et de gauche à droite : le purin socialiste était plus liquide. Est-ce à dire qu'il avait été baptisé ?

La question de la densité des deux matières fit l'objet d'âpres discussions entre les deux partis. La gadoue du bourgmestre venait de Hollande, elle était plus pâteuse; la gadoue du rival venait d'Anvers, elle était plus liquide. Cette différence marque-t-elle des nuances physiologiques et psychologiques entre les deux peuples de même truchement, c'est ce que nous ne nous attarderons pas à rechercher. Peut-être un savant d'Outre-Rhin se consacrera-t-il un jour à élucider ce problème.

Qu'il nous suffise de constater avec les antagonistes que le purin conservateur-catholique venait de la Hollande protestante, alors que le purin socialiste venait d'Anvers la catholique.

La gadoue socialiste eut beau jeu de se poser en championne du nationalisme. Pour un peu, elle fût devenue fasciste.

— Il faut consommer les produits du pays, proclamaient ses adeptes, c'est une question de patriotisme.

Mais l'argument ne persuadait pas les autres qui ne voulaient pas entendre parler d'un tel patriotisme, et encore si allongé!

— On condamne ceux qui baptisent le lait et l'on voudrait nous faire acheter de la gadoue qui a deux fois plus d'eau que l'autre! Non, ça ne va pas!

Tant et si bien que les élections, qui étaient

imminentes, se firent sur la question de la gadoue. Les mérites de la Hollandaise et de l'Anversoise furent longuement discutés; les uns se firent les champions de l'internationalisme de l'engrais humain, certains socialistes les apôtres du nationalisme des sous-produits intestinaux.

On parla des usages loyaux et constants, on parla, à grand renfort de sarcasmes, d'ersatz et de purin baptisé.

— Vous voilà donc devenus les contempteurs du baptême, s'écria un loustic en s'adressant aux catholiques, c'est le monde renversé.

Un spécialiste expliqua que l'on ne pouvait parler ni d'ersatz, ni de baptême à propos de la gadoue anversoise, garantie naturelle sans contrefaçon ou malfaçon aucune, telle qu'elle provenait des sentines de la glorieuse ville de Rubens.

— Il ne faut éprouver aucun sentiment de fierté pour préférer les sous-produits de constipés étrangers, à ceux de généreux patriotes, proféra un flamingant enflammé. La qualité n'est pas dans la densité, mais dans le bouquet.

A cette question de bouquet, la discussion rebondit. Un autre spécialiste expliqua que ce qui caractérise la gadoue de qualité, c'est une saveur de pain d'épice, tandis que la matière anversoise a le fumet d'un fromage avancé.

— Qu'est-ce que cela prouve, lui fut-il répondu.

Pourquoi le goût de pain d'épice ferait-il pousser mieux que celui du vieux fromage, les poireaux, les asperges, le persil, les chicorées, les choux-fleurs, les pommes de terre et les petits pois? Ce sont là des calembredaines d'un autre âge, indignes d'un siècle de progrès. Votons pour le progrès!

On vota donc, non pas pour le progrès, mais pour des intérêts auxquels on le faisait servir d'enseigne. Bien des clients fidèles du purin conservateur votèrent sans doute en faveur du socialiste pour des causes diverses, car ce fut celui-ci qui l'emporta. Le bourgmestre fut fort étonné de se voir dépossédé de la magistrature qu'il détenait depuis quinze ans. Rejeté dans l'opposition, il fit recouvrir sa fosse d'une toiture en tuiles rutilantes, tandis que celles du rival commençaient à se voiler d'une mousse verdâtre et mit à profit les loisirs que les élections lui avaient valus pour battre en brèche les positions de son adversaire.

Néanmoins il y eut quelques défections dans sa clientèle. Des maraîchers qui se fournissaient chez lui de tout temps allèrent au purin socialiste pour flatter le pouvoir.

Mais le matois ne se tenait pas pour battu. Quand arriva la belle saison, on le vit tout les jours dans les champs pour faire constater la différence qu'il y avait entre les choux et autres légumes poussés sur les terres engraisées par l'une ou l'autre

gadoue. La contradiction n'était plus possible devant les résultats. La matière hollandaise avait un pouvoir d'épanouissement beaucoup plus considérable que l'anversoise sur les plates-bandes. C'était à peu près dans la proportion du simple ou double.

On l'entendait ricaner dans les sentiers où il poursuivait de ses lazzis les hortillons qui, cédant à la mode nouvelle, voyaient leurs récoltes diminuées sensiblement, en force et en qualité.

— Peuh! ça sent le fromage avancé, disait-il en faisant mine de se boucher le nez, personne n'en voudra.

La guerre avantagea plutôt son concurrent, car la gadoue hollandaise ne pouvait plus arriver pour déverser son contenu dans la vieille fosse remise à neuf.

Mais aussitôt après l'armistice, les bateaux réservoirs reprirent leur activité; et pour leurs protagonistes, ils transportèrent outre la matière au goût de pain d'épice, des liasses de marks en quantités considérables. Un ministre des finances avait décidé la reprise du mark qui valait alors dix sous, à sa valeur d'avant-guerre soit vingt-cinq sous. Ce trafic de marks rapporta au marchand de gadoue une dizaine de millions. Cela lui suggéra l'envie de se faire créer baron, vu qu'on fabriquait alors en Belgique des barons en série. Mais il n'eut

pas ce plaisir, car la mort vint le surprendre. Il ne laissait qu'une fille. Les prétendants furent nombreux à commencer par l'ancien rival en gadoue de son père. Mais ce fut Théo qui l'emporta, notre Théo, plus magnifique que jamais, notre Théo en marquis de Carabas, mais je ne sais qui fut, cette fois, son chat botté qui le présenta sous le nom gracieux de Manfin du Vert-bois. C'est ainsi que le voilà remonté plus haut qu'il n'a jamais été.

Mais il est bien de taille à avoir rempli les deux rôles à la fois, du chat botté et du marquis de Carabas pour séduire la princesse de la gadoue.

Faille ouvrait de grands yeux comme un enfant qui vient d'entendre un conte de fées. Depuis sa tendre enfance, il n'avait plus cru de la sorte au surnaturel.

— Tout de même, reprit Larisse, il y a eu un intermédiaire, j'oubliais de te le dire. Manfin était devenu l'ami d'un ancien clerc de notaire. Celui-ci, lorsqu'il était encore chez son tabellion, avait écrit le testament d'un vieux richard qui léguait sa fortune à sa fille naturelle. Il avait fait la cour à cette fille peu recherchée à cause de sa bâtardise et de la situation modeste dans laquelle elle était restée depuis sa naissance et l'avait épousée à la mort du bonhomme. Ce fut lui qui mit Manfin sur la piste de la baronne de la gadoue.

Faille n'en revenait pas. Mais il eut conscience

de son infériorité et se mit à rire de toutes ses forces pour paraître à l'unisson de son interlocuteur.

— Mais Théo sera toujours Théo, continua le joyeux Larisse. Toujours son goût de la façade! Son premier soin a été de louer des locaux à Anvers, de les meubler somptueusement, à destination de banque. Le voilà banquier. Son personnel se tourne les pouces en attendant les clients. Jamais il ne se résignera à jouir tranquillement de la fortune qui est venue à lui. Banquier! C'est un vieux rêve qu'il a voulu réaliser, c'est aussi un prétexte pour se donner la liberté de faire la bombe quand l'envie le prend. Il viendra à bout de cette aubaine comme des autres, car pour lui l'argent n'est pas un but mais un instrument de plaisir.

— Tu l'as revu? interrogea Faille.

— Je crois bien, nous avons encore dîné ensemble il y a trois jours.

— Comment est la femme?

— C'est une bonne grosse fille assez insignifiante, mais qui croit en son Théo comme à la Providence.

— Lui as-tu parlé de moi?

— Oui, nous avons parlé de toi; il s'est informé de ta santé.

— C'est tout?

— Oui, c'est tout.

— Et des anciens amis d'ici...

— Pas un mot.

— Il a la mémoire courte.

— Que veux-tu, mon cher ? Théo ne s'attarde pas au passé, quand la page est tournée, ce n'est pas pour y revenir.

*
* *
*

Le peintre n'eut rien de plus pressé que d'aller refaire à Pierre Stain le récit de Larisse. L'écrivain crut percevoir comme une désillusion chez Joseph Faille. Lui, au contraire, paraissait fort amusé par cette histoire guignolesque.

Son ami ne comprenait rien à cette bonne humeur. Il s'était attendu sans doute à une autre réaction.

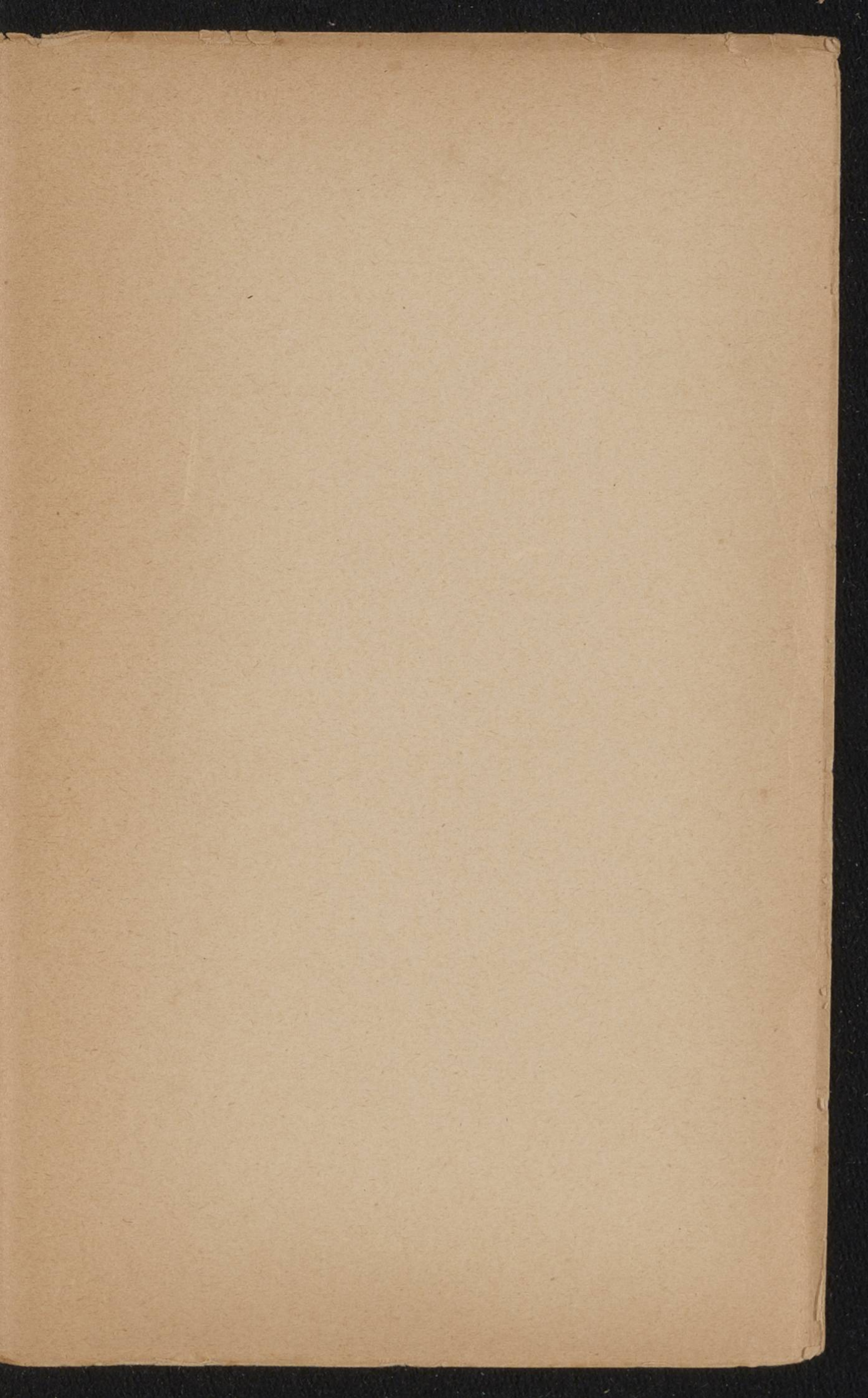
— Maintenant qu'il est requinqué, il ferait bien de te rembourser ce qu'il t'a filouté.

— Penses-tu que je voudrais de sa gadoue ? Que te faut-il de plus ? Il finit dans la gadoue, pourrions-nous espérer une conclusion plus logique ? Sans doute y est-il installé confortablement, mais qu'importe ? La gadoue a beau être dorée, c'est de la gadoue tout de même, elle gardera son bouquet de pain d'épice ou de vieux fromage avancé comme tu disais tout à l'heure. Il est dans la gadoue et il y restera toujours pour moi.

Mais Joseph Faille, qui avait pour l'argent une considération congénitale, ne parvenait pas à partager cette désinvolture. Il n'était pas apte à concevoir le symbole.



Achévé d'imprimer le 15 octobre 1937
sur les presses de l'imprimerie des
ÉDITIONS DE BELGIQUE
35, rue de Lausanne
BRUXELLES



LES EDITIONS DE BELGIQUE

DERNIERES PUBLICATIONS

- | | |
|-----------------------|--|
| BUTAYE (Maurice) | Vent de Mort
La Route de Jean-Marie
Edwige
L'Enfant de Lumière |
| DELEPINE (Berthe) | La Sirène dans la Vitrine |
| DEMEUSE (P.) | Introduction à Jean Tousseul |
| DES OMBIAUX (Maurice) | Le Coq d'Aousse
Io-lé, Bec de Lièvre
La Farce du Potie
Saint Landelin
Liège à la France
Namur la Gaillarde
Le Guignol de l'après-guerre
Au Repos des Artistes
Barbeau-sur-Meuse |
| ROUSSEAU (F.) | Ma deuxième guerre |
| TOUSSEUL (Jean) | Le Cahier de François Stienon
La Cité Fortifiée
Le Livre de Raison
Le Village Gris
Le Retour
L'Eclaircie
La Parabole du Franciscain
Le Passé
L'Épine Blanche
La Dame de la Tour
Au Bord de l'Eau
Les Oiseaux de Passage
Le Masque de Tulle
La Croix sur la Bure
La Roche de la Mère-Dieu
La Veilleuse
Tablettes
Méditations sur la Guerre
Le Bois Sacré |
| WIM (Gérard) | Mystèreville
L'Heure Présente
La Panthère Blanche
La Trace du Marquis |